ESTHER DE SUZE

Journal d'une juive au Couvent

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCIX

Journal d'une Juive au Couvent

ESTHER DE SUZE

Journal d'une juive au Couvent

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCIX

A toi, ma sainte Maman, ce livre de mes émotions les plus saintes...

JOURNAL D'UNE JUIVE

AU COUVENT

VAL-MAURE

5 Juillet.

Mère Agnès est morte !

En vain je me répète cette parole à chaque instant du jour ; je n'y peux jamais croire.

Je descends dans l'allée des lis où je la rencontrais d'ordinaire ; je la cherche à la chapelle, à la lingerie, à Saint-Ange; je guette les portes, j'erre de vestibule en vestibule dans tout le couvent, et à la fin, quand elle ne m'est pas apparue, je reviens tout égarée et comme une inconsciente jusque vers cette table où je m'accoude avec stupeur.

Elle est bien morte !

Oh ! ce désespoir d'avoir attaché sa vie à celle d'une âme adorée et de se voir tout à coup séparée de cette âme !

Quelle surprise, surtout, pour moi qui m'y attendais si peu !

Elle était comme un flambeau de cire à sa dernière lueur, mais je ne le voyais pas ; je souriais quand elle me montrait le ciel de son regard d'extase : maintenant des convulsions de sanglots sont dans ma plume !

Oh! ma plume, ma plume, quelle amertume je ressens à te voir courir si libre aujourd'hui ! Elle m'était si étrangement chère cette minute, pénible et douce comme une caresse tyrannique, pendant laquelle mère Agnès t'arrêtait de son regard puis te brisait entre ses doigts !

Car elle ne voulait pas que j'écrivisse !

Mes pages paraissaient l'effrayer comme une manifestation dangereuse : elle les détruisait toujours, et moi, en enfant volontaire et gâtée, je recommençais chaque fois.

Quand elle me surprenait de nouveau, elle s'arrêtait dès le seuil, ses yeux se faisaient mécontents, sa voix très-douce :

— Encore, Lia ! c'est donc une passion la manie de ce journal !

Je me troublais, le front déjà plissé à l'idée de la lutte qui allait suivre ; alors elle souriait pour dissiper l'orage qu'elle sentait venir et tirant doucement les feuilles :

— Voyons, qu'écrivez-vous de si précieux ? Mais elle ne lisait jamais.

Ses paupières battaient pendant l'effort de discrétion qu'elle s'imposait ; il y avait entre nous un silence court mais lourd de dessous, car je savais son inquiétude et elle savait ma révolte sourde.

Elle feignait eependant une sorte d'ignorance et reposant le cahier, près de moi, sur la table :

— Enfin, Lia, quelle grande peine ou quelle grande joie avez-vous qui vous force à noircir tant de pages dans un tel débordement d'expansion ?

Je répondais à voix basse :

— Je pense !

Elle feignait toujours :

— A quoi, bon Dieu !

Je la regardais très droit dans ses yeux très purs :

— Oh! vous le savez bien, ma mère!

Elle devenait subitement grave, toute pâle, avec une flamme au regard :

— Oui, je le sais, mais c'est justement pour cela que je ne peux pas vous permettre un journal. Si vos pages étaient banales, comme celles de tant d'autres jeunes filles, je les supporterais peut-être puisque vous avez fini vos classes; mais votre intelligence s'est fait une habitude dangereuse de l'analyse des dogmes : un travail de ce genre dans le sens que vous devez l'entreprendre ne peut pas s'élaborer dans notre couvent.

Je n'avais pas le temps de m'élever contre ces paroles; elle posait un doigt sur mon front et avec une douceur infinie :

— Je sens tout ce qui se passe là, je devine tout ce que vous allez me dire. Vous aurez donc le cœur de me peiner, Lia ?

Je ne résistais plus ; moi-même, d'une main tremblante je lui tendais les feuilles.

Elle avait un beau regard d'admiration pour mon sacrifice.

— Chère fille ! disait-elle d'une voix émue.

Et lentement, avec une confusion peut-être dans son regard mouillé, elle déchirait les pages en menus morceaux.

De ma fenêtre nous les suivions ensemble jusqu'au dernier ; ils tourbillonnaient dans l'air comme un vol de papillons, s'accrochaient aux branches des marronniers, se perdaient dans les plates-bandes, ouataient de leurs petits flocons hésitants quelque oscillant calice de fleur légère et c'était fini.

Je restais plus calme; ces bouts de papier que Val-Maure avait tenus suspendus dans sa grande haleine, c'était comme des lambeaux de moi donnés à l'Aimé, qui me les rendrait en douceurs de mystérieuses amours pendant mes heures de rêve.

Et l'heure de rêve arrivait subitement : l'herbe courbée des pelouses, les profondeurs dorées et noires de l'allée en perspective, rétrécie, rapprochée dans ses lignes lointaines comme des bras qui s'enlacent, le ruban net de la ligne vicinale qui surplombe le Val au-dessus du torrent, plus là-bas, les brouillards suspendus au milieu des montagnes, puis, sous

le ciel pâle, les sommets géants, magnifiques, fendant l'espace comme des âmes qui montent à quelque colossale conquête ; tout cela m'emplissait l'être d'une ivresse sainte. Je me détournais à demi pour voir mère Agnès en même temps que le paysage, pour la confondre avec l'âme des choses qui me charmaient, et je murmurais en embrassant l'immense d'un geste d'adoration :

— Je lui donne bien volontiers mes pages, et tout, et tout... ; j'aime tant Val-Maure !....

Elle aussi aimait Val-Maure ! Elle aussi embrassait en même temps que moi la merveilleuse étendue bordée de cimes ! Elle aussi se laissait prendre à l'enchantement de la lumière, des parfums, des froissements d'ailes dans l'azur, mais cette surprise de son âme d'ascète, avide de se refuser les plus légitimes émotions la possédait à son insu et ma voix la semblait tirer d'une faute en la sortant de sa rêverie silencieuse.

Sa main qu'elle avait sur mon épaule s'appuyait un peu comme pour une gronderie douce; elle disait :

— Quelle impressionnable vous êtes, Lia !

C'est trop, c'est presque mal... il ne faut s'attacher à rien avec tant d'ardeur, ma fille... vous savez bien que tout passe !..

Et ses grands yeux cerclés de bistre fixaient le vide avec une préoccupation douloureuse : sa vie, qu'elle sentait passée, peut-être, finie trop tôt, comme une route dévorée par une cavale trop fougueuse, quand il aurait été bon d'aller au pas dans la fraîcheur... Ses lèvres répétaient très bas avec un balbutiement vague :

— Tout passe... même Val-Maure...

Je n'avais le temps de rien dire, cela durait peu; elle revenait vite à elle et à moi et brisant distraitement la plume encore humide qui gisait sur ma table :

— Maintenant qu'allez-vous faire pendant le chapelet du soir?

— Je me contenterai de penser! soupirais-je.

Son front jauni se fronçait sous la bandelette blanche de la coiffe; elle disait en hésitant :

— Venez avec moi au chapelet...

J'avais un haut-le-corps superbe.

— Oh ! pour ça non, ma mère ! maintenant c'est fini !

Elle n'avait plus insisté depuis la dernière explication que nous avions eue ; le soir de la suprême journée elle fut extraordinairement pressante, elle me supplia presque.

— Venez, ma petite amie, votre calme me fait peur ! Si vous ne doutez plus, c'est que la lumière entrevue vous abandonne ; venez afin que la grâce vous retrouve toute prête, là-bas, en face du rayonnement de l'autel !..

Elle parlait toujours de la Grâce comme d'une chose devant infailliblement m'arriver !

A toute autre heure je me serais expliquée, lui faisant toucher du doigt, comme je le faisais d'habitude, la quiétude de ma raison satisfaite et le recueillement de mon âme calmée ; ce soir-là sa voix me frappa, ses yeux me parurent plus brillants de la fièvre lente qui la consumait toujours.

Sans le soupçon, pourtant, que la fin pourrait être si prochaine, je fus prise d'une inquiétude et je me levai pour la suivre. Elle crut rêver.

— C'est bien vrai, vous allez venir?

Et m'embrassant, toute vibrante de sa joie mystique :

— Oh! quand vous serez chrétienne! Ma tombe en tressaillira si je suis morte! Car vous viendrez me le dire, n'est-ce pas? Vous n'aurez qu'à murmurer sur le marbre : « Je suis heureuse, heureuse!.. » Je comprendrai tout!...

Elle répétait :

— Je comprendrai tout, tout... Oh! Lia, Lia, quand vous serez chrétienne!..

Ma main, qu'elle avait prise se raidit un peu; j'eus le pressentiment que quelque chose d'inattendu éclaterait au-dessus de mon front si je la suivais à la chapelle et je voulus revenir sur mon premier mouvement. Elle le sentit, m'entraîna rapidement pour m'ôter le temps de toute réflexion : je la suivis avec une gêne.

Il était cinq heures; le ciel, subitement couvert de nuages ne versait qu'un jour gris aux vitraux des ogives. Depuis quatre mois je n'étais pas retournée à la chapelle. Quand je me retrouvai derrière le gros pilier, à ma place de jadis, je me découvris tout impres-

sionnée. Ce prie-Dieu, ce pilier, ce profil de l'autel blanc, cette veilleuse du sanctuaire, ardente dans son verre rouge, tout cela m'évoquà soudain mes années passées, si lourdes de doûtes mais si suavement gémissantes. Et comme s'ils avaient surgi de la dalle brune, comme s'ils étaient sortis du pilier géant en gerbe magique, tous mes troubles me revinrent. Oh! cette poésie des fleurs, de l'encens. de l'hostie immaculée et tressaillante, de la convulsion du Crucifié sur le bois des croix, que tout cela m'avait enivrée !..

Ils étaient bien tout à fait morts, mes troubles, mais je sentais trop que la fleur des souvenirs que j'en avais serait éternelle. A ce moment surtout elle s'épanouissait dans mon âme avec une richesse de couleurs si vives que j'en étais éblouie.

Je m'étais agenouillée, prise d'une adoration attendrie pour cette fleur divine ; j'en aspirais à plein cœur les parfums mystérieux, quand, de l'harmonium, une mélodie monte qui achève de bercer mes rêves. Comme c'était bien là le jeu d'autrefois, quand mère Agnès était encore valide et que je creusais de ma prière d'enfant

les immenses problèmes de sa religion et de la mienne ! — Qui donc pouvait jouer ainsi ce soir ?

Je me penchai une demi-seconde et je restai saisie... C'était elle ! Elle, pâle et frémissante, ses joues en fièvre, sa longue taille ployée comme sous le vent d'orage des supplications éperdues qu'elle détachait de l'orgue en une houle céleste.

Je fus bouleversée ; je compris tout.

Ce cantique qu'elle improvisait était une sorte de prière faite de deux voix. L'une, formidable, qui s'élargissait en montant et dont elle semblait vouloir violenter le ciel; l'autre, plus humaine, voilée, semblable à la caresse d'une parole timide et dont je me sentais pressée comme par la propre voix de mère Agnès.

Mon âme se voila de tristesse.

Oh ! la peiner encore, lui dire que c'était bien fini, que tous ses efforts étaient inutiles, que mon être enthousiaste pouvait vibrer au cri magnifique de l'orgue, que ce n'était que de souvenirs et d'une émotion à fleur de peau. Combien de fois déjà ne lui avais-je pas dit ces choses ! Pourquoi recommençait-elle tou-

jours avec cette ardeur qui paraissait la briser !

Le long de ma joue une larme glissa qui n'exprimait que l'immense fatigue de mon âme.

Mère Agnès jouait toujours.

..... Tout cela me tue, je n'ai pas le courage de poursuivre !...

Ce soir.

Mon Dieu ! que je souffrirais, maintenant, dans le trouble où m'aurait laissée sa mort, si je n'avais le baume de ses dernières paroles ! Je ne saurais plus si j'ai bien ou mal fait d'avoir été si rebelle !

— Mère Agnès se meurt et elle vous demande, m'avait dit l'assistante ; allez vite, Lia, et soyez calme !

Et me fixant longtemps de son œil aux lueurs blanches que je ne peux pas souffrir sur moi, elle avait ajouté :

— Soyez calme.... mais souvenez-vous que les vœux d'une mourante sont sacrés !...

Je ne saisis pas sur le moment le sens ter-

rible de ces dernières paroles ; je n'avais entendu qu'un mot : « Elle se meurt ! »

— Elle se meurt ? criai-je, mais ce n'est pas possible, il y a dix minutes elle tenait l'orgue à la chapelle !

— C'est ce qui l'a tuée ; mère Agnès est une sainte, son cœur s'est brisé devant Dieu.

Mes yeux se dilatèrent d'angoisse. Seigneur ! c'était pour moi qu'elle avait joué de l'orgue !

— On la sauvera ? murmurai-je, la respiration coupée.

Mère Saint-Jean secoua la tête et m'ouvrit la porte de la cellule ; la religieuse qui priait en silence auprès de la malade sortit. On me laissa seule avec mère Agnès.

Elle était assise sur son fauteuil de paille, les mains jointes, la poitrine soulevée, les yeux clos...

Il y avait un escabeau de bois à ses pieds, je m'y laissai tomber absolument pétrifiée de surprise.

Ma douleur était si forte que je ne la sentais plus; je paraissais calme, mes yeux n'avaient pas de larmes, mon cœur seul saignait.

Cependant — je me demande aujourd'hui si je n'étais pas tout simplement féroce, — au-dessus de cette douleur immense et dans ce qu'il y avait en moi de plus esprit, j'éprouvais une sorte de joie sérieuse à l'idée qu'en mourant mère Agnès allait découvrir le vrai. Et je n'avais qu'une tristesse, c'était de ne pas mourir en même temps qu'elle pour jouir de mon triomphe.

Elle allait dire une dernière fois :

« Je crois en Dieu fait homme ; je crois que la seule véritable église est celle catholique et romaine ; je crois que sans le baptême que j'ai reçu de cette église au nom du Christ, mon âme n'aurait pu se noyer dans le mystère de l'amour divin pour lequel j'ai travaillé durant la vie de ce monde ! »

Et quand ses yeux fermés ici s'ouvraient à l'au-delà, quand elle serait morte, ô stupeur ! elle verrait que cette divinité qu'elle coulait si aisément dans le moule de Jésus est un océan insondable ; elle verrait que l'Eglise de ce Dieu est le monde entier ; elle verrait surtout que le baptême, ni aucune marque extérieure ne sont nécessaires à l'homme, et que

le moyen de l'Éternité bienheureuse c'est le Bien seul, mais le Bien accompli jusqu'à l'enthousiasme.

Oh ! quand elle aurait vu cela ! quel étonnement, quelle terreur, peut-être, dans son âme ainsi surprise !

Et mon regard se posa sur son beau visage comme pour y chercher déjà la trace de cette terreur. Dans l'exaltation silencieuse qui me prenait peu à peu, j'en venais à renverser les rôles, à la plaindre sincèrement, à mon tour, comme elle m'avait tant de fois plainte de n'être pas chrétienne ; je ne me rendais plus compte qu'elle était cependant la plus admirable personnification du Bien, elle, dont le saint enthousiasme aurait soulevé des montagnes ; j'oubliais tout, ne songeant plus qu'à cette stupeur qui suivrait sa mort et qui me semblait devoir posséder son âme durant l'Eternité tout entière.

Et je la regardais, les yeux emplis d'une pitié folle, quand subitement je revins à moi. Son noble front, le sourire ineffable de ses lèvres pourtant contractées de souffrance, l'idéale blancheur de son calme visage, tout son

être me parut éclairé de la gloire de son âme et je m'inclinai, prise d'une admiration extrême.

— Vous êtes sainte! murmurai-je et quelle que soit la Vérité existante, vous avez été ce qu'il faut pour ses yeux de juge !

Et sans bruit, pour ne pas l'éveiller de son rêve, je baisai l'étoffe de sa manche qui pendait sur sa main abandonnée.

Elle sentit mon baiser ; ses paupières tressaillirent. Comme si nul silence, gros de pensées, ne venait de se creuser entre nous, son regard me fixa immédiatement.

— Vous étiez à la chapelle, Lia ?

Les paroles de l'assistante me revinrent avec épouvante, mes mains se glacèrent... Quel suprême assaut allait se livrer dans une pareille heure, quand l'agonie sacrait déjà les lèvres de mère Agnès !

Une contraction passa sur mon visage.

La chère âme comprit la cause indicible de mon inquiétude et je la vis rougir.

Mais elle se calma vite et prenant mes mains dans les siennes, comme au temps de mes quinze ans inquiets, quand elle me parlait de Jésus à l'oreille.

— Je ne veux pas forcer votre conscience, Lia, je veux seulement tenter d'un dernier effort... Me le permettez-vous ?

— Hélas ! c'est inutile, essayai-je de dire. Elle s'exalta.

— Pourquoi ? N'avez-vous pas été bien près du tabernacle de grâce ? Les prophéties de la Bible que vous receviez ne vous ont-elles pas frappée de leur vérité ? Ne paraissiez-vous pas comprendre l'insuffisance de cette Bible ? Ne vous ai-je pas vue, dans la fièvre de certaines pages, presser votre front affolé et vous tenir à deux mains pour ne point éclater en Jésus ?

Et pressant à son tour son front dans ses mains tremblantes :

— Oh ! la prophétie : ils auront des oreilles et n'entendront point ! Des yeux et ne verront point ! Lia, Lia, vous, que j'ai tant aimée, ne soyez pas aveuglément tenace, laissez-vous convaincre, soyez chrétienne, Lia !...

Et elle avait comme des sanglots dans la gorge.

— Aveuglément ! murmurai-je avec amertume. N'avez-vous pas vu mes yeux grands ouverts dans la fièvre de mes recherches ?

— Oui, je vous ai vue, mais quelle force alors a pu vous arracher de si loin ?

Quelle force ! Elle ne le savait pas encore ? Un flot d'explications me montaient aux lèvres et je n'osais pas. Si je m'emportais dans un pareil moment, quel remords pour toute ma vie !

— Jésus, Jésus ! soupira-t-elle en fixant son grand Christ de cuivre, il ne manque qu'un rayon de votre grâce pour terrasser cette enfant... Hâtez-vous, ô mon Dieu ! Achevez votre œuvre, puisque vous l'avez commencée ! Cette enfant vous a goûté, ô Jésus-Miel ! Elle vous a chéri ! Achevez, achevez.

Elle s'exaltait, serrant ses longues mains.

Je me sentais frappée au cœur.

Elle disait que j'avais goûté Jésus, que je l'avais chéri.

C'était vrai.

J'en convenais dans un murmure.

— Oui, je me suis laissée prendre à la poésie de Jésus ; oui, je me serais anéantie d'amour dans son mystère : oui, j'eus voulu que ce mystère soit.

Elle m'écoutait les yeux agrandis d'an-

goisse. Soudain je me levai. Le vent de logique qui avait emporté les faiblesses de mes rêves, jadis, revenait, me secouant tout entière, faisant se presser sur mes lèvres les paroles d'explications que je ne pouvais plus retenir.

— Vous demandez quelle force m'a arrachée de si loin, ma mère ? Je ne voulais que des preuves ; me les avez-vous données ?

Dieu incarné régénérant le monde ?

Tous les hommes unis d'après le précepte de la loi sensément nouvelle ?

Montrez-moi cette humanité purifiée !

Montrez-moi les peuples s'aimant véritablement les uns les autres, même entre chrétiens !

La civilisation, vous dites ?

Le passé, hors de Jésus, que vous voulez que je compare au présent comme morale ?

L'art qui ne serait né que du Christ ? — Car vous m'avez dit mille fois que le Christ avait été l'indispensable cause de ces immenses effets. — Mais étaient-elles à Jésus les créations antiques de la Grèce dont s'inspirent encore nos artistes d'aujourd'hui ? Etaient-elles à Jésus les Vestales de Rome ? Et les Bacchantes

dont la danse folle traverse les siècles, ont-elles été régénérées en même temps que Madeleine ?

Ah ! ma mère, que le beau rêve de la messiade de la Bible est peu réalisé !

La perversion existe.

Les haines sont vivantes.

L'humanité saigne.

Et cependant, d'après les prophéties, c'est la paix, c'est le bonheur universel qui doivent s'ensuivre de la venue du Messie ! Le loup paîtra avec l'agneau et l'enfant mettra sa main sur le trou de l'aspic... Je n'ai pas vu cette union idéale !... Quelques-uns sont purs et droits ? Ceux-là sont indifféremment des diverses confessions : le christianisme n'est pas la cause unique de la pureté des cœurs.... beaucoup ne sont chrétiens que par la naissance et l'habitude.

Vous-même, ma mère, vous si ardemment, si sincèrement chrétienne, n'êtes que la lampe pure, mais *inconsciente*, qui se consume au sanctuaire. Mille fois les grossières coutures des choses ont dû vous offusquer, mais l'entraînement de la majorité, l'influence du mi-

lieu, le souvenir du Dieu de votre berceau et de votre mère, morte en appelant Jésus, tout cela vous a enveloppée à votre insu, étouffant la révolte de votre raison frémissante que vous avez forcée à s'agenouiller encore.

Certes! vous faisiez bien, sans doute, car la quiétude de la foi en est le garant!

Pour moi qu'aucun lien de souvenir ne rattache à cette croyance, pour moi que le glaive du Doute a fouillée et dont les circonstances me faisaient un devoir d'étudier et de choisir...

Sachez-le, ma mère!

Je crois en Dieu qui ne s'est point fait homme parce que nulles traces ne sont demeurées de cette humanité divine qui n'avait aucune raison d'être. Je crois en toute morale exigeant le Bien dans sa plus entière perfection et j'estime que le premier échelon de ce bien doit être, dès aujourd'hui, la liberté de la foi.

Enfin, je crois que ce Bien s'atteindra un jour par une humanité meilleure, que ce sera alors l'époque idéale où les hommes seront vraiment frères...

... Mais je ne vois point que ce moment soit venu avec le christianisme.

Et puisque les Eglises qui se partagent le monde se haïssent ; puisque les uns par les autres les hommes souffrent; puisque les nations se barricadent dans leurs frontières et que l'arme n'est pas tombée des farouches ceintures, je suis persuadée que les hommes nouveaux ne sont pas nés, que la Messiade n'est pas accomplie... je ne peux pas admettre votre Christ !...

Je ne crois qu'au Bien que ma conscience me dicte et au Dieu qui a tracé cette loi du Bien dans ma conscience.

Si vous en avez le courage, ma mère, maudissez-moi, ce Dieu et cette conscience me restent...

Je m'arrêtai brutalement comme pour la forcer à répondre à mon défi, et toujours debout, oublieuse de la mort qui battait de l'aile à ce chevet, l'œil éclatant de fierté ou d'audace, j'attendais un signe pour sortir.

— Lia ! dit mère Agnès d'une voix douce.

J'hésitai d'abord à me croire.

Entièrement ployée pour voir son visage

dans la nuit gênante de la cellule, j'essayai de chercher sur ses lèvres la trace de la douceur qui m'avait étonnée.

Elle comprit mon hésitation et sembla me faire un reproche de ce que j'avais si peu de confiance.

— Lia ! répéta-t-elle.

Je fus vaincue ; ce mot me parut être son dernier souffle ; je m'affolai... Oh ! qu'elle ne parte pas sur ma colère, qu'elle me pardonne, qu'elle me bénisse !

Et je m'agenouillai près d'elle, l'âme déchirée, disant dans un sanglot d'épouvante :

— Mère Agnès, faites de moi ce que vous voudrez, mais pardonnez-moi !

Alors il se passa un fait inouï.

Mère Agnès avait courbé ma tête sur ses genoux et prononçait d'une voix claire :

— Je n'ai rien à vous pardonner, Lia. Vous avez fait ce que vous deviez, puisque vous avez cherché. Je vous bénis au nom de mon Dieu et du vôtre auquel je crois. Restez ce que vous êtes ; vivez longtemps pour l'accomplissement du Bien et après, je vous donne rendez-vous dans la vraie lumière que nous

posséderons toutes deux, puisque toutes deux nous l'avons voulue.

Et son visage soulevé s'irradia d'une expression sublime... J'étais stupéfiée de joie !

Elle me bénissait, elle m'engageait à rester ce que je suis, elle me donnait rendez-vous dans la *vraie lumière* qu'elle convenait devoir m'appartenir aussi en dépit de tous ses dogmes !

Mais avait-elle donc déjà traversé la tombe que ces clartés extraordinaires lui venaient de l'au-delà !

Et je la regardais, à travers mes larmes, avec la terreur extasiée du mystique qui recule et se prosterne en face d'une vision du ciel.

Elle ne me parlait plus. Son regard chargé de mystères paraissait plonger dans un monde infiniment loin.

Tout à coup, se soulevant avec effort, elle étreignit sa poitrine à deux mains.

— Retirez-vous, Lia, je meurs !

Je me levai, galvanisée... Mourir quand je me sentais un amour assez fort pour la retenir malgré tout ! Quel messager terrible allait surgir entre nous qui me l'arracherait de force !

Instinctivement je me reculai comme à l'aspect d'une présence visible et je courus vers la porte pour appeler du secours. Personne n'était dans le vestibule. J'y fis quelques pas, n'osant m'éloigner de mère Agnès, puis je revins vers elle; elle s'était un peu calmée.

D'une voix pénible, embarrassée, d'une respiration sifflante, elle dit :

— Aux vacances, vous verrez une jeune fille, Alice de Montagnan.... Aimez-la.... Je leur ai parlé de vous... C'est ma petite nièce... Sa mère est ma sœur... Je devais vous conduire chez eux, à Charence, quelquefois, si j'avais vécu, mais Dieu m'appelle !...

Une nouvelle quinte la secoua, ployant son corps dans un spasme.

Je me précipitai de nouveau dans le vestibule, criant je ne sais quoi.

A l'instant une religieuse parut éclairant le gaz du corridor; une autre portant une petite lampe de cuivre arrivait jusqu'à la cellule; celle-ci était mère Saint-Jean.

Sans voir mon trouble ni l'état de la malade, elle éleva jusqu'à mon visage sa petite lampe

dont la flamme me frappa les yeux et me fixa pendant quelques secondes.

Elle voulait chercher si mère Agnès m'avait convertie ! Je dis, sévèrement :

— Vous arrivez tard, ma mère !

Elle parut étonnée de mon audace et se tourna vers mère Agnès.

La sainte religieuse, toujours calme, disait d'une voix éteinte :

— Non, non, ma mère, nous serons à temps !

Alors, pendant que d'autres sœurs venues à l'appel de l'assistante, s'empressaient avec elle autour de la mourante; pendant que la chambre s'éclairait vivement de plusieurs lumières et que les préparatifs chrétiens de l'agonie commençaient tranquillement, comme un acte ordinaire de la vie, avec leur ensemble du petit autel à nappe blanche, des candélabres, des prières lentement psalmodiées; moi, enfoncée dans un recoin sombre et les pieds rivés au sol, je ne savais fixer que le visage de mère Agnès.

Elle était toujours étendue dans le grand fauteuil; son front très pâle avait comme de jaunes lueurs sous les flammes des lampes;

les pommettes des joues étincelaient, luisantes de fièvre; les yeux étaient fermés.

A demi tournée vers les fenêtres ouvertes, les lèvres frémissantes à chaque respiration de sa poitrine soulevée, elle paraissait aspirer de tout son être à la délivrance suprême.

De grands frissons la secouaient par intervalle sans laisser de convulsion à son visage; elle était belle à frapper d'épouvante, tant cette beauté était surhumaine.

Le ciel, d'abord sombre, s'était peu à peu constellé d'étoiles et de chaque étoile un rayon glissait jusqu'à ses paupières baissées ; en face de son front, l'arc de la lune, comme un bandeau d'argent, semblait préparé pour sa tête ; elle était comme enveloppée d'un réseau de lumière. Alors, sous tout ce flot de lueurs douces qui la pressaient de leurs caresses, elle ouvrit les yeux et fixa le ciel... Je fis, pour aller à elle, un mouvement qui attira l'attention.

— Vous encore ici ! me dit hautainement l'assistante.

Je ne l'écoutai pas; mère Agnès avait toute mon âme.

Aux paroles de sa supérieure la sainte tourna un peu son front vers moi, étendit la main comme pour me bénir encore, et avec un grand calme, au milieu d'une stupéfaction qui suspendit toutes les sœurs et dont mère Saint-Jean trembla de colère, elle dit :

— Priez pour moi, Lia !

Puis elle ferma les yeux et je sortis.

Je sus le lendemain qu'elle était morte dans la nuit.

6 juillet.

D'abord j'ai refusé d'y croire ; puis j'ai mordu mes draps, la nuit, dans le délire de mon désespoir ; j'ai prié ensuite, les mains serrées, les yeux fixes, suppliant tous mes morts d'avoir pitié et de venir me prendre... Aujourd'hui je me résigne...

Elle ne voulait pas que j'écrivisse ; j'obéissais quand je l'avais comme un cahier vivant pour écouter mes confidences ; maintenant que je suis seule mon cœur se briserait sans cette plume.

Cinq jours seulement, cinq jours depuis qu'elle est morte ! Jeudi elle était près de moi, elle me parlait, je l'avais suivie à la chapelle ; le soir elle agonisait, elle me bénissait, elle me demandait de prier pour elle ; le surlendemain on la portait au cimetière.

Mon Dieu ! que vous avez des heures fécondes mais terribles ! Dans le même moment l'âme de mère Agnès voyait le vrai et ouvrait ses ailes ; dans le même moment j'étais heureuse mais meurtrie.

Oh ! que tout cela s'est précipité ! Je n'ai pas même à mes lèvres le goût glacé du marbre que j'eusse voulu garder... J'avais suivi l'enterrement avec le pensionnat ; quand j'ai dégagé mon visage du mouchoir qui cachait mes sanglots, j'ai vu des étrangers agenouillés au bord de la tombe : deux dames, un jeune homme — la famille de mère Agnès sans doute ; — ils me regardaient tous avec une persistance si singulière que j'ai rougi et j'ai refoulé mes larmes avec mon désir : je n'ai pas baisé la chère tombe !

Mère Agnès, mère Agnès ! je n'avais que vous, mais vous n'aviez pas que moi !...

3 heures.

Georgina est venue m'embrasser ; elle . gardé longtemps sa tête sur ma poitrine sans savoir rien me dire, puis, son beau visage d'enfant encore bouleversé :

— Vous me faisiez peur, petite mère ; je n'osais plus venir, il me semblait que vous m'auriez repoussée. Voulez-vous m'embrasser maintenant ?

J'ai éclaté en sanglots.

— Je l'aimais tant, ma Ginette ! Elle m'a laissée si seule !

L'exquise enfant m'a consolée.

— Pourquoi seule, petite mère ? Et moi, et mère Thérèse, et tout le monde à Val-Maure ?

Elle pleurait cependant, parce que mes larmes ne cessaient pas.

Ah ! la douce invention, ces petites filles qui ont chacune leur petite mère dans une grande élève... Que ma Georgina m'est chère !

6 heures et demie.

A trois heures mère Thérèse est venue me prendre. Elle avait un ordre à transmettre à la sœur de la campagne qui travaille dans les vignes et elle a voulu que je la suive.

— Nos mères le désirent, petite, cela vous distraira ; mettez vite votre chapeau et venez...

Je l'ai suivie lentement, sans joie, sans hâte, avec cependant cette instinctive détente intime qui s'éprouve au côté des êtres très affinés ; j'avais aussi cette impression qu'autrefois, il y a deux ans, quand j'étais encore dans son cours et même il y a quinze jours, avant cette mort de mère Agnès, une telle promenade avec elle pendant une si belle journée m'eût été un grand régal, car autrefois j'avais l'âme ouverte, j'aimais mère Thérèse, j'aimais mes pensées, j'aimais la campagne... tout fleurissait en moi avec une facilité bénie....., tandis qu'aujourd'hui

j'étais comme enveloppée d'un voile qui m'endeuillait toutes choses, même ce plaisir d'aller seule, sans les autres, au côté de mère Thérèse.

Nous avons cheminé longtemps, sous le soleil, entre les vignes basses. Je ne disais pas un mot et je ne me rendais pas compte que c'était inconvenant, peut-être, ce silence excessif à l'égard de mère Thérèse si débordante, si intelligente. Elle avait ouvert son grand en-cas gris, j'avais mon ombrelle blanche à bord de dentelle ; nos ombres se profilaient au-devant nous et je les suivais distraitement : la sienne, sympathique, avec ses lignes rondes et ses proportions harmonieuses, la mienne plus svelte, comme plus détachée de sol doré.

De temps en temps elle s'arrêtait devant un cep, se courbait jusqu'à lui, arrangeait un fil rebelle, redressait un tuteur trop incliné, s'attardait longtemps comme pour lasser ma patience, mais je ne me lassais pas et quand elle se relevait je reprenais mon pas, automatiquement, au côté du sien.

Avant la dernière rampe nous avons aperçu

mère Saint-François qui nous avait vues, s'était allée laver les mains, se les essuyait dans son gros tablier de toile et nous les tendait ensuite.

Elle est bien gaie mère Saint-François !

Sa voix qui résonnait toute seule était comme la voix sonore et chantante des beaux sillons de vignes, si les vignes avaient une voix. Elle nous montra le coteau autour d'elle, le hangar si propre, les hommes qui travaillaient, là-bas, sur l'autre pente des rampes; elle dit :

— Tout marche, tout va bien, la vendange sera belle ; la moisson aussi. Regardez les blés, là-bas, en plein soleil, c'est déjà tout jaune et si lourd ! Voyez-vous comme ils sont courbés ? Et le verger ? Avez-vous vu le verger en passant ? C'est délicieux cette année; on n'a rien à souhaiter comme température, rien...

Et elle regardait toute cette belle campagne docile dont elle avait si bien dirigé le travail. Je la regardais elle, moi, et j'admirais ses joues plaquées de cette pourpre campagnarde que le soleil verse avec le hâle d'or,

ses bons yeux purs, ses lèvres calmes, habituées au grand sceau du silence et je me pris à envier sa quasi-solitude, ici, à peine coupée par ses prières du soir quand elle arrive à Val-Maure, harassée, grisée d'air et de saines effluves.

Je murmurai :

— Vous êtes bien heureuse, mère Saint-François !

Elle éclata de son rire à part, ce rire qui me fait l'effet d'une poussée soudaine de coquelicots sur une hauteur sauvage, tant il y a de paix joyeuse sur ses lèvres calmes, ainsi vibrantes.

— Ainsi vous m'enviez ! Vous aimeriez à vous occuper de la campagne si vous étiez religieuse ?

Je fermai les yeux à demi pour ne pas leur laisser voir à toutes deux la grande émotion qui me prenait subitement :

Oh ! seule jusqu'à la nuit sur cette hauteur, au-dessus de ces vignes dont les bras étreignent le sol, sous ce grand ciel où courent des nuages comme des oiseaux fantastiques ! Seule pendant des heures et des heures à

regarder les cimes sans un souci, sans un désir d'autre chose! Seule, accoudée contre un roc quand l'orage s'accumule, quand les larges gouttes tombent et que tout s'efface, se voile, se courbe... puis, seule, quand l'horizon se dégage et que la grande odeur des foins bleus flotte, lourde et mouillée avec l'âme traînante des pensées qui vaguent... O Nature ! Nature !

Et je murmurai doucement :

— Oui, mère Saint-François, j'aurais aimé...

Elle rit encore.

— On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est ma fille! C'est joliment fatigant, parfois, allez !

Ce *réel* du vrai me réveilla ; j'eus conscience que tout n'est pas rêve, qu'il faut abandonner son nuage pour lutter *en bas* dans l'arène et je me secouai pour me remettre de mes langueurs.

Mère Thérèse avait dépêché sa commission, mère Saint-François nous embrassa encore, à la façon des religieuses, sans appuyer ses lèvres, en nous prenant seulement les deux

mains et en effleurant nos joues des siennes ; puis nous sommes redescendues pour le retour. Il faisait moins chaud ; le soleil baissait ; nos ombres se profilaient plus longues ; il y avait comme un grand soupir soulagé dans les pans de terrain abandonnés par la lumière brûlante ; les sauterelles aux ailes sèches ne se sauvaient plus par petits bonds ; les grillons invisibles assourdissaient leur voix que j'aime; dans des massifs de broussailles des froissements de bêtes, naguère endormies, s'agitaient; l'eau du torrent paraissait plus fluide, plus naturelle depuis que le soleil caniculaire ne faisait plus ses flots semblables à de l'argent qui bout : une grande fraîcheur promettait de s'exhaler bientôt de toute la terre lasse.

— Il fait bon, maintenant ! murmurai-je.

Mère Thérèse s'arrêta net.

— C'était donc la chaleur qui vous fatiguait tout à l'heure ?

Je rougis :

— Non, c'était mes souvenirs, ma tristesse qui me faisaient inconvenante. Pardonnez-moi, ma mère !

— Oh ! je ne veux pas être plus rebelle que votre tristesse, puisqu'elle s'est enfin détendue !...

Nous arrivions ; je l'ai regardée avant d'enfiler l'allée : se moquait-elle ? Je lui ai subitement tendu la main.

— Vous avez voulu me consoler, me distraire, et je suis restée absorbée comme une sauvage... Vous n'oublierez jamais ?

Elle a pressé ma main, les yeux soudain mouillés d'une émotion.

— Allons, c'est passé, ma fille, demain vous serez plus gaie !

Et nous nous sommes séparées au bas du perron.

Je ne sais pas si je serai jamais gaie !

7 Juillet.

Mère assistante m'a fait appeler.

La colère sourde que j'avais devinée en elle depuis la mort de mère Agnès devait éclater aujourd'hui... Avec quel raffinement de méchanceté, mon Dieu !

Elle a d'abord commencé par m'attaquer de côté, à petits coups traîtres comme elle en a l'habitude.

— Je sais, chère enfant, je sais quel trouble a dû jeter dans votre âme le dernier entretien que vous avez eu avec mère Agnès ; je n'ai pas voulu vous inquiéter ces jours-ci, afin de vous laisser tout le temps d'une réflexion mûre, mais aujourd'hui que vous êtes bien calme, chère Lia, quels sont vos projets ?

— Quels projets ma mère ?

— Vous savez bien que la rente qui paie votre pension finit dans deux mois ?

— Si je le sais ! mais vous savez aussi, vous, ma mère, que j'attends tous les jours le poste d'institutrice que j'ai demandé au gouvernement ?

Elle se renversa comme un serpent qui se déplie.

— Oui ; voilà six mois que vous avez fait cette demande... Si dans deux mois vous n'avez rien reçu que ferez-vous ?

D'abord je ne compris pas ; elle répéta :

— Voyons, que ferez-vous ?

— Je ne sais pas ! balbutiai-je avec un étouffement au cœur.

Je venais de comprendre que dans deux mois, si je n'avais rien reçu, elle me sommerait de partir... Incrédule encore, mais terrifiée, je la regardais sans la voir de mes yeux agrandis.

Elle eut un petit rire sec.

— Ah ! ma pauvre Lia que vous êtes peu confiante ! Dites-moi tout droit que cette maison est la vôtre et que dans deux mois comme toujours ensuite vous y resterez !

Sa voix s'était faite tendre, une lueur féline éclatait dans ses petits yeux pâles ; je crus m'être trompée tout à l'heure quand j'avais eu cette idée affreuse quelle ne me voulait plus.

Rester au couvent. Aider les religieuses de mon brevet supérieur ou de ma musique en attendant ma nomination... Cela m'avait toujours paru si simple que je n'en n'avais jamais parlé ! C'était comme tacitement entendu et sans l'ombre d'un doute entre le couvent et moi ! Mère Agnès me disait même quand je réitérais ma demande à l'inspecteur, parfois :

— Vous êtes bien pressée de nous quitter, petite? Si vous nous aimiez un peu plus, ne demeureriez-vous pas avec nous sans être religieuse ni même chrétienne, comme Mlle Agathe qui était protestante et que nous avons gardée vingt ans entre le Pensionnat et la Communauté?

Cette idée d'être comme cette vieille confite de Mlle Agathe que j'avais un peu connue ne me souriait pas du tout. Je secouais mes grandes tresses et d'une lèvre avide d'air pur et de liberté :

— Non, ma mère, non, je n'aime pas les milieux : Ou religieuse ou hors de Val-Maure!...

Alors elle touchait ma lettre du bout de doigt et disait en riant :

— Eh bien! — Vous dites toujours que je suis une sainte à miracle, n'est-ce pas? — je veux que cette lettre soit sans réponse, que votre nomination ne vienne pas et que vous restiez ici longtemps, longtemps...

J'avais une seule larme au bord de mes cils : je voulais la cacher en vain, mère Agnès la voyait et comprenait tout : mon amour pour Val-Maure ; mon désespoir d'en sortir pour me

jeter dans l'inconnu ; l'héroïsme qui me poussait à cette détermination, par loyauté, plutôt que de tromper une espérance que ma présence eût laissé subsister...

— Vous êtes trop fière, Lia, trop noble...

Ah ! chère sainte, que je vous ai aimée !...

Et je dis tout cela à l'assistance, en phrases courtes, hachées de sanglots. — Oh ! quand j'y pense ! — Elle se jouait de moi, la méchante !..

Elle me laissa tout achever pour se rendre compte au juste de la nature de mon émotion ; puis d'une voix sèche :

— Vous ne m'avez pas comprise, Lia, cette maison est la vôtre sans doute, mais à condition que vous lui soyez une *vraie* fille !..

Je compris cette fois.

Elle croyait que la perspective d'une vie pauvre et seule me pourrait jeter lâchement au couvent en dépit de mes idées, et elle m'acculait entre Val-Maure et le néant avec cette seule sortie d'une prise de voile.

J'eus un instant le mouvement de lui jeter toute sa propre lâcheté à la face, mais je me contins, je souris même :

— Vraiment! dis-je, il me faudrait être religieuse pour rester à Val-Maure ?

Elle rectifia.

— Oh ! simplement chrétienne !

— Je regrette que ce ne soit pas possible, ma mère, dans deux mois je partirai.

Elle mordit ses lèvres de dépit; mon calme la désappointait, elle aurait préféré quelque éclat.

— Et où irez-vous dans deux mois ?

— Mon Dieu y pourvoira ! répondis-je le front haut.

Je l'entendis rire, je sortis sans m'incliner.

Soir.

Elle est venue dans ma chambre ce soir.

— Connaissez-vous la famille de mère Agnès ?

— Non, ma mère.

— Comment non ? Mère Agnès ne vous en a jamais parlé ?

Je me souvins tout à coup des rapides pa-

roles que la chère âme m'avait dites au jour de sa mort à propos de cette famille.

— Parlé ? oui, une seule fois ; je m'y étais très peu arrêtée.

Elle a fait mine d'être persuadée que j'avais menti tout à l'heure.

— Je savais bien que vous ne les ignoriez pas ! D'ailleurs, il faut croire qu'on vous connaît aussi puisque on vous a devinée entre toutes au cimetière. La duchesse vient de me faire dire quelle vous verra un de ces jours... Soyez prête !...

— A quoi ? Quelle duchesse ?

— Mais la duchesse de Montagnan ! Cette dame qui priait sur la tombe de sa sœur entre sa fille et son fils. Soyez prête à la recevoir... Vous ne les aviez pas vus au cimetière ?

— Oui, un peu... Que me veulent-ils ?

Elle a pincé ses lèvres méchantes.

— Ah ! ça, Mademoiselle Landers, cette comédie va-t-elle durer ? Vous avez voulu me laisser supposer que vous ne connaissiez pas les Montagnan et maintenant vous feignez de n'être pas très heureuse de leur sollicitude?

Je ne sais que rougir quand elle est si méchante.

— Je ne feins rien, Madame, vous m'annoncez une visite, je refléchirai...

Elle est sortie en faisant battre la porte.

— Orgueilleuse !

Peut-être ! mais pas méchante, oh ! pas méchante...

6 heures.

Je viens du parc, je voulais m'y promener toute seule avec mes souvenirs du passé, mes craintes à propos de l'avenir, mes étonnements au sujet de cette visite dont m'a parlé mère Saint-Jean... Ce fardeau de tant de pensées m'a bien vite quittée ! La récréation de cinq heures battait son plein ; dès mon apparition cinquante mains se sont tendues, il était impossible de rester sauvage. D'abord il a fallu satisfaire les petites qui voulaient m'embrasser et que Georgina me présentait d'un air important faisant passer ses favorites avant d'autres ; unc gentille mignonne que je ne

connaissais pas s'est précipitée aussi en petit mouton de Panurge et m'a tenu le cou à pleins bras, pour me baiser. Je rendais les caresses et je disais :

— Qui êtes-vous belle, petite ?

— Je suis Berthe.

— Berthe quoi ?

— La petite sœur d'Anna d'Arvil, me dirent d'autres.

— Ah ! et vous m'aimez comme cela, pourquoi donc ?

— D'abord parce que tu es belle et puis parce que je t'aime.

Tout le petit groupe a ri. On m'a expliqué que *la petite sœur* était seulement en visite chez Anna et j'ai voulu la remettre à terre ; elle avait pris une de mes tresses.

— Comme tu as les cheveux longs ! Est-ce que les miens pousseront si grands ?

Et le groupe de rire encore. J'étais presque heureuse. Mère Thérèse me vit au milieu du petit monde au moment où mon visage devait sourire ; elle me dit :

— Gaie ?

— Presque ! fis-je en secouant la tête pour

tirer mes tresses des mains de la petite Berthe.

Alors mère Thérèse a pris mon bras sur le sien.

— En ce cas, ma fille, venez vous remettre avec le grand Cours, on est presque fâché de votre réclusion !

On s'est vite défâché : des baisers, des poignées de mains, des nouvelles qu'on m'a murmurées à l'oreille, tout cela s'est déroulé à la fois et mère Thérèse qui riait avec nous ne paraissait surtout ravie que de ma gaîté...

8 Juillet.

Mme de Montagnan et sa jeune fille sont venues ce matin.

Quand sœur Marie est montée m'appeler pour le parloir mon cœur a battu très fort dans ma poitrine. Il y a sept ans que nul être au monde ne m'a jamais demandée au parloir : cette inhabitude où je suis, avait fait mon émotion plutôt soupçonneuse que reconnaissante.

— Non, je n'irai pas, me dis-je, que me veulent-ils ? Ce n'est que l'enfant juive que mère

Agnès a failli vaincre à force de sainteté et qu'elle n'a pas vaincue qui est restée curieuse à la famille de la morte... Je ne veux pas servir de pâture à cette curiosité...

Et je m'étais remise à mon ouvrage, bien résolue à ne pas descendre malgré toute l'inconvenance de cet acte, quand sœur Marie est entrée de nouveau avec une carte écrite au crayon.

On s'était étonnée, en bas, de mon retard.

« La chère Lia de mère Agnès ne croirait-elle plus à l'affection, qu'elle hésite à se rendre à un appel exclusivement sympathique? » disait ce vélin.

Cet « exclusivement » qui mettait si bien de côté tout autre sentiment vulgaire; cette affection qu'on m'offrait d'un mot; cet appel au souvenir chéri, tout cela enfin agit sur moi immédiatement, comme ces réactifs souverains qui ramènent la vie flottante.

— J'y vais! dis-je à sœur Marie.

Cinq minutes après j'étais en bas.

La porte était ouverte: dès le seuil je vis les deux dames qui m'attendaient; mère assistante nous présenta tout de suite.

— Lia Landers; Madame la duchesse et Mlle de Montagnan,

La duchesse est très belle, grande, avec des cheveux blancs qui lui font une couronne de reine.

— Je suis la sœur de mère Agnès, Mademoiselle; je sais que ma pauvre amie vous aimait immensément et que sa mort a dû vous briser... Voulez-vous que nous essayions de vous aimer à sa place, Lia?

Mon nom qu'elle savait si bien me parut tomber des lèvres mêmes de mère Agnès; cela m'émut si fort que j'en eus des larmes dans la voix.

— Oh! madame, si je le veux! Que devrais-je faire pour vous en prouver ma reconnaissance?

Elle s'est troublée si extraordinairement à cette question de ma part que je ne sais quelle inquiétude m'a envahie.

— Ce que vous devrez faire? Mais rien... aimez-nous seulement...

Et elle m'a attirée vers elle pour me répéter cette parole dans une caresse.

— Vous nous aimerez?

— Ce me sera si facile! murmurai-je.

— Et vous viendrez souvent à Charence?

Je me suis tournée vers la jeune fille dont le gracieux visage est sympathique au possible.

— Mademoiselle de Montagnan ne viendra-t-elle jamais à Val-Maure, dans notre beau parc?

— Non, a répondu vivement la duchesse, il faut que ce soit vous qui veniez; ici Alice serait seule à jouir de vous, là-haut nous vous aurons tous... Vous permettrez n'est-ce pas? Madame l'assistante.

— Avec le plus grand plaisir, Madame la duchesse; je regrette seulement que Notre Révérende Mère ne puisse mieux vous dire que moi-même toute notre reconnaissance pour votre sollicitude à l'égard de l'une de nos enfants.

— Pas malade, cette chère supérieure?

— Non, mais prise par la tournée annuelle qu'elle consacre à nos différents établissements.

— Oui, je sais, je sais! Ainsi vous nous laisserez Lia?

— Autant de fois qu'elle le voudra, Madame.

La duchesse m'a tendu sa main.

— Alors souvent, c'est bien convenu?

Et la jeune fille en m'embrassant :

— Je vous aime déjà beaucoup, Lia, ne me dites plus mademoiselle. Nous avons deux si jolis noms : Lia, Alice, c'est presque la même chose, ne trouvez-vous pas?

Je lui ai rendu sa caresse en disant son nom et elles sont parties.

Je suis restée seule avec mère Saint-Jean.

Dans l'immense parloir, une gerbe lumineuse, à peine tamisée par les rideaux des fenêtres, traversait comme une colonne de vie le silence qui suivit le départ de la duchesse. J'étais debout, aveuglée et heureuse dans cette lumière chaude, comme si l'affection qu'on venait de m'offrir et dont les dernières paroles vibraient encore à mes oreilles charmées m'avait traversé l'âme à la façon de ce rayon éclatant.

Le pâle regard de l'assistante m'a vite tirée de ma nuée. Elle songeait à ce bonheur étonnant d'une telle affection ainsi survenue.

— Non, en vérité je ne m'explique pas...

— C'est mère Agnès qui ne me veut jamais

seule et qui me laisse sa famille après elle...

— Êtes-vous donc seule, ici ?

— Mère Agnès est morte !

Elle n'a pas relevé cette parole amère ; une seule idée la préoccupait, elle qui ne comprend pas un mouvement de l'âme sans le mobile d'un but.

Et se retirant, avec ce geste emporté qui rejette toujours son voile, elle a exclamé sans se douter du mal qu'elle pouvait me faire.

— Ou je me trompe, ou il y a quelque chose là-dessous...

Je suis restée quelques minutes impressionnée malgré tout. — Est-ce que moi aussi j'aurais l'âme assez sèche pour m'étonner jusqu'à l'inquiétude d'une affection généreuse ?

10 Juillet.

Il me semble que toute mon existence est changée ! Je ne suis plus seule, je sors, on m'attend, on m'entoure, on m'aime... Dieu ! que je suis heureuse !

Il y a bien une petite ombre, mais cela c'est mon destin !

La duchesse m'a fait prendre à deux heures et j'ai passé la soirée avec eux tous. Son fils est bien ce grand jeune homme blond qui m'avait tant regardée au cimetière. Il paraît très réservé de caractère ; dès les premières minutes j'avais seulement remarqué son extrême distinction et l'intérêt étonnant qu'il prenait à mes moindres paroles ; puis, Alice m'a dit en confidence que la vocation irrésistible de son frère est de se faire prêtre et cela m'a tout à fait conquise.

Vraiment l'auréole des mystiques siéra admirablement à cette physionomie douce et pensive !

Cependant il paraît que la duchesse n'a pas toujours été de cet avis.

— Si vous saviez ce qu'a été le désespoir de maman au jour de la déclaration de mon frère ! m'a dit Alice pendant que nous étions seules, toutes deux, sur le tertre où elle m'avait entraînée ; j'en fus témoin, c'était navrant !

Maman suppliait mon frère avec des larmes.

Richard se mit à genoux pour la supplier de ne pas insister davantage.

— « Tu aurais le courage de me laisser, moi qui suis veuve et qui ai dépensé ma vie pour toi ? disait maman.

— « Le monde me fatigue ! répondait Richard.

— « J'avais esperé en toi pour l'avenir de ma race !

— « Aucune jeune fille n'est assez parfaite !

— « Et si je te la trouve ?

Il sourit sans foi.

— « Donne-moi un an ? reprit maman.

— « Soit ! mais ne me forcez pas à vous suivre dans le monde, pendant cette année !..

Il y a dix mois de cela ; rien n'attire mon frère de ce qui se passe parmi nous ; il est comme une ombre au milieu de nos fêtes. Les lettres de ma tante religieuse seulement l'ont intéressé pendant longtemps : la Lia de mère Agnès le captivait...

J'ai eu un geste étonné.

— Mais oui, le *travail de votre âme*, comme disait mère Agnès, c'était cela qui passionnait mon frère.

Un jour maman a réfléchi.

Elle se résignait, sans doute, à la vocation de Richard et comme il reste encore deux mois avant que mon frère soit libre de lui, maman a voulu les vivre cœur à cœur avec son fils : nous sommes venus à Charence.

Mon cousin Olivier était ahuri de cette détermination, moi je trouve cela tout simple. Vous ne pensez pas ?

J'ai essayé de répéter comme elle.

— Oui, oui, c'est tout simple.

Mes lèvres s'y sont refusées...

Bon Dieu! que je serais triste si Alice ne s'est pas trompée, si la passion de mère Agnès les a pris, aussi, à mon égard !

Cette inquiétude m'a tenaillée si fort pendant une minute que j'ai fini par m'écrier :

— Mais enfin, deux mois c'est beaucoup ! Pourquoi Madame votre mère ne tente-t-elle pas encore de mille moyens pour retenir son fils ?

— Je ne sais vraiment pas, je vous assure, Lia ! Vous avez l'air toute courroucée ; regretteriez-vous ce séjour à Gap qui nous permet de vous connaître ?

— Oh ! Comment pouvez-vous croire !

Elle a perlé son joli rire et me montrant de loin son cousin, le vicomte de Seuilles qui revenait d'une promenade arpentant mélancoliquement la rampe raide de la colline :

— En voilà un dont l'humeur est tout indiquée : il enrage de cette claustration à Charence.

— Et il vous a suivi ?

— Pour ne pas déplaire à maman ; Olivier est le meilleur garçon du monde sous des apparences frivoles.

Je croyais sincèrement qu'elle avait un faible plus qu'affectueux pour ce cousin, charmant d'ailleurs, et je le lui laissai entendre.

— Non, dit-elle en secouant sa tête blonde, ce n'est pas Olivier qui fait l'objet de mes rêves.

Et elle m'a conté sa douce histoire.

C'est un grand ami de M. Richard, avocat et peintre, et si beau, si distingué, si noble, m'a-t-elle dit, que certainement je l'aurais aimé comme elle...

J'ai souri sans rien répondre.

Comment lui expliquer que je ne l'aurais

pas *aimé comme elle* parce que je n'épouserai jamais qu'un homme absolument libéral afin d'en finir avec ces histoires de conversiou dont je suis toujours le but et que cet homme-là, sûrement, ne doit pas être celui des rêves d'Alice!

Toute à son sujet, elle reprenait avec un gros soupir d'enfant en détresse.

— Je suis bien à plaindre, Lia! Si mon frère se fait prêtre mon rêve d'amour est irréalisable !

— Allons donc!

Elle a murmuré avec une gêne :

— Le jeune homme que j'aime est israélite.

— Comme moi ?

— Oui.

J'ai éprouvé une sorte de stupeur. Comment Alice si profondément catholique pouvait-elle songer à un tel mariage ! La duchesse savait-elle cette frasque du cœur de sa fille ?

— Madame votre mère ne s'opposerait-elle pas ?

— Je pense que non ! Ce jeune homme est très riche ; ne vaut-il pas mieux employer sa

fortune à de bonnes œuvres chrétiennes dont je me chargerai, qu'à toute autre chose ?

Je l'ai regardée, ébahie.

— Ainsi c'est dans ce but qu'on ne s'opposerait pas !

— Mais oui ! dit-elle naïvement.

— Alors, repris-je, votre frère doit penser de même ; que craignez-vous ?

— S'il est prêtre, mon frère devra à son caractère de s'opposer à un mariage seulement civil.

— Seulement civil ? N'y aurait-il pas la bénédiction du temple ou de l'église ?

Elle a répondu lentement :

— Emmanuel Dayan est un libre penseur enthousiaste ; il disait un jour devant moi : « Ma fiancée sera indifféremment de telle ou de telle religion, mais aucun prêtre ne bénira notre union ! Le vrai Dieu n'a pas besoin de simagrées, chaque homme de bien est un pontife ! » Comment voulez-vous que Richard consente !...

Je n'ai plus rien dit ! Une joie recueillie inondait mon âme... C'est la première fois que j'éprouve ce bonheur unique de l'apôtre

qui rencontre son zèle dans un autre cœur.

C'est si bien là ce que je pense à propos de Dieu, moi aussi !

Ah ! qu'Alice avait raison : certainement je l'aurais aimé comme elle, ce jeune homme si intelligent et si fier !...

Et dans la rêverie enthousiaste qui me grisa subitement, je me surpris à forger une forme à cet être inconnu. Son image flotta pendant une demi-seconde, sous le soleil, entre les sommets flambants des montagnes géantes.

La duchesse ne me laissa pas le temps de prolonger cette évocation intempestive : elle venait nous prendre.

— Tu deviens égoïste, Alice, nous la voulons un peu ta Lia !

Et elle a pris mon bras pour m'entraîner jusque vers le cabinet de verdure où se trouvaient son fils et son neveu.

— Voyez votre beau couvent, m'a-t-elle dit alors, en soulevant un rideau de lianes pendantes.

J'ai poussé un cri de surprise ; en effet, le couvent se découvre à merveille de là-haut.

Elle a laissé retomber les lianes.

— Y avez-vous été heureuse ?

— Oui, tant que mère Agnès a vécu.

— Vous l'aimiez donc beaucoup ?

— Je l'idolâtrais, je la vénérais à l'égal d'une sainte !

La duchesse a paru songeuse.

— Ma pauvre sœur vous aimait aussi ; elle nous écrivait votre belle ardeur ; nous vous connaissions de loin et nous vous aimions... Si elle avait vécu, vous vous seriez rendue quelque jour n'est-ce pas ?

D'abord je n'ai pas voulu croire à ce que je comprenais. J'ai demandé d'une voix sereine :

— Rendue à quoi ?

Et je regardais le duc qui se troublait visiblement.

Mais alors, soudain, sans savoir comment, j'ai compris. Oh ! la désolation qui m'a emplie l'âme ! L'étonnement surtout ! Car enfin, mère Agnès me voulait convertie pour le seul salut de mon âme, qu'elle ne croyait possible qu'à ce prix ; mère assistante me souhaite pour l'intérêt de son couvent, qui gagnerait peut-être à me posséder pour les classes... Mais ceux-ci, pour quelle raison se feront-ils, à

leur tour, l'instrument de mon destin de tiraillement religieux ?

— En somme ! poursuivait la duchesse, sans se douter de mon angoisse, rien n'est définitif dans l'histoire d'une âme ! Chez vous d'autant plus que vous êtes trop jeune pour que les causes déterminantes d'un acte important ne vous soient pas confuses...

Je n'y ai pas tenu, je sentais mes lèvres pâlies d'émotion.

— Vous vous trompez, Madame, si c'est de l'histoire de mon âme que vous parlez : mes causes déterminantes, à moi, sont indubitablement logiques et irrévocables comme résolution !

Et j'étais debout, toute frémissante, avec cependant une appréhension de ce qui allait suivre ma hardiesse.

J'avais tort de craindre : la duchesse avait pris ma main; elle la serrait et d'une voix très douce :

— Oui, je le sais, vous êtes intelligente, vous êtes fière, tant mieux, je vous préfère ainsi !

Et elle a regardé son fils avec une joie contenue.

Lui baissait les yeux. Seulement, tout à coup, le vicomte qui s'amusait à écheniller le massif de lianes sans rien perdre de notre conversation, s'est écrié :

— Mon abbé de cousin n'aura pas besoin d'aller convertir des Chinois ou des Hottentots si le zèle apostolique le démange... Voilà Mademoiselle dont la conquête me paraît assez belle... Si tu essayais Richard ?

Certainement le vicomte plaisantait, mais la duchesse a pâli si fort que j'ai eu un grand trouble : il a dû toucher bien juste ce frivole Olivier !

Très-calme, le jeune duc me souriait.

— Vous entendez mon cousin, Mademoiselle : Que je vous convertisse, moi, quand mère Agnès a échoué !

Cette franchise m'a ravie parce qu'elle m'ôtait toute mauvaise crainte de complot sourd ; je me suis mise à l'unisson de sa gaîté franche.

— Oui, n'essayez pas, Monsieur, je vous en supplie, n'essayez pas !

Je riais, mais l'insistance de mes paroles parut le frapper.

— Vous auriez peur ?

— Oh ! non ! balbutiai-je tout éperdue de ce qu'il pouvait croire.

La duchesse voyait ma gêne avec un trouble étrange ; elle tenait toujours ma main.

— Ainsi, ma belle amie, cette grande colère de tout à l'heure... c'est passé ?

— Mais je n'avais pas de colère, duchesse, j'étais très vraie, pas plus !...

— Vous avez dit : *résolution irrévocable !* Prenez garde, l'avenir peut vous démentir !

Elle me lutinait du doigt en essayant de sourire, mais je restais grave et froissée.

Alors le duc a murmuré d'une voix de reproche :

— Mère !

Je lui ai su un tel gré de cette intervention que spontanément j'ai porté la main de sa mère à mes lèvres.

— Eh bien ! oui, c'était un peu de colère, mais c'est passé... Nous n'y reviendrons plus, n'est-ce pas ?

Elle a trop compris que, plutôt qu'une humble amende, ces paroles étaient une sorte de supplication à elle de cesser toute tentative

de ce genre et elle est restée saisie comme à l'aspect soudain d'un obstacle imprévu.

C'est là le nuage de ma journée.

A part cela, je suis bien heureuse ! Ils sont si bons, si distingués, tous ! Quelle fête dans ma solitude le surgissement de cette famille qui m'aime !...

11 Juillet,
4 heures du matin.

L'heure est indue, le réveil n'a pas sonné, mais je suis si agitée que je me lève, en dépit du règlement.

C'est cette journée passée à Charence, hier, qui m'a surexcitée ainsi.

Je ne jalouse pas Alice, que Dieu lui garde sa mère ! mais j'ai perdu la mienne, je n'ai plus de foyer... j'ai sangloté toute la nuit.

Elle était royalement belle ! Je la vois encore dans ce deuil qu'elle portait toujours depuis la mort de mon père, survenue quand j'avais cinq ans... Son long visage pâle, ses grands yeux bruns clairs, sa magnifique che-

velure dentelée... A cette seule évocation mon cœur s'emplit de lumière! Elle était habituellement dans une langueur mélancolique qu'elle ne secouait que pour me verser son âme : on eût dit qu'elle prévoyait mes luttes de l'avenir et qu'elle me préparait un bouclier d'airain fait de religion et d'honneur... Et c'était de sa voix d'or qu'elle me coulait, à goutte, le bronze de ce bouclier.

« Sois noble, ma Lia, sois fière, me disait-elle, la vie n'est difficile qu'aux lâches, c'est une fête aux assoiffés du Devoir : vois des devoirs à chacun de tes actes; agis toujours en vue d'un but idéal; que ta vie entière soit un tout magnifique tendant à ton perfectionnement moral et au bien répandu autour de toi... Car si tu ne t'occupes de ton salut, qui s'en occupera? Et si tu t'en occupes seulement, où seront tes actions au jour final?

« Songe constamment à ce jour final. Quand tu hésiteras, avant d'agir, pèse dans la suprême balance de la mort et de la vie et vois si ce que tu désires sera poussière avec les vanités du monde ou se glorifiera avec ton âme. — Oh! Lia, cette glorification, ce baiser

sans fin de l'Eternel dans le sanctuaire des mystères, là-haut... Songes-y! — C'est si facile! Ce moyen est l'amour de cette récompense qui sera l'Amour! Aime Dieu ici, aime-toi moralement dans la perfection de ta vie; aime le beau dans les manifestations de Dieu... Et si tu as bien aimé toutes ces choses ta récompense sera d'aimer encore! »

Non, vraiment, je n'ai jamais rien entendu de mieux depuis!

Elle s'arrêtait un instant, éperdue de ses sublimes pensées. Quand elle s'était retrouvée une ombre montait de son âme à ses yeux.

« Et surtout, poursuivait-elle, ne faillis jamais à ta religion!

« Tu entendras dire qu'elle était vraie dans son temps, mais que la continuation que les hommes y ont apportée était nécessaire et de source divine... Cela n'est pas!

« Les tables du Sinaï sont de marbre, le temps ne peut rien contre la loi que Dieu y a tracée de son doigt : cette loi doit rester la même dans la suite des siècles jusqu'aux époques de paix où l'homme aura mérité autre

chose. — Dis-moi si ce temps est venu pour croire à la loi nouvelle qui n'a rien apporté de nouveau?

« Car il n'y a rien dans l'Evangile qui ne soit déjà dans la Bible! C'est une erreur que ce mot de loi d'Amour remplaçant la loi de Crainte. La Bible est tout entière une sublime page d'amour! Ces seuls prophètes qui s'élevaient, portant les avis du ciel toujours clément, en sont la plus magnifique preuve... Car n'est-ce pas de l'amour quand un Dieu se laisse fléchir?

« Et aujourd'hui encore, l'avons-nous lassée cette divine indulgence?... Nous étions méprisés et bannis; toutes les portes du siècle nous étaient fermées; les peuples nous jetaient l'un à l'autre ricanant de notre ténacité inconcevable sans l'ébranler jamais... Une nation s'est trouvée, préparée du ciel, dont le sol est fécond, les rivières pures, les habitants généreux : cette nation nous a ouvert ses bras!

« Nous n'avions pas de loi politique, sa loi est devenue la nôtre; nous n'avions pas de chemins, ses routes ont été à nous en même

temps qu'à nos frères nouveaux; nous n'avions pas de patrie, nous sommes devenus ses enfants!...

« O France! terre de liberté, terre d'amour, terre généreuse... sois bénie! Nous t'aimons! Nous t'aimons avec notre intelligence, notre activité, notre conscience que nous savons respectée, notre sang... nous te donnons tout librement!... »

Quand elle en arrivait là, on eût dit qu'elle eût voulu se prosterner pour baiser le sol de cette France qu'elle adorait.

Puis, elle se reposait un moment de sa fièvre d'enthousiasme et décrivant un geste lointain dans le ciel, de sa longue main blanche, elle ajoutait :

« Ce n'est pas tout! La France est trop intelligente pour ne pas comprendre jusqu'au bout! Elle saura un jour, du savant au plus humble, que ce déïcide dont elle marque le juif est un enfantillage, et quand elle aura su cela le dernier préjugé sera tombé, la dernière fusion sera accomplie. »

Alors elle s'arrêtait longtemps, le regard fixe, les joues empourprées; et m'envisageant

bien en face avec la flamme de ses yeux splendides :

« — Te souviendras-tu de mes paroles, ma petite fille? Aimeras-tu, jusqu'à la folie, la France, ton devoir, ta religion? »

— Oui, répondais-je d'une voix tremblante d'enfant qu'on impressionne.

— Et quand je serai morte, lorsque ton oncle de Gap te prendra, cet oncle qui a épousé une jeune fille catholique, tu ne céderas à aucune obsession, tu resteras ce que tu es?

— Ne meurs pas, petite mère, disais-je en l'enlaçant, ne meurs pas, je t'en supplie!...

Elle m'écartait un peu :

— Réponds!

— Oui, tout ce que tu voudras, mais ne meurs pas!

Et je m'affaissais, sanglotante, dans ses bras qui m'étreignaient.

Oh! les caresses folles, alors! Les sourires dont elle égayait ma tristesse, les rêves adorables qu'elle me permettait!...

Mon Dieu! mon Dieu! Dire qu'elle est morte!

Ce soir.

C'est un tort que j'ai eu de toucher à ces choses... Me voilà le cœur plein de cendres brûlantes et maintenant que mes souvenirs sont exhumés, je n'en suis plus maîtresse : ils m'entourent, me pressent, s'étalent avec une minutie de détails effrayante..... J'en suis étouffée.

La chambre pleine de monde, sa main qui pressait la mienne, puis le frisson qui bleuit ses lèvres, le grand trouble du dernier moment, mon cri, ses regards qui me cherchaient jusqu'au bout... je revois tout cela.

J'avais douze ans : j'étais orpheline.

Le reste est voilé dans une brume : je fus malade, je n'avais à mon chevet qu'Aurélie, ma vieille chère bonne ; ma tante ne vint qu'ensuite. Elle m'emmena quand je pus la suivre ; mon oncle était mort dans l'intervalle, je vécus seule, un an, à Gap, avec ma tante.

Ce fut de cette époque que data ma vraie souffrance. J'étais profondément israélite, en-

core toute pénétrée des leçons de maman; j'avais le front haut, les yeux ardents, les lèvres fières; j'aurais accepté le martyre avec une joie exaltée plutôt que de renoncer à ma religion. Ma tante ne comprit pas cet état délicat de mes idées toutes bouillantes; elle me croyait une enfant frêle et banale et voulait me convertir du soir au lendemain : elle se heurta à une force étonnante.

Elle m'amenait parfois ici, à Saint-J*** une de ces dames était un peu sa parente : on parlait de moi, on arrangeait déjà certains détails sur mon baptême et mon éducation d'ensuite.

— Elle n'a pas de fortune, rien ne la tentera, nous la garderons religieuse, disait la sœur. Elle sera difficile à prendre? elle n'a jamais d'abandon? Non, non, ne craignez pas; je devine un côté poétique dans cette âme : nous la conquerrons par là...

J'entendais cela par lambeaux et je me raidissais davantage sans bien savoir au juste ce que refusais et ce que je tenais avec tant de fermeté.

Un jour ma tante fut bien malade.

Comme on pouvait s'attendre à tout, les dernières résolutions furent prises à la hâte : il fut convenu que la très petite fortune que m'avait laissée maman serait partagée de façon à payer mon pensionnat jusqu'à vingt ans; qu'à cette époque je serais instruite, j'aurais compris bien des choses et qu'alors on verrait.

Ma tante mourut : le soir même je couchai à Val-Maure.

D'abord je me roulai en enfant qui trépigne; le couvent m'apparaissait comme le centre terrible de la tyrannie que j'appréhendais : mon désespoir fut sans nom.

Quand je fus brisée, un lourd silence tomba sur mon âme : je me jugeai victime et sombrement désespérée je me drapai dans mon martyre.

Avec ma nature débordante cela ne pouvait pas durer; lentement mon âme se déplia : le charme de Val-Maure me pénétra peu à peu; les magnifiques jardins; la distinction des élèves; l'enchantement de cette vie de pension, applaudie ou réprimandée à chaque pas; la grande affection que j'eus pour mère Agnès,

pour mère Thérèse, pour tant d'autres ; tout cela me charma ! Un an après j'étais la plus heureuse élève du couvent. Très habilement, les sœurs s'en tinrent à ce premier succès ; ce fut de ma part que vint la suite.

Je m'étais toujours tenue dans une réserve excessive à propos de religion et personne ne me heurtait en apparence, quand tout à coup je me surpris blessée au cerveau et au cœur. Tout ce que j'avais entendu de cantiques et de sermons, tout ce que j'avais écouté d'allocutions enflammées et d'explications minutieuses, tout cela m'avait pénétrée malgré mon aveuglement voulu, tout cela stagnait dans mon âme comme une eau sûrement infiltrée ; un jour la source jaillit.

Je ne me souviens plus du choc qui brisa la dernière glace, je sais seulement que j'étais dans le vestibule du premier... J'allais, indifférente ou absorbée à mon insu, quand je pris tout à coup ma tête dans mes mains et je me reculai avec une épouvante ; un doute nettement formulé venait d'arriver jusqu'à mes lèvres :

— *Pourquoi ne serait-ce pas ?*

Les sœurs m'attendaient à ce point ; une trame admirablement tissée fut jetée autour de mon inquiétude : on me prit de toutes les façons, on ne m'épargna rien ; des voix très douces me pressèrent du matin au soir ; c'est alors que mère Agnès vint à moi et m'aida.

Certes, elle m'aida beaucoup, mais naturellement elle agissait toujours dans son sens, en sorte que ce qui me restait à faire n'en était que plus difficile.

Il me souvient par exemple qu'elle me faisait passer un livre de psaumes après chacun desquels se trouvait une explication catholique ; je n'avais donc pas le loisir de chercher et de trouver moi-même qu'un commentaire plus ou moins juste s'élevait tout à coup comme un obstacle et m'obstruait le cerveau jusqu'à l'exaspération. A la fin, je finis par obtenir une Bible, une vraie, en deux volumes, qui me venait de maman, et que l'on m'avait toujours tenue en réserve sous prétexte de soins.

De ce moment data mon vrai travail. « Tout ce qui est dans l'Évangile est dans la Bible, » m'avait dit maman. Or, la morale de l'Évan-

gile me frappait. Si la Bible en était la seule source, Jésus n'était qu'un disciple de la Bible et l'incarnation divine était fausse, sinon Jésus restait le centre unique d'où avait jailli le livre chrétien et par conséquent, il était Dieu.

Je cherchai donc de toutes mes forces et je trouvai mot à mot.

L'austérité sérieuse et logique des dix commandements, l'amour du prochain, l'espoir du ciel, toute la radieuse et simple histoire se déroula à mes yeux éperdus de l'esprit de Dieu planant sur les eaux au-dessus des ténèbres, jusqu'aux raffinements sublimement exaltés du Cantique des Cantiques.

Je ne reconnaissais pas la nécessité de l'Evangile !

A cette époque de mes recherches, tout le travail de mon âme eût été achevé si une inquiétude n'était demeurée qui faisait triste le fond de ma certitude... Cette inquiétude, mes religieuses me l'avaient préparée de longue date en éloignant de ma connaissance, chaque fois qu'elles se présentaient, toutes les œuvres de mérite signées d'un nom Juif.

Elles me répétaient souvent ceci : « Que le

christianisme seul pouvait inspirer le Grand et le Beau et que la preuve en était que jamais un juif n'avait été poète, sculpteur, peintre, musicien, grand homme, enfin... parce qu'il fallait pour cet état de gloire le passage préalable de la croyance du Christ dans l'âme prédestinée. »

Ce raisonnement était assez absurde ; je le sentais même alors, mais je manquais de preuves du contraire et j'étais troublée !...

Pendant les siècles d'oppression, me disais-je, les Juifs n'agissaient que dans une voie étroite et basse, mais parce que toute autre voie leur était fermée... Comment, maintenant qu'ils sont libres tous les trésors refoulés de leurs âmes n'ont-ils pas éclaté dans une floraison sublime ?

Ces trésors n'auraient-ils jamais existé, même en germe?

Serait-ce vrai, alors, ce que me disent mes religieuses ?

J'étais inénarrablement triste....

Un seul nom d'Israélite inscrit dans le livre d'or des grands hommes et que j'aurais découvert aurait suffi pour me soulever !...

Et malgré les ténèbres qu'on maintenait sur ce point autour de mon âme, je cherchais ce nom.

Un jour, je le trouvai, magnifique.

J'étais à la chapelle, je lisais dans un recueil des « Paillettes d'or » un morceau en vers signé Manuel :

> Dans la foule, secrètement,
> Dieu parfois prend une âme neuve...

La finesse exquise de ces vers profonds, leur sainte mélancolie, le nom qui les signait et qui me parut être — tant mon ignorance en était grande — la dénomination d'un de ces manuels chrétiens que j'avais vus tant de fois entre les mains de mes compagnes et duquel ces vers auraient été extraits... tout cela faisait sur mon âme une impression étrange...

Entre toutes les pages du monde c'était celle-ci que j'aurais voulu savoir jaillie d'une âme juive.

Ce drame d'une âme que Dieu choisit et qu'il pétrit douloureusement pendant qu'elle s'abandonne avec amour me paraissait unique ! Certainement mille fois j'avais entendu

de semblables choses dans mon milieu très catholique, jamais elles ne m'avaient produit tant d'effet, jamais je ne les avais rencontrées avec ce fini de concision pénible, oppressant à lire et enlevant, comme une ascension gigantesque, quand on monte si haut que l'air de la terre manque.

Je me la créais en esprit, l'âme qui avait su penser de telles lignes : elle me résumait à elle seule tout ce que le christianisme avait jamais pu inspirer de sublime d'après mes religieuses.

Ce devait être quelque moine ardent, aux boucles rejetées, aux lèvres de flamme, agenouillé dans une chapelle perdue, le soir, et rêvant avec des larmes pieuses ce rêve austère d'une âme que Dieu forge.

Je me souviens avoir pleuré d'admiration et de jalousie.

Le soir, quand je sus que Manuel est un auteur israélite, fils d'un docteur qui s'était consacré aux soins des pauvres..... ce que j'éprouvai fut délirant !

En même temps qu'une joie enfantine m'inondait, un agrandissement divin se fit

dans mon âme : j'avais compris que la valeur de l'être moral n'est pas dépendante de son culte mais de ses efforts et de l'élévation de ses désirs... De cette heure je confondis toute l'humanité dans le même amour !...

9 heures, soir.

Dans le même amour !

Je me suis arrêtée tout à l'heure après l'élan qui a emporté ma plume jusqu'à la dernière parole... J'aime à reprendre ma page pour répéter ce mot d'union, ce mot de fusion divine : toute l'humanité confondue dans le même amour...

Oh ! qu'il sera le vrai Messie, celui qui rapprochera les hommes !

Et qu'il sera facile de croire à sa venue quant il suffira de dire comme preuve : « Voyez, les hommes se haïssaient à propos même de Dieu ; ils s'égorgeaient les uns les autres pour s'amener mutuellement à croire à leur Dieu réciproque et tous se trompaient dans les manifestations exclusives que chacun se faisait

de ce Dieu..., car Dieu n'est ni exclusivement ceci, ni exclusivement cela, mais il est, tout ensemble, tout ce que la foi de chaque âme peut concevoir dans le sens du beau. Aujourd'hui que l'époque du Messie est venue, toutes ces conceptions différentes sont tolérées par les uns et par les autres, parce que tous savent qu'il suffit de cette foi de chacun pour satisfaire le Tout qu'est Dieu...

Et si les hommes ont cette science de la paix, s'ils sont maintenant unis, s'ils vont se tenant par la main jusqu'à l'autel qu'ils ont chacun élevé au Dieu du bien, du pur, de la paix..., s'ils se passent mutuellement leurs guirlandes pour en fleurir leurs autels... c'est que le Messie est venu... »

Oh ! qu'il sera facile d'y croire, alors !...

12 Juillet.

Alice a passé l'après-midi avec moi. On m'avait attendue, paraît-il, pendant toute la la journée d'hier... Aujourd'hui elle n'y a pas tenu et s'est fait accompagner par son frère...

— Est-ce que je vous dérange? est-ce que j'ai mal fait de venir? Que faisiez-vous, toute seule?

Je lui ai montré mon ouvrage. Elle a voulu fureter dans ma chambre : tout l'intéressait, jusqu'à mon Pleyel qu'elle a ouvert avec ravissement.

— Il n'est qu'à vous?

— Oui, c'était le piano de maman...

Elle l'a essayé : c'était délicieux ce morceau très grave et très doux qui courait sous ses doigts, c'était si beau que j'en avais presque des larmes.

Quand elle a vu mon émotion :

— Comment, ce n'est qu'une composition de Richard et cela vous plaît si fort? Qu'il sera fier quand je le lui dirai !...

Il n'y pas eu moyen de faire entendre raison à cette espiègle.

— Non, mademoiselle, je dirai tout.

Et soudain avec son beau sourire :

— Mais, Lia, j'y songe ! Si tout à coup Richard se mettait à vous aimer éperdument, c'est maman qui serait heureuse !... Foin de la soutane alors !...

J'ai ri comme elle.

— Ah ! ma pauvre Alice, vous en voulez trop ! .. Renoncer à sa vocation et épouser une juive !...

Déjà elle ne m'écoutait plus et voletait comme un papillon d'une chose à l'autre.

Quand elle a eu bien fait le tour de mes dessins, de mes livres, de mes boîtes emplies d'images et de fleurs séchées, elle a pris une chaise basse et s'est assise près de moi ; nous avons travaillé au même ouvrage.

— D'abord un mot, Lia : est-ce que tout le monde ici a une chambrette si jolie, comme la vôtre ?

— Non, moi seulement parce que j'ai fini mes études.

Avec sa rapidité d'impression elle passait immédiatement à une autre chose : c'était charmant comme tableau ces deux fronts penchés sur la même broderie et ces deux voix de jeunes filles racontant si bien leurs menues histoires.

Elle me disait qu'Olivier, orphelin de bonne heure avait toujours été élevé par sa mère ; qu'autrefois le rêve de la duchesse était d'unir

les deux enfants plus tard, mais que mainte-on cherchait un peu plus de fortune dans les partis sortables.

— Cela vous va cette détermination ?

— Oh ! je ne suis pas avide de richesses !...

— Non, mais tout s'accorde..... puisque M. Dayan est riche.

Je souriais sans arrière-pensée, elle m'a regardée avec un souci.

— Comme vous avez retenu ce nom !

— Eh ! chère amie, j'ai si peu à faire !

Elle a tellement ri de la sincérité de mon cri que son rire m'a gagnée; nous en avions des larmes.

Puis, quand elle s'est un peu calmée :

— Ainsi, c'est parce que vous n'avez rien à faire que vous accrochez des noms à tous hasards !... Mais vous devez en savoir une kyrielle...

— Moqueuse ! regardez ma corbeille d'ouvrages, demandez à ce Pleyel combien de tourments il supporte, supputez l'amoncellement de ces cahiers emplis de problèmes et d'exercices... Suis-je tout à fait un loir !...

Elle s'essuyait encore les yeux.

— Oui, oui, je vois; sommes-nous folles d'avoir tant ri ! Un bébé aurait plus de raison que moi.

— Est-ce que vous n'êtes pas un bébé... Quel âge ?

— Dix-sept ans.

— Quelle vieille fille je suis, moi qui en ai vingt !

— Vingt ans et vous êtes encore en pension !

Je lui ai expliqué les particularités de ma situation, elle a repris :

— Mais puisque vous avez eu votre dernier brevet à dix-huit ans, il y a donc deux ans que vous vous ennuyez ?

— Oh ! Non ! Non ! Non ! me suis-je écriée par trois fois. Je ne me suis jamais ennuyée je vous jure !

Et je lui ai conté mes lectures, mes dessins, ma musique, mes longues causeries, encore toutes récentes avec mère Agnès,et avec toutes les autres religieuses qui viennent tour à tour dans ma jolie chambre m'apporter la parcelle d'or de leur âme et de leur intelligence.

— Même je suis bien heureuse, Alice, je vous assure ! Si heureuse, que ma voix s'étrangle à vous dire ce bonheur qui touche à sa fin...

Elle a deviné quelque chose de très sérieux dans ce que je ne disais pas et elle m'a entouré le cou de son bras charmant.

— Ne soyez pas triste, ma grande amie, je vous aime tant !

Certainement je ne voulais pas être triste devant cet éclat de rire vivant qu'elle est : cela l'aurait effarée, la chère enfant ! Mais l'émotion était venue et je faisais de vaillants efforts sans trop de succès quand Georgina m'a tirée d'affaire.

Elle entrait en coup de vent :

— Vous savez ce qu'on annonce, petite mère ?

A la vue d'Alice, elle s'arrêta court.

— C'est une nouvelle ? me dit-elle très bas en me montrant la jeune fille du coin de l'œil.

— Non, fis-je en riant, c'est une amie !

Elle dit de ses petites lèvres :

— Ah !.. je m'en vais alors... je venais vous dire qu'on annonce la prochaine arrivée de

notre révérende Mère ; je reviendrai ce soir... Vous me voudrez ?

— Mais oui, ma chérie, vous ne voulez pas rester maintenant ?

— Non, oh ! non, mais je reviendrai.

Et elle s'est enfuie en m'envoyant un baiser de sa petite main fine.

— La jolie petite fille, m'a dit alors Alice ; vous êtes sa petite mère ?

J'ai expliqué que cette enfant est Irlandaise, qu'elle est la seule élève qui reste au couvent pendant les vacances en même temps que moi et que cette intimité a établi un lien très fort entre nous ; j'ai dit qu'elle est en cinquième classe, qu'elle est étonnamment intelligente et douce et fière : une petite âme de feu ; en un mot je ne tarissais pas.

Heureusement Alice m'a interrompue.

— Qu'il fait bon être de vos amis, grand Dieu !

— Décidément vous êtes moqueuse, fis-je avec une moue.

Elle sourit de toutes ses fossettes.

— On dit que cela me va bien, est-ce vrai ?

— Très vrai.

Elle secoua gentiment sa jolie tête d'oiseau.

— Je vous crois, je sens qu'en effet je suis moqueuse; mais il est quelqu'un devant qui toute ma malice s'émousse... C'est vous.... Est-ce parce que vous êtes si belle, est-ce parce que votre sourire a un pli triste ?

— Allons bon! flatteuse maintenant!

Elle égrena la cascade délicieuse de son rire tout en perles et nous sommes descendues dans le parc; les élèves étaient rentrées de la récréation de 4 heures. Alice courut partout, l'allée des lis l'enchantait, elle ne laissa pas un coin du parc inexploré.

A la fin, elle a fini par découvrir le tournant qui conduit au jardin anglais par la porte du nord; j'ai eu beau lui dire :

— Ce jardin est défendu parce qu'il donne sur la route: n'y allons pas !

Elle y était déjà. Et comme il y a une pièce d'eau, au milieu du jardin, avec une sorte de petite conque en pierre qui en fait le centre, l'espiègle à sauté à pieds joints dans la conque, m'y a entraînée auprès d'elle, et nous nous sommes assises nous tenant par la taille pour ne pas tomber, nos ceintures flottant sur l'eau

et nos pieds enfouis dans la mousse de la conque.

Tout à coup, par la grille nous avons aperçu quelqu'un qui se dirigeait dans notre sens : je reconnus M. Richard.

— On vient vous chercher, Alice, suppliai-je, laissez-moi sortir.

Elle regarda et vit son frère.

— Tiens ! Richard m'accompagne et Richard vient me prendre ? Il ne s'occupait jamais autant de moi, autrefois ! Ce doit être vous qui faites cela, Lia...

— Comment, moi ?

— Richard n'avait qu'un défaut : c'était d'être un peu sauvage, maintenant, grâce à vous...

Elle n'osait pas achever.

— Il se fait plus sociable ?

— Mieux ! Je crois que vous l'avez fait amoureux...

Elle éclata de rire parce que je me troublais.

— Laissez-moi sortir ! suppliai-je encore.

— Non, fit-elle en me retenant de force ; puisque c'est Richard, je veux qu'il nous voie.

Et quand le jeune homme approcha de la grille :

— Vois, Richard, cria la petite folle, comme nous sommes belles ainsi : des naïades voguant dans une nacre !

J'étais si troublée que M. de Montagnan eut pitié ; il rougit.

— Finiras-tu, Alice !

L'espiègle me menaçait du doigt.

— Je vous ai bien dit qu'il n'y en n'avait plus que pour vous, maintenant !

Et elle s'élança vers la grille qu'elle ouvrit.

— Pardon, mon grand frère, je ne ferai plus aucune peine à Lia.

Nous nous sommes troublés très comiquement tous les deux... oh ! cette Alice, je l'aurais battue ! L'assistante nous avait vus et venait nous rejoindre ; on causa pendant quelques minutes, puis le duc s'inclina très profondément et nous les avons regardés s'éloigner lui et sa sœur jusqu'à ce qu'ils aient passé le coin.

Alors l'assistante s'est tournée.

— Cette jeune fille vous plaît ?

— Beaucoup.

— Toute la famille aussi, alors ?

— Oui ma mère, toute la famille.

Elle m'a fixée avec l'acuité de son regard qui fouille.

— Vous n'étiez pas si facile dans vos sympathies, d'habitude !

Comme je ne répondais rien, elle a grommelé d'autres choses entre ses dents et je suis remontée chez moi pour écrire cette journée.

Tout de même, mère Agnès avait raison, c'est assez vain cette manie d'un journal ; certaines choses qui ne seraient rien se gravent avec une importance !

14 Juillet.

Il y a branle-bas, aujourd'hui, en raison de la date ; les élèves ont congé ; cependant peu sont sorties. Je n'ai eu Georgina que ce matin.

— Quel bonheur d'être un peu avec vous, petite mère, vous me voulez ? J'ai une permission de mère Saint-Paul.

Puisque tout était en règle, naturellement

j'ai voulu; elle s'est assise toute fière; je l'ai occupée à épointer mes contés pendant que je travaillais à ce crayonnage qui représente Val-Maure.

Elle m'a parlé de sa dernière lecture, de Marie-Blanche, cette petite amie avec laquelle elle lutte dans sa classe ; de mère Thérèse, la maîtresse du grand cours qui l'aime beaucoup.

— C'est vous surtout qu'elle aime, Lia, vous ne vous en faites pas une idée! elle parle constamment de son ancienne élève; elle vous cite comme exemple; elle lit de vos compositions à ses élèves pendant les cours oraux, qui se font dans le parc ; moi je l'entends quand je suis si souvent en bas pour mes migraines; elle me demande de vos nouvelles... Vraiment vous ne l'aimez pas assez, vous, petite mère!..

— Eh bien! Eh bien! Ginette! vous a-t-on chargée de me raconter tout cela ?

— Non, c'est moi qui devine.

— Vous vous trompez sur mon compte, alors, ma fille, j'aime beaucoup mère Thérèse et quand vous en aurez l'occasion vous pourrez le lui dire.

La chère petite a paru ravie de la permission.

Après le dîner, dans le parc, j'étais avec les élèves du grand cours ; mère Thérèse est venue à nous. Immédiatement j'ai songé à Gina et je l'ai cherchée, là-bas, dans le groupe dansant de la grande allée. Mère Thérèse qui avait suivi mon regard comprit et fut très aimable. Après la récréation elle m'invita à rester au cours ; j'ai dit que j'avais un dessin à finir dans ma chambre et elle m'y a suivie bientôt.

Elle est vraiment charmeuse cette religieuse, à force d'esprit et de bonté.

Ses yeux se sont mouillés pendant sa courte visite, son regard a parlé, ses lèvres ont souri, ses mains ont serré les miennes. et cela tout à la fois, sans chaos, sans presse, sans bruit... elle ondoie et brille comme un rayon flottant de lumière chaude.

— Chère sœur, que c'est bien vous ! a-t-elle dit en face de l'esquisse de mère Agnès.

Cela était en même temps un compliment délicat pour mon travail.

Elle s'est penchée sur mes livres.

— Je vous ferai passer quelque brochure, puisque vous n'avez rien de nouveau.

Puis, avisant les grandes roses rouges qui trempent dans mon vase de verre et que j'avais essayé de peindre le matin :

— Coquette! Vous avez donc même des fleurs ici? Mais c'est un paradis cette petite chambre! Vous souvenez-vous de votre joie le premier jour où vous l'eûtes? Je vous aidai à transporter tous vos objets; nous avions renversé vos couleurs et un gros encrier sur votre cahier d'anglais; nous avions ri, mère Agnès nous gronda toutes deux...Vous souvenez-vous?

Oui, je me souvenais, un attendrissement nous prenait... Elle est plus jeune que moi de caractère, tant elle a l'âme ouverte et neuve.

Et tout à coup :

— Vous voyez beaucoup Georgina?

— Elle était ici ce matin.

— Gentille petite! Je l'ai souvent... Il n'y a que vous que je ne vois jamais...

Et quelque chose d'infiniment engageant dans le sourire :

— Pourquoi?

— Je n'ose pas vous déranger, mais je suis toujours là, murmurai-je.

Une cloche sonnait :

— C'est bien ! dit-elle en sortant, avec de la bonté tout pleins les yeux.

Elle viendra donc me voir quelquefois dans ma jolie retraite; cela me fait plaisir; mère Agnès me disait d'elle : « Notre sœur Thérèse est bien brillante, bien séduisante, mais c'est une bonne sœur quand même. »

Et moi, de loin, je l'ai toujours suivie avec attrait cette religieuse bien pure, en même temps que presque mondaine à force de grâce et de franche aisance.

Aujourd'hui j'aurais eu du plaisir à recommencer avec elle la course dans les vignes.

15 Juillet.

Je n'avais pas cueilli une seule fleur à la promenade de deux heures; pourtant les buissons étincelaient d'églantines et le bord des champs de blés presque mûrs étaient ourlés de bluets; aussi, au retour, tous les bras étaient

chargés de fleurs : le pensionnat n'était plus qu'une longue guirlande.

J'avais un peu tardé avant de monter chez moi, quand je suis entrée dans ma chambre mille gerbes s'étalaient partout.

D'abord, je suis restée étennée, au milieu, regardant de tous côtés... Soudain, vingt fusées de rires éclatent à la fois : de petites filles s'étaient dissimulées après leur gracieuse surprise et m'apparaissaient tout à coup.

— En voilà une idée ! dis-je en riant, toute cachée dans leur groupe.

— Nous avions vu que vous étiez la seule à n'avoir pas de fleurs, nous avons voulu vous en donner.

Et Georgina, en suspendant un joli mélange de ses fleurs au-dessus d'une toile de sainte Thérèse, accrochée à mon mur :

— Moi j'en mets à votre portrait, petite mère !

— Mon portrait ?

— Oui, cette sainte Thérèse vous ressemble, vous ne trouvez pas, vous autres ?

— Oui ! oui ! approuve tout le groupe.

C'est singulier; mère Agnès m'avait dit un jour, en me donnant cette toile : « Je vous mets cette sainte Thérèse ici parce qu'elle vous ressemble de visage et que vous lui ressemblerez peut-être d'âme. » — C'est donc vrai que je lui ressemble?

Que ces fleurs sentent bon! que ces petites filles sont aimables! O Val-Maure, Val-Maure! J'ai le cœur tout embaumé de toi.

16 Juillet.

Notre révérende mère est arrivée hier.

Le pensionnat était sur les dents; il y avait des fleurs partout. Au dernier moment une gerbe s'est défaite et a jonché le sol de la grande salle; pendant qu'on arrangeait le dégât je courais aux corbeilles et comme je revenais chargée d'une brassée de roses, notre révérende mère apparaissait à la porte de la communauté : il m'était impossible de reculer. Elle vit mon embarras et vint à moi; rapidement j'abandonnai mes fleurs dans un

pan de ma robe et je donnai ma main à celle qu'on me tendait.

— C'est une bonne surprise que le bon Dieu m'a réservée, Lia, dit-elle, que ce soit vous qui ayez ma première bénédiction !

Et avisant mes roses.

— Qu'alliez-vous faire, ma fille ?

Mère Saint-Jean qui accompagnait la supérieure expliqua vite, avant moi, que ces fleurs étaient destinées à orner la salle de la réception.

— Oh ! ma sœur, fit notre mère avec un petit signe de désapprobation confuse, cela n'était pas nécessaire !

Et me montrant le grand Christ cloué au mur du corridor :

— Tenez, Lia, jetez ces fleurs, ici, par terre ; elles se faneront, avec plus de raison, au pied de Jésus !

Je laissai aller le pan de ma robe et les roses ruisselèrent en pluie de parfums s'amoncelant au pied de la croix.

L'assistante me fixait, cherchant mes pensées avec son mauvais sourire : je ne la voyais plus ; l'étrangeté de mon acte avait emporté

ma rêverie très loin. Ce n'était pas Jésus que je fleurissais, c'était à mes années de travail mystiques que je jetais ces roses avec une telle lenteur ; elles surgissaient de ma robe comme si elles avaient éclos de mon cœur dans une poésie vivante... Ce sera l'éternel charme de ma vie, le souvenir de mes recherches gémissantes !...

9 heures soir.

Malgré sa fatigue Notre Mère a visité tous les dortoirs après le coucher des élèves; elle est venue dans ma chambre et m'a dit quelques mots de mère Agnès, qu'elle avait le regret de ne pas avoir vu mourir ; j'ai demandé si je ne pourrais pas aller une fois, seule, sur la chère tombe, ma dernière visite ayant été si peu intime ; la bonne supérieure m'a comprise et demain j'irai au cimetière avec sœur Marie.

Je me suis levée exprès pour écrire mon bonheur ; il me semble que je suis mal à l'aise quand je n'ai pas tout dit à mon journal.

Chère révérende mère! J'ai mille libertés affectueuses avec elle. Je n'aurais jamais demandé pareille permission à l'assistante, elle aurait encore trouvé le moyen de me peiner.

17 Juillet, midi.

Cela n'a pas manqué quand même de la part de mère Saint-Jean.

Quand j'ai hésité entre les corbeilles des pelouses, ce matin, avant de partir, elle m'a dit :

— Ne dévalisez pas les jardins, Mademoiselle; une messe vaudrait mieux à l'âme de notre pauvre sœur que toutes les fleurs que *vous* pourriez choisir !...

Elle marquait ce *vous* avec intention. J'ai eu un mouvement d'épaules — en dedans bien entendu — et j'ai pris la seule fleur de mes désirs : un grand lis.

Puis sœur Marie m'a emmenée et m'a laissée à la porte du cimetière.

— Vous n'aurez pas peur, je puis aller faire ma course ?

— Peur? Oh! non!..

Et je m'étais élancée toute seule entre les tombes.

Quand j'arrivai en face de celle de mère Agnès, dans cette allée qui tourne tout à coup, je m'arrêtai stupéfaite : M. de Montagnan était là, agenouillé au pied de la tombe, le front courbé dans ses mains; j'eus presque un cri; il leva immédiatement la tête et devint tout pâle.

— Vous, mademoiselle, vous...

Et il se redressa immédiatement.

Mon trouble devant lui, ma déception de trouver la place prise, le grand lis que j'apportais à ma chère morte et qui se froissait, impatient sur ma poitrine, tout cela venait de le frapper.

— Je vous comprends, mademoiselle, vous voulez prier seule, cela ne me gêne en rien; je n'aurai que le plaisir de revenir à cette tombe que j'aime et d'y achever ma prière après la vôtre...

Je me suis inclinée reconnaissante et troublée; il est parti lentement, sans se retourner; je l'ai suivi du regard, dans cette crainte,

jusqu'à ce qu'il disparaisse, puis je me suis agenouillée à mon tour, le front courbé, me plaisant à imiter le geste méditatif dans lequel j'avais surpris le duc.

Peu à peu je me suis abîmée dans une méditation profonde ; je me sentais triste jusqu'à la défaillance ; le grand lis était jeté sur la tombe, il m'en venait un parfum fade qui m'arrivait au cœur ; j'étais très mal ; il y avait un blanc silence autour de moi et tout me paraissait blanc : la tombe, l'air, les autres tombes, le lis, mes mains, mes idées... A force de penser je ne savais plus penser ; la solitude du cimetière me pesait comme une neige étouffante et glacée; quelque chose semblable à un cierge qui courrait en rond embarrassé d'un linceul tournoyait dans mon cerveau.

Je disais certaines paroles sans suite qui revenaient toujours comme une plainte chantée, monotone et douce : « Mère Agnès, maman, j'ai mal, je voudrais mourir, je suis trop seule, j'ai peur de la vie, venez me prendre, venez, venez ! »

J'étais si bien courbée dans mon agenouillement que je ne sentais pas ma tête peser et

se pencher peu à peu. Quand mon front a touché le marbre la sensation a été immédiate : le froid de la pierre m'a fait du bien. J'ai baisé cette pierre une dernière fois et lorsque je n'en n'ai plus gardé que l'impression glacée aux lèvres, je me suis levée.

Alors j'ai remarqué un mince bouquet de soucis attachés d'un brin d'herbe et cachés derrière la grande couronne que j'ai donnée à la tombe : elle est toute en violettes sombres avec les trois seules lettres de mon nom qui ressortent en violettes blanches; une des violettes de soie avait été arrachée laissant un petit trou vide jusqu'au fil de fer de la couronne. Je n'avais plus peur, je n'étais plus triste, j'observais ces détails avec un certain émoi — dont je n'ose pas me dire la cause maintenant ! — Qui a mis ces soucis, qui a arraché cette violette ? Je me répétais ces questions comme si j'eus attendu une réponse, mais rien n'est venu. Seuls, dans une envolée silencieuse, deux ramiers se sont élevés avec des froissements soyeux d'ailes blanches et m'ont frôlée à leur passage; cela m'a distraite de mes rêveries trop inquiètes. Je les ai suivis

longtemps dans le ciel pâle avec un sourire d'amitié et peu à peu toute ma tristesse est devenue une mélancolie étrange, faite de je ne sais quelle sensation douce en même temps que d'un ensemble pénible comme ces états du temps de certains jours quand le ciel est brumeux malgré le soleil.

Je m'étais assise au bord de la tombe de mère Agnès, sur le marbre même, tout à fait au bas et il me semblait être au pied de son lit comme lorsqu'elle était malade; pourtant cela ne m'est *jamais arrivé*, je n'ai jamais vu mère Agnès dans son lit. Son mal était de ceux qui se passent debout et c'est dans un fauteuil de paille qu'elle a agonisé sous mes yeux; cependant j'étais comme lorsqu'on accomplit encore une fois un acte mille fois accompli, et je croyais la voir assise, toute mince dans une camisole éblouissante avec un arrangement de linge en guise de coiffure et ses grands yeux fixés sur les miens, et ses lèvres aux tons délavés, et ses longues mains pâles, tout cela se dessinait, prenait une figure précise, effrayante seulement de vérité.

C'était très doux, elle ne me parlait pas des

lèvres, nous nous comprenions du regard et nous étions toutes deux comme lorsqu'on reprend un entretien déjà commencé.

Je la fixais sans lassitude sur le même point du marbre, si bien qu'à la fin mes yeux s'en sont brouillés et la figure s'est fondue dans un éblouissement, dans une blancheur flottante qui s'est amincie, courbée, confondue bientôt avec la pierre elle-même ; alors ma rêverie m'a emportée. Malgré les tombes; malgré ce silence colossal et particulier qui règne sur les cimetières ; malgré cette lourdeur des brises qui semblent s'être attiédies au contact des marbres surchauffés par le soleil, j'ai perçu des bruits de vie, j'ai abandonné volontiers ma tempe brûlante à la brise qui m'a paru légère, j'ai souri aux tombes comme à des autels de douceur et de rêve élevés à je ne sais quel hymen des choses... le ciel était bleu, profond, infini, sous mon regard qui le fouillait, des zéphirs glissaient qui secouaient toutes les fleurs des morts ; près de moi des roses trop lourdes se sont effeuillées toutes seules sur un marbre et sont restées épandues, tressaillantes, soulevées au moindre souffle comme

des pleurs vivants, des pleurs de magie faits de parfum et de beauté... Je regardais par-delà les murs les grandes montagnes debout dans la lumière ; je mesurais l'ombre lointaine du sommet dernier, là-bas, cette ombre qui semble traîner comme un voile du front neigeux du mont jusqu'à la robe déployée de la plaine. Tout en ne bougeant pas je montais comme un chamois hardi de pente en pente et je croyais me voir courant dans les lianes, m'accrochant d'une main tendue à des bouquets de romarin sombre, à des gerbes de ces lavandes bleuâtres qui s'écrasent dans les doigts et imprègnent l'air de leur essence. Cette odeur était si forte dans mon imagination surexcitée qu'elle me prenait la tête, m'emplissait le cœur. Mon pied défaillait et cependant je voulais monter dans la lumière pour mieux voir, pour laisser mon être se briser d'émotion en face du magnifique spectacle et j'arrivai, je vis ; je me vis moi d'en bas, adossée contre un roc, les mains jointes, les tresses rejetées dans le vent enthousiaste de mon admiration et les lèvres de cette Lia lointaine murmuraient :

— Montagnes, Montagnes, je vous aime !..

Oh ! oui, je les aime !..

Dans la fête du ciel clair elles paraissaient exulter d'un bonheur intime qui semblait monter de leurs profondes entrailles; elles souriaient dans leur antique verdure; leurs épaules onduleuses avaient par instant des frissons géants et discrets d'une joie contenue et immense; elles vibraient toutes, de leur pied pacifique où des lézards se poursuivent dans les thyms, jusqu'à leur front orgueilleux qui garde l'ombre des aigles.

Oh ! oui je les aime ! jusqu'à l'attendrissement, aux larmes ! La mer me fait l'effet de ma propre âme indéfinie et houleuse, voilée de brumes, mobile et fuyante sur un fond de gouffre et je l'admire avec terreur. Mais la montagne simple et tranquille ; la montagne qui semble tailler ses fils à son image de paix ; la montagne que les troupeaux gravissent pas à pas, le soir, sous le grand œil doux de la lune penchée ; la montagne qui réserve une surprise à chaque saillie de ses rocs, à chaque creux de ses ravins, à chaque chevelure de ses lianes ; la montagne qui garde du soleil dans ses herbes et qui le rend en bain

de parfums quand on se couche sur son sol béni...

Montagnes, montagnes, je vous aime !

Si ma mélancolie était faite de brumes c'était de la tombe de la chère aimée qu'en montait la tristesse ; mais si un soleil perçait ces voiles, c'était vous, montagnes, dont le spectacle m'éclairait !... Je vous aime comme si j'étais née dans vos flancs et je voudrais dormir éternellement dans votre ombre.

Oh ! ce sommeil de la paix finale, quand je serai *réellement*, *mystérieusement* mêlée à vous dans les creux béants où vos pieds plongent, pendant que quelque chose de moi de pur et de bleu frôlera vos sommets d'une aile amie !

Une aile ! il y a une aile en moi, il y avait une aile dans chacun de ces êtres dont la poussière muette est sous ces marbres... Où sont-elles, maintenant, ces ailes ? Dans quels abîmes suspendus voguent-elles de hauteur en hauteur, comme la ronde éperdue des astres qui gravitent ?...

Je le sais, ô mon Dieu ! vous êtes le point final, vous êtes le but de toutes les ascensions,

mais que de mystères entre vous et moi !...

Parfois, quand la curiosité de l'au-delà m'a possédée, j'ai désiré de mourir pour *savoir* ; mais à d'autres moments je sens que la mort est si près de la vie et si loin du *tout*, que je n'ai plus même cette fièvre de mourir qui me fait vivre... La mélancolie de celui qui pense est incurable !

Qu'est-ce qui me secouera de mes pensées ?

Sœur Marie m'est apparue soudain : cela m'a fait tressaillir, j'ai eu la subite appréhension qu'elle ne voie le bouquet de soucis et la violette arrachée : je l'ai rejointe à la hâte ; mais cette appréhension m'avait faite émue, inquiète, presque délicieusement troublée et je me demandais non sans étonnement :

— Est-ce qu'il y aurait vraiment un remède à la mélancolie d'une âme trop solitaire ?

En route la bonne sœur m'a dit :

— J'ai vu le monsieur du château, le fils de la duchesse, était-il au cimetière ?

J'ai rougi malgré moi.

— Oui, mais il n'y est pas resté.

Elle n'a rien ajouté, pourtant elle m'avait

l'air de garder quelque chose dans le pli de ses lèvres !...

Soir.

A deux heures, une femme de chambre venait me prendre du château ; il est sept heures, et me voilà de nouveau en face de mon journal.

Je suis un peu émue. Si du moins M. de Montagnan n'avait pas parlé anglais !

Mais procédons par ordre.

D'abord tout le monde a été très-aimable ; il semble que c'est à qui m'aimera le plus ; on a fait partie sur partie de raquette et de grâce, on a couru, sauté, ri... tous avec le même entrain : c'était charmant ! Entre-temps, on a rappelé la visite qu'Alice m'a faite au couvent.

— Nous connaissons maintenant votre jolie chambre, votre petite fille Georgina, votre piano... et jusqu'à la belle émotion que vous avez éprouvée en entendant la composition de Richard.

— Même cela, Alice !

La lutine rit ; M. de Montagnan souleva sa belle tête un peu pâle :

— Si Alice n'avait pas dit ce détail, elle m'eût privé d'une grande joie, mademoiselle! C'est la plus pure que celle d'être compris, je ne dirai pas seulement dans l'art, mais dans l'émotion!

— N'importe qui vous eût compris comme moi, monsieur ; le morceau que m'a joué Alice est empreint d'un charme qui s'impose..... Quel en est le titre ?

— *Vocation.*

— Cela me plaît infiniment.

— Rêve de vocation, plutôt! rectifia-t-il.

— Pourquoi pas réalité ?

Il s'embarrassa subitement.

— ... Mais tout simplement parce que cette vocation n'est encore qu'un rêve !

— Bah ! s'écria le vicomte d'un air ahuri.

Et tout à coup je le vis sourire ; en même temps je remarquais la duchesse qui nous regardait, son fils et moi, avec une joie tremblante... Alors, je me suis troublée si fort qu'elle a dû se secouer de son rêve énigmatique pour me calmer,

Elle m'a demandé d'une voix affectueuse comment j'avais eu le courage de ne pas venir pendant quatre jours quand je me savais tant désirée.

— Nous avons bien aperçu le pensionnat qui défilait au bas de la rampe, avant-hier, mais vous n'avez pas même entrevu nos signes ! Il était dit que quatre jours devaient s'accomplir sans que vous ayez absolument rien de nous !

Je fus sur le point de m'écrier :

— « Mais ces quatre jours n'ont pas été si complètement vides de vous ; j'ai vu ce matin M. de Montagnan au cimetière ! »

Le jeune homme me devina et parut suspendu d'inquiétude ; il en était pâle, son regard me fixait avec une supplication telle, que mes lèvres en restèrent entr'ouvertes avec mes paroles rentrées ; le trouble d'une lutte passa sur mon front ! Pourquoi ce secret ? Que se passe-t-il, à la fin ? Le regard du duc me suppliait toujours, je détournai mes yeux avec un mécontentement et j'affectai une indifférence extrême.

A six heures, quand sœur Marie vint me

prendre, nous étions à peine au tournant de la colline que M. de Montagnan nous apparaissait.

— Excusez-moi, Mademoiselle, dit-il en anglais, je sais que vous entendez cette langue ; je tenais à vous voir afin de vous supplier de ne jamais dire à maman que vous m'avez rencontré seul au cimetière.

— C'est bon ! Monsieur, dis-je en français par égard pour sœur Marie ; cela me sera bien facile, je n'y pense plus !

Il parut comprendre l'affectation de froideur que je mettais dans ces paroles et en fut triste.

— Je vous demande ce secret, Mademoiselle, parce que maman s'inquiéterait si elle venait à savoir ma visite solitaire à cette tombe, puisque nous y avons été tous ensemble plusieurs fois ; elle verrait dans ce fait une sorte d'attrait de vocation et tout l'inquiète si fort au sujet de cette vocation qu'il est inutile de la peiner à tous propos... Vous me comprenez, Mademoiselle... Alice n'aura pas été sans vous dire...

— Oui Alice m'a tout dit de votre lutte et de la résignation de Madame votre mère après

votre victoire définitive... je vous félicite d'être resté vainqueur, Monsieur.

J'avais cessé toute raideur puisqu'il expliquait si bien les raisons de ce qu'il voulait garder secret.

Il eut une légère rougeur aux joues et protesta avec un sourire.

— Mais pas encore si vainqueur, Mademoiselle ! C'est très grave à prendre une telle résolution ! Auriez-vous été si facilement religieuse ?

Il souriait doucement ; la conversation prenait un tour intime qui ne m'échappait pas.

— Sœur Marie n'entend pas l'anglais... balbutiai-je.

La bonne sœur m'approuva de toute son âme, le duc accepta très tranquillement cette observation que je me permettais de lui faire.

— Pardonnez-moi, ma sœur, dit-il de sa voix très douce.

Et avec son sourire un peu ému.

— Merci à vous, Mademoiselle, je me retire.

Et il passa rapide et toujours découvert.

C'est sœur Marie qui va en avoir à raconter ce soir !

18 Juillet.

Epouse chrétienne ! m'a dit notre révérende mère ; pourquoi épouse ? Chrétienne ne suffisait pas à mes religieuses ? Que s'est-il passé pendant sa visite à la duchesse pour que la supérieure ait pu me dire une telle parole ?

Ma tête se perd ; je n'ose pas écrire tout ce que je pense ; ce serait si ridicule cette histoire d'amour à la Polyeucte que je me forge, si elle n'était qu'imaginaire !

Naturellement sœur Marie a fait son rapport. Elle a dit comment le matin elle avait vu le duc descendre du cimetière et comment le soir, au moment où je venais de quitter le château, le duc sortait à la dérobée de chez lui pour me rencontrer seule.

Aujourd'hui notre révérende mère m'a fait appeler.

— Ainsi, c'est vrai, ma chère fille ?

— Oui, ma mère ; absolument vrai, y a-t-il quelque chose de mal ?

— Non, je ne crois pas ; mais encore, voyons, au juste, que s'est-il passé ?

— Mais rien, ma mère ; le duc était au cimetière quand j'y suis arrivée : il s'est retiré immédiatement et le soir, s'il m'a parlé en anglais, c'était je pense, pour ne pas mettre sœur Marie dans la confidence de sa vocation.

A l'instant, le visage de notre révérende mère qui me paraissait sévère et froid, s'est détendu. Elle m'a souri.

— Je savais tout cela, chère fille, c'était seulement pour la forme que je voulais vous le faire dire.

Et me forçant à m'asseoir près d'elle :

— Maintenant, causons... Vous vous doutez bien, Lia, que dès mon arrivée ici je me suis inquiétée des visites régulières que vous faisiez à Charence ; vous êtes belle, vous êtes jeune et naïve ; votre solitude de Val-Maure a pu se peupler de toutes les rêveries de votre imagination un peu vagabonde... Tout cela pouvait faire de vous une proie très facile pendant les circonstances qui vous ont amenée dans des sentiers inconnus de vous et peut-être bordés de pièges... Ma responsabilité

vis-à-vis de Dieu et plus encore mon affection pour vous se sont émues. Dès que je l'ai pu, je me suis rendue moi-même à Charence afin de voir de mes yeux la famille qui vous y attirait : je l'ai vue et je suis satisfaite.

Oui, Lia, mes scrupules étaient vains ; la duchesse vous aime comme une fille et vous apprécie beaucoup ; sa maison vous est donc aussi sûre que notre couvent ; quant au duc, je crois vraiment que vous n'aurez qu'à gagner en sa très chrétienne compagnie.

Et se levant pour me reconduire :

— Je vous ai tout dit, ma fille ; je pense que vous m'approuvez dans mon souci premier, comme vous êtes heureuse de ma résolution qui vous autorise à retourner au château ?

— Oui, ma mère, mais si vous ne l'aviez pas voulu j'y aurais renoncé facilement !

— Sans une souffrance ?

— Je l'aurais refoulée pour ne jamais vous déplaire !

— Je sais que vous êtes capable de tous les héroïsmes... mais celui-là eût été trop fort, car enfin, vous les aimez beaucoup ces Montagnan, n'est-ce pas ?

— Oui, puisqu'ils m'aiment !

Elle avait quelque chose sur les lèvres qu'elle a hésité longtemps à me dire ; puis avec une réelle tristesse :

— Je le confesse Lia, je vous aurais voulue religieuse, mais les épouses chrétiennes servent Dieu aussi bien que les vierges, allez au château... Dieu le veut !...

Elle m'avait baisée au front comme elle en a l'habitude ; j'étais dehors, stupéfaite et chancelante...

21 Juillet.

Une fois la page tournée j'ai beau faire tous mes efforts pour ne plus penser à ce que j'ai écrit... le calme n'est jamais possible : nous avons admiré les peintures de M. Richard, hier, et j'ai eu encore une émotion ; décidément je crois que les choses marchent grand train !

Dans le fond de la galerie, sous un rideau de mousseline qu'elle venait de tirer, la duchesse nous montra un magnifique tableau inachevé.

C'est une femme, une jeune fille, plutôt : les lignes du corps sous la robe de lin sont suaves ; un bout de pied nu, rosé comme le serait un marbre vivant sort des dessous d'une fourrure d'hermine qui borde le bas de l'ample tunique blanche ; un ajonc fleuri serre la taille au-dessous de la poitrine ; une étroite bande d'hermine entoure la ronde échancrure du col ; une même fourrure plus large emprisonne le haut des bras nus et les mains sont rapprochées dans un joignement de doigts, dans une sorte d'étreinte passionnée et chaste qui n'est pas un mouvement de prière humble mais une violentation de l'au-delà conquis dans une contraction de souffrance ; en un mot, cet emmêlement de doigts qui semble faire de la lumière... c'est sublime.

Seulement je ne distinguais pas de visage...

— C'est merveilleux, dis-je... mais, la tête ?

Le duc sourit.

— Oui, j'avais désespéré d'achever mon tableau ; il me fallait un visage que je croyais introuvable et l'idéal qui flottait en mon âme n'était pas assez net pour que je le traçasse.

De sa voix chaude qui vibre comme un timbre d'or il acheva :

— Il faut que ce visage soit à la fois beau comme un marbre et palpitant comme une vie ; je veux que le cou s'élance comme une tige, que le front soit un peu rejeté vers le ciel avec un soupçon de ride dans le travail d'une pensée qui cherche, que les yeux soient noirs et or, noyés de splendeur et qu'aux tempes légèrement creusées s'attachent deux petites ailes frémissantes. Je veux que sans que mon pinceau l'ait jeté il y ait un nimbe de lumière autour de la physionomie pensante et que ce qu'il y a d'intelligence élevée soit exprimé dans la coulée de ce profil dans la transparence de ces tempes.

— Mon Dieu que ce sera beau ! mais quel sujet extraordinaire allez-vous faire ?

— La Pensée personnifiée !

— Oh ! Monsieur vous êtes un grand artiste, m'écriai-je avec le plus noble enthousiasme qu'il soit possible d'éprouver... puissiez-vous rencontrer cet idéal !

— Je l'ai maintenant ! murmura-t-il très bas.

Oh ! non, je n'étais pas folle ! Je venais de remarquer soudain qu'il avait décrit le détail de son tableau en fixant mes yeux, mes tempes, mon front ; j'ai pâli et je me suis à demi détournée : il y avait une glace, là, juste en face, elle me renvoya mon image et je fus éblouie... serais-je si belle, si belle !

Mais ce n'est pas cela qui me tourmente... que je sois belle ou non que m'importe ! Je n'ai qu'une gêne : mon ignorance des usages du monde en est la cause. Le duc est-il simplement courtois ou que dois-je croire ? Si je ne me trompe pas il aurait donc renoncé à sa vocation ? Et ce trouble, cette voix qui vibre si chaudement, cette émotion soudaine, parfois, ce serait...

Non, je n'ose pas écrire de sitôt le mot dernier ; ce que j'éprouve est si extraordinaire que ma plume se refuse à en rien tracer. Certainement j'ignore l'avenir ; quelque chose pourra surgir qui me bouleversera, mais pour l'instant j'admire le duc, mais c'est tout... et même ce que je ressens est plutôt une sorte d'inquiétude étonnée. Quand il parle avec moi je ne sais ce que sa phrase a d'ambigu ; je n'en

devine jamais le fond ; une direction habile entraîne toujours la conversation sur des terrains difficiles : on parle des mystères chrétiens; des juifs ; des conversions dues à l'amour et par conséquent de très noble mobile, attendu que la conviction finit toujours par s'ensuivre quand il s'agit de la religion catholique ; des vocations sérieuses mais qui se transforment tout à coup en une sublime mission de conquête particulière ; et etc., etc. Moi, de très haut, l'esprit complètement dégagé d'aucune considération sur moi-même ou sur ceux qui m'entourent, je me mêle à ces discussions sans parti-pris... lorsque soudain je devine le filet qui m'enserre.

C'est de moi, c'est de ma conversion en expectative que l'on parle, c'est de la vocation du duc qui se transformerait volontiers en je ne sais quoi pour cette conversion. Alors je me trouble, je reste suspendue, je coupe immédiatement ma phrase ; très habilement la duchesse me donne le change en faisant tout dévier, mais je demeure saisie, et le soir quand tout pâle et les yeux ardents d'un amour ou

d'un apostolat contenu, le duc s'incline, je ne vois ni sa belle distinction, ni autre chose... je reste froide.

Cependant tout cela n'est pas sans me fatiguer ; mon cœur est affreusement tiraillé... parfois ma jeunesse et ma solitude me montent au cerveau en bouffées capiteuses qui ne demandent qu'à surgir en gerbe de bonheur... Oh ! que je ne fasse jamais rien dont je doive rougir, mère Agnès et maman, soutenez-moi !..

23 Juillet.

Les Juifs ! on ne sait parler que d'eux et malgré la retenue des formes, je devine un reste des vieilles haines dans les conversations dont il est le sujet. Ah ! pourtant, ce mot de juif dont l'habitude a fait une épithète infamante, quelle étiquette de gloire il m'apparaît à moi !

Je l'ai suivie pas à pas, son histoire, au travers des pages des siècles ; je l'ai glanée partout, dans des lignes de roman, dans des

mots brefs mais lourds de dessous sanglants rencontrés au hasard des lectures ; et quand le fil s'est déroulé continûment du bout menu que je tenais dans mon humble existence, jusqu'à l'autre bout lointain commencé au pied de la croix du Christ ; quand j'ai eu émondé avec patience toutes les épithètes creuses qui s'accolaient méchamment au pauvre mot de juif... je suis restée éblouie de la terrible et noble histoire.

L'honneur suivant le monde est un point qui varie avec l'époque et les mœurs d'un peuple, mais à la changeante ligne de cette circonférence il est un centre immuable et sacré dont la place est au plus intime des cœurs. Eh bien ! ce point invariable de l'honneur n'est-ce pas cette ténacité sublime qui fait résister à toutes les persécutions, à tous les mépris, à tous les dépouillements despotes pour rester attaché sans une défaillance à ce qu'on croit être le vrai ?

Car enfin, s'il l'avait voulu, le Juif n'aurait-il pas pu dès le principe se mêler commodément à l'autre race en acceptant le baptême ; et deux ou trois générations après les petits-

fils très catholiques de ces Juifs renégats se reconnaîtraient-ils des autres catholiques ?

Pourquoi n'ont-ils jamais cédé sinon à force d'honneur et de courage ? Existe-t-il dans l'histoire des peuples une poignée d'hommes aussi humbles qui aient fait preuve d'une telle dose de ce courage moral ?

Quelle force il avait fallu en face de la tyrannie colossale des sociétés liguées ; mais quel sublime bonheur, grand Dieu ! au jour de la justice rétablie !...

O France, France ! tant qu'il y aura une lueur de raison dans leur intelligence et une étincelle d'amour dans leur cœur, les Juifs seront tes enfants les plus ardents, les plus aimants, les plus fiers de t'appartenir.... Nul ne t'aimera jamais plus qu'eux !

Tu les a appelés hors de leur ghetto noir et quand ils ont voulu s'agenouiller pour baiser ta robe généreuse, tu les a soulevés et tu les a embrassés face à face !

Je voudrais que mon sanglot de reconnaissance fût immense comme le bruit profond des océans afin qu'il se puisse entendre de toutes les rives.

Quand mes paroles ont débordé aujourd'hui au château, quand j'ai dit les vieilles souffrances et les jeunes libertés et l'amour qui a surgi avec cette liberté, mes lèvres brûlaient, mes mains tremblaient, des larmes glissaient le long de mon visage et tous étaient frappés; le vicomte qui avait amené la légère altercation est venu à moi et m'a tendu sa main.

— Française, pardonnez-moi !

Oui, j'ai pardonné, j'ai souri, j'aurais voulu les étreindre tous avec la France entière dans mes faibles bras ! Le duc paraissait plus ému que les autres, mais demeurait silencieux ; j'ai voulu un mot de son émotion, j'ai tourné vers lui mon visage tout éclairé sous mes larmes.

— Je le sais, murmura-t-il, les israélites sont de fiers français ; mais que ne sont-ils chrétiens !

— Tu y tiens donc ? demanda M. de Seuilles avec son fin sourire.

Le beau front blanc du duc eut comme des perles de sueur au bord des cheveux blonds.

— Si j'y tiens ! soupira-t-il très-bas.

Et dans l'ardent regard dont il chercha mes yeux, je découvris toute son âme.... d'apôtre.

25 Juillet.

Oui, d'apôtre ! Je me le dis, je me le répète, je l'écris, mais parfois j'ai des troubles fous ! Des rêves d'aristocratie idéale m'emportent dans des pays bleus d'élégances et de chevaleresques amours ; heureusement il ne faut pas de grands efforts à ma conscience pour me ramener de ces lointains nuages : un choc quelconque suffit.

Hier, sur les instances d'Alice, j'avais passé un mince œillet rose dans l'épingle du petit lis d'argent qui tient mon col ; immédiatement le duc avait le même œillet à sa boutonnière; je l'avais regardé avec étonnement. — Il n'est donc pas si moine puisqu'il a de ces idées ! — Et ce matin je m'attardais dans le parc à la contemplation d'un petit œillet rose, quand mère Thérèse m'interpella :

— Rêveuse, qu'est-ce qui vous préoccupe ?

Je souris, la pensée éclairée de tout le rêve orgueilleux qui m'avait possédée d'abord à mon insu : duchesse, aimée, riche, heureuse !

L'assistante survint comme envoyée par un bon ange.

— On ne vous voit plus, Mlle Landers, depuis que vous allez si souvent à Charence... où en êtes-vous de votre catéchisme, là-bas ?

Je dus pâlir très fort.

— Quel catéchisme, Madame ? Si j'avais dû en apprendre ne l'aurais-je pas déjà fait ici ?

Elle s'en alla, ricanant de petites phrases.

— Eh ! eh ! on ne sait pas ; une messe de nonne, une messe de mariage, ce n'est pas du tout la même chose !

Je n'ai eu qu'un pli de dédain aux lèvres, sans une émotion : les ailes de mon imagination qui m'emportent très-haut savent se replier sans me jeter brutalement à terre ; mère Saint-Jean était déjà loin que je disais encore avec un calme admirable :

— Pourtant je refuse l'une et l'autre messe et malgré ma rêverie en face de cette fleur, je n'ai pas peur de moi ; je retournerai au château.

Seulement, tout ce que j'écris avec cette belle certitude a-t-il sa raison d'être ? M'a-t-on rien dit de certain chez les Montagnan qui me puisse autoriser à de pareils vagabondages ?

27 Juillet.

Les prix sont mardi ; les répétitions dernières se font, là-haut, à Sainte-Cécile, et de ma fenêtre ouverte m'arrivent les voix de la Cantate. Ce serait bien le moment d'écrire, je suis seule, le ciel est très pur, Val-Maure s'étale là-bas, tout vert dans l'affaissement agenouillé de ses monts de velours... Mais ces voix me gênent, m'étreignent comme quelque chose de pénible. Oh ! cette cantate, cette distribution qui se sent dans l'air, ce squelette d'estrade pas encore tapissée qui s'élève déjà entre les arbres de la cour d'honneur, c'est toute ma jeunesse; hélas ! ma jeunesse finie, car elle ne m'intéresse plus l'histoire de ce chœur grandiose et gracieux que j'écoute attendrie; je ne l'aime que comme une chose qui meurt et que l'on baise avant le départ... Adieu chère, chère vie ! C'est ton chant funèbre, ces voix joyeuses qui m'arrivent de là-haut : dans deux mois tout sera achevé. Oh ! vacances que j'adorais autrefois quand mère Agnès m'en illuminait la solitude, que me serez-vous cette année ?

11 heures du matin.

Je l'avais oubliée, ma petite Gina ! Elle est venue après le chant, elle était toute triste et doucement, comme un pauvre oiseau étonné, elle m'a dit très bas pour ne pas s'entendre :

— Nous avons chanté ; elles sont bien joyeuses les autres, bientôt elles partiront, toutes ne parlent que de ça, moi seule je resterai !

— Avec moi donc? lui ai-je dit de la même voix.

Elle n'a pas bougé : cela ne diminuait pas son chagrin la pensée que je reste.

— Vous ne m'aimez plus, Georgina ?

Elle a secoué la tête.

— C'est vous qui ne m'aimez plus, petite mère, vous n'aimez plus personne que la demoiselle du château !

Je l'ai prise sur mes genoux.

— Oh ! la folle, qui doute de sa petite mère, oh ! la folle ! mais si ce n'était pas vous, Gina, je ne sais pas si je pourrais me supporter si seule !

— Vrai ! répétait la mignonne, je peux vous dire un secret, alors ?

Elle s'est suspendue à mon oreille en serrant mon cou dans son bras frais.

— Je n'aime pas la demoiselle du château, mais là, pas du tout, du tout !

J'ai grondé en riant la jalouse ; elle est partie très-sérieuse.— Ah ! ma Ginette, à défaut de mère, tu as une fortune qui t'assurera l'avenir ; ne te plains pas, sinon que ferai-je, moi !

29 Juillet.

Demain sont les prix ; le pensionnat est très en l'air ; j'ai entrepris ce matin une sorte de pèlerinage à travers les groupes : de la lingerie affairée au premier cours où l'on causait autour de mère Thérèse, et là-haut dans les cellules de piano et un peu partout. Il y a de toute part une animation extraordinaire : des grandes qui ne doivent plus revenir me font promettre de leur écrire ; de petites filles très occupées m'embrassent au passage avec de grands élans ; ce ne sont que courses échevelées dans les vestibules pour les derniers préparatifs ; ce ne sont que rires et saillies

joyeuses ; des classes sont divisées à propos de certains prix ; dans celle de Ginette les groupes hésitent beaucoup entre Marie-Blanche et Georgina.

Pour moi, je contemple avec mélancolie la paix infinie qui monte de ce gai tumulte... Demain Val-Maure sera silencieux !

30 Juillet.

La cérémonie est achevée.

Quand les élèves et les parents se sont rendus à la chapelle après la distribution, Ginette est venue à moi.

— Me voulez-vous là-haut dans votre chambre, petite mère, je ne veux pas rester pendant que toutes les petites filles embrassent leurs parents !

Je me suis raidie pour ne pas céder.

— Non, allez d'abord à la chapelle avec les autres, mignonne, ensuite vous viendrez dans ma chambre, j'y serai.

Je n'avais pas vu la duchesse ni Alice, derrière moi ; j'avais si peu l'idée qu'elles

pouvaient venir que je ne les avais pas cherchées dans l'assistance : je fus saisie. La duchesse suivait du regard Georgina qui partait lentement.

— Savez-vous que c'est admirable à vous, Lia, d'exiger de cette petite fille qu'elle n'écorne en rien ses devoirs de chrétienne !

— Pauvre mignonne ! disait Alice tout attendrie, elle ne voulait pas voir les autres embrasser leurs mères !

Et comme l'assistante s'approchait :

— Nous laissez-vous Lia et sa petite amie, Madame ? lui dit la duchesse ; elles déjeuneront au château et nous vous les rendrons ce soir.

L'assistante en est allée conférer avec la supérieure ; finalement nous allons au château ; la duchesse avait une course en ville, elle est repartie dans sa voiture avec Alice : dans une heure elle reviendra nous prendre.

Georgina est folle de joie ; la robe d'uniforme qu'il était de régime d'avoir pour la cérémonie ne relève pas assez sa grâce blonde.

— Faites-la moi bien belle, ai-je dit à mère Alexis.

Et de fait elle est bien belle dans sa longue robe de crépon blanc avec ces rubans écossais sur les épaules et les jolies chaussettes de soie et les petits souliers découverts traversés d'une barrette; j'aime surtout le grand chapeau de mousseline coulissée avec les boucles de ses cheveux, si blondes, si belles, qu'on dirait un colifichet d'un luxe inouï posé avec une élégance sans pareille, là, de chaque côté du visage.

Elle vient de temps à autre, ses boucles toutes secouées.

— Ecrivez, petite mère, moi je guette... Est-ce que vous vous impatientez ?

C'est elle qui s'impatiente !

Merci, duchesse, pour cette joie de ma douce petite.

Soir.

Nous sommes revenues du château très tard; Ginette a conquis tout le monde, elle-même est ravie de ses nouvelles connaissances; après le déjeuner, comme elle courait sur une pelouse avec Alice, elle m'a dit en passant :

— Je les aime, je ne suis plus jalouse !

Pour moi j'étais assez préoccupée : cette distribution des prix du matin m'avait laissée impressionnée ; les deux mois de vacances seront courts et ma nomination ne vient pas ; que ferai-je au dernier moment si l'assistante m'accule ? Je devais être pâle, je sentais mes yeux agrandis de mon angoisse silencieuse.

— Duchesse, murmurai-je tout à coup, si vous m'aidiez d'une recommandation auprès du gouvernement ?

Elle tressaillit comme si ces mots lui étaient un coup.

— Hein ? une recommandation ? Vous voulez donc...

Et soudain pour se remettre :

— Mais n'êtes-vous pas bien, à Val-Maure, qu'est-ce qui vous presse ?

J'ai eu le courage surhumain de retenir mes larmes, de ne pas tordre mes mains dans mon désespoir. Qu'est-ce qui me presse ? Comment lui dire que l'assistante me veut religieuse par force ?

— Je veux quitter Val-Maure, aidez-moi, je vous en supplie !

Elle a souri sans voir mon émotion.

— On verra, on verra, ma fille ; soyez donc gaie, regardez autour de vous !...

A ce moment, Ginette qui jouait avec Alice et le gros chien de la ferme, était tombée contre un mamelon avancé en voulant se sauver du chien pendant son jeu et poussait un cri.

Nous nous sommes élancés tous : des gouttelettes de sang tachaient de pourpre les beaux cheveux blonds, mais ce n'était qu'une insignifiante écorchure ; la petite fut vite complètement remise et ne garda qu'une fierté de son accident : on la combla de mille gâteries ; pour elle on proposa la grande promenade, sur la colline, où l'on goûterait dans la Maison-Blanche.

Au moment du départ, comme nous étions tous derrière un massif en avant du duc et de sa mère, j'entendis la voix du jeune homme :

— Dites-moi tout, mère ; vous saviez à quel rêve je me laisserais prendre quand vous m'avez amené de Paris ?

Je ne compris pas ce que répondit la duchesse, je n'entendais qu'un murmure, c'était

long; le duc reprit avec un accent d'une douleur indicible :

— La convertir et l'épouser ! Sera-ce possible !

Quand ils nous ont rejoint, le visage de la duchesse éclatait d'espérance ; elle avait une main sur l'épaule de son fils ; mes yeux distinguèrent ses lèvres qui disaient :

— Courage !

Je n'ai pas été saisie; même je me suis sentie presque heureuse de savoir la situation si bien définie. L'assistante avait donc raison : « il y avait quelque chose là-dessous ? » Maintenant tout s'explique ; la duchesse avait son idée en venant à Charence : j'étais une proie toute prête pour le zèle de son fils; du même coup il pouvait satisfaire sa vocation d'apôtre et rester auprès de sa mère en m'épousant ! Or, lui, est déjà conquis, reste moi !...

Ah ! duchesse, duchesse, c'est presque mal cela de jouer ainsi avec le cœur d'une pauvre fille ! Si je ne me tenais à deux mains qu'arriverait-il de moi, mon Dieu !

Parfois je voudrais m'écrier au duc lui-même :

— Assez de vos séductions lentes et dangereuses; allez tout droit! demandez-moi vite mon cœur en échange de mon âme, je refuserai et tout sera fini !

Mais je me contiens; lui me regarde toujours avec ses grands yeux qui m'enveloppent et ma tête en tourne.

Quand nous sommes arrivés sur la hauteur du plateau, l'horizon était si beau que nous sommes tous demeurés empoignés d'une émotion. Sous le soleil de quatre heures on eût pris les sommets de neige pour des cratères en ébullition; des rayons immenses et semblables à des épées d'or paraissaient se croiser en joutant dans l'espace; un voile lumineux descendait du ciel gazant toute la campagne d'une poussière d'or. Dans le frisson de notre admiration silencieuse un murmure sembla courir; tout à coup je me suis un peu tournée comme sous la suggestion d'un regard : le duc me fixait en effet avec ses yeux étrangement beaux, ses yeux débordants d'amour et de foi. Quand il vit mon mouvement son front parut s'élargir, un rayon d'or l'enveloppa, il me sembla beau comme un archange du sublime

espoir qu'il voulait garder en dépit de tout; ce rayon, ce front, ce regard me semblèrent crier : « Je vous aime, je vous aime et je vous ferai chrétienne ! »

Mon âme se replia comme une sensitive effarée.

Oh! pourquoi me veut-il chrétienne! Aurais-je considéré sa religion, moi, si son fanatisme ne m'avait toujours empêchée de répondre à son amour?

Après le goûter, Alice et Georgina se sont amusées à cueillir des brassées de boutons d'or et de marguerites qu'elles arrangeaient en couronnes, en guirlandes, en pendillements de toutes sortes dont elles m'entouraient ensuite les bras, le cou, les cheveux. A un certain enfilement il manqua une fleur un peu large, disait Alice, pour en faire un fleuron de diadème ; le duc cueillit lui-même une belle églantine qui s'ouvrait solitaire sur un buisson et la donna à sa sœur ; une épine était restée attachée à la fleur, mon front en fut éraflé. Georgina m'aperçut quand j'effaçai avec mon doigt la petite gouttelette.

Et le soir, quand les fleurs fanées se sont

froissées dans des mains impatientes ; quand nous avons redescendu la colline, tous, à pas rapides dans l'emportement de la route, la petite fille qui courait a dit soudain :

— Nous avons toujours les mêmes choses, Lia et moi : j'ai eu du sang dans les cheveux, elle en a eu sur le front : c'est la fleur de M. Richard qui avait une épiue.

J'ai vu le duc effroyablement pâlir.

Maintenant Ginette dort ; là sur mon front il y a la petite éraflure. Oh ! cette épine sous cette rose, la sensation de cette fleur qui me déchirait en me couronnant.

4 Août.

Je ne voulais plus écrire : mon émotion d'aujourd'hui me reforce à reprendre la plume. Georgina qui serait trop seule dans les grands dortoirs vides couche dans ma chambre ; j'ai tiré ses petits rideaux pour qu'elle ne soit pas gênée de ma lampe.

Chère jacasseuse ! en raconte-t-elle, tout le jour !

C'est son bavardage d'aujourd'hui qui m'a

valu cette belle histoire dont je suis bouleversée si fort. Elle raffole de ses amis du château et comme c'est mère Thérèse que notre Révérende Mère a désignée d'office pour nous entourer pendant les vacances, la caqueteuse n'en finit plus, le soir, avant qu'elle lui ait tout dit.

Avec ses grands yeux pleins de malicieuses douceurs derrière les lunettes qui brillent, mère Thérèse tricote en écoutant et Georgina raconte, raconte !

Le plus amusant, c'est que la petite se figure, à ses attitudes, que M. Richard me déteste ; il s'ensuit que ses comptes rendus, pourtant très fidèles, seraient très comiques d'interprétation si j'avais le cœur à rire.

Aujourd'hui, après un coup de ce genre, elle est partie soudain en courant : une sœur l'appelait dans le verger pour la cueillette des groseilles ; le silence qui a suivi son départ était si profond que je me suis crue tout à fait seule : j'avais la tête baissée sur mon ouvrage ; une larme est tombée sur ma main ; sur le premier moment je n'aurais pas pu m'expliquer cette larme.

Mère Thérèse l'avait vue.

— Vous l'aimez, ce duc, me dit-elle à voix basse, mais vous avez peur d'être chrétienne, c'est cela !

Cette netteté de la question m'illumina tout mon état d'âme.

— Non, répondis-je, mes larmes soudain séchées, si je pleure, c'est de ne pas pouvoir l'aimer parce qu'il me veut chrétienne; mais si jamais un bouleversement imprévu me faisait telle, afin de ne pas douter de la sincérité de mon acte je me jetterais dans le cloître.

Elle devint très sérieuse.

— Religieuse quand on est aussi ardente que vous? Hum! C'est dificile! C'est une sorte de partie qui se joue entre le bon Dieu et le diable; si le bon Dieu gagne on est sainte, si c'est le diable..... vous concevez!...

Et elle m'a conté doucement, à petites phrases, une histoire qu'elle avait vue dans ce couvent et qu'elle était la seule à avoir sue.

— Vous ne l'avez pas connue; c'était la sœur Anne-Marie. Quand elle se fit sœur, elle avait vingt ans; elle était belle, belle à éblouir. La première fois qu'elle chanta, au chœur, les

sœurs furent épouvantées : sa voix vibrait des passions du monde inassouvies et cela était terrible cette voix qui palpitait de souffrance en se donnant à Dieu. — La supérieure déclara à la novice qu'elle ne chanterait plus.

Le soir, au dortoir, quand les lampes furent éteintes, elle ôta sans un bruit le bonnet de lingerie qui retenait sa chevelure parce qu'il faisait chaud ; j'entendis les boucles ruisseler jusqu'au sol et elle pleura longtemps, longtemps. J'étais jeune : cette beauté, ces larmes, cette voix, tout cela m'émut, je l'aimai cette enfant qui savait pleurer sans qu'il en reste une trace à ses yeux; je l'aimai plus tard, quand ses cheveux tombèrent sous les grands ciseaux et qu'elle se fut donnée à Dieu dans une extase; je l'aimai ensuite, quand je la vis, jour sur jour, mois sur mois, année sur année, passer silencieuse et ardente entre nous... je l'aimai comme on aime une sainte et il me souvient que souvent, aux heures de communion, je disais : « Seigneur Jésus, permettez que mes prières soient enlevées par les anges en même temps que celles de sœur Anne-Marie afin qu'elles vous arrivent mieux. »

Et l'aumônier disait parfois sans qu'elle puisse l'entendre :

— « Sœur Anne-Marie est une sainte, mes sœurs; c'est une grande grâce pour le couvent que de posséder une telle religieuse. »

Un jour cet aumônier mourut et fut remplacé par un autre. — Vous ne l'avez pas connu non plus, ma fille. — Il était de grand air et de noble figure; du premier jour il remarqua la sœur Anne-Marie parce que cette âme si parfaitement sainte le subjuguait. Lui-même était un fier apôtre de Jésus; je ne sais comment cela se fit, ils étaient saints comme deux anges, ils ignoraient chacun les sentiments de l'autre, mais il y avait un lien entre eux, un lien inexplicable, une sorte de mystère qu'ils ne s'avouaient pas et que je savais seule...

— Vous vous étonnez Lia, que je vous dise de ces choses?

Je n'avais plus de traces de larmes, je pressentais le beau de l'histoire, j'étais ravie.

— Je vous en supplie, continuez ma mère !

Elle sourit sous ses lunettes.

— Un soir, on garnissait la chapelle, c'était l'avant-veille de Noël, le père vint admirer

nos gerbes ; il en trouva une mal faite et la refit. Une rose se trouva de trop et resta jetée sur l'autel. — « Tenez, ma sœur, dit-il à sœur Anne-Marie, il ne faut pas perdre cette rose. » C'était tout simple, n'est-ce pas ? Personne ne fit cas de cette parole ; moi seule avais suivi l'émotion de sœur Marie-Anne ; ses yeux s'étaient si soudainement cerclés que j'avais failli m'élancer pour la soutenir.

— Qu'avez-vous, chère sœur ? lui dis-je le lendemain comme elle chancelait près de moi.

Elle porta sa main à sa gorge étreinte ; elle souriait pour ne pas éclater en larmes, et cela était navrant. Enfin elle me murmura d'une voix basse :

— Je voudrais chanter.

Le dimanche elle chanta. Tout le mystère de son âme surgit avec le cri suprême de cette voix ; elle chanta, et ce fut si beau que des sœurs en pleurèrent, qu'elle s'évanouit avec sa dernière note et que le père en resta suspendu, là-bas, dans les nuages de l'encens.

Le soir elle se mourait. Au moment où le père pénétra dans sa chambre, il paraissait si défait que cela me fit mal ; quand je m'a-

genouillai pour adorer Jésus, je murmurai :

— Ayez pitié d'eux, Seigneur !

Il y avait des sœurs qui allaient et venaient. Notre Révérende Mère avait été quérie ; sans le vouloir, j'entendis le père qui demandait :

— Vous repentez-vous, ma sœur ?

Elle répondit :

— Non, mais je veux que mon amour soit pur, même d'une rose !

Et elle jeta aux pieds du père une rose desséchée que je n'avais pas vue entre ses doigts en sueur.

— Alors, ma fille...

Mère Thérèse s'arrêtait, n'osant pas achever.

Je joignis les mains :

— Alors ?

Elle dit, très vite et très bas :

— Il voulut se précipiter sur cette main qui avait jeté la rose, mais elle le retint d'un geste, disant :

— *Noli me tangere !*

Et elle mourut.

— Oh ! m'écriai-je, c'est sublime ! Et le père ?

— Il s'est fait moine, il n'avait pas ramassé la fleur, je l'ai prise et je l'ai brûlée.

Une cloche a sonné tout à coup, je n'ai pas eu le temps de savoir autre chose.

Pourquoi m'a-t-elle raconté cette si belle histoire au moment où je lui disais mon vœu d'être religieuse, si j'étais chrétienne et pendant qu'elle me parlait, elle, de cet amour qu'elle suppose au duc ?

Sait-elle qu'il doit se faire prêtre et alors est-ce entre ce *père* et *moi* qu'elle prophétise ce *lien* inexplicable, cette sorte de mystère ?

Oh ! comme elle se trompe quant à moi ! Je ne suis pas de celles que laissent un lambeau d'elles au-dessus du suaire ! Que le cloître ou l'espace m'ensevelissent dans l'oubli et je serai tout entière avec moi-même.

10 Août.

Six jours sans écrire !

Et à quoi bon écrire ! Si je m'étais écoutée, pendant les cinq ou six fois que j'ai voulu m'asseoir en face d'une page neuve je n'aurais tracé que ces mots : A quoi bon ! A quoi bon m'appesantir sur de menus faits qui me fatiguent parce qu'ils me heurtent désespérément le cœur pendant que je suis forcée de me con-

traindre pour rester sourde ! A quoi bon vivre un commencement qui n'aura pas de fin ! Je suis comme un promeneur qui va dans une route avec la certitude que là-bas une borne lui meurtrira le front, mais qui va néanmoins, calme au-devant du danger et qui s'arrête même en face des fleurs qui bordent son sentier et qui les frôle, les regarde, les décrit ensuite mais passe sans les cueillir...

Venez donc mes fleurs que je vous décrive ici !...

Nous allons tous les jours au château : tantôt une femme de chambre nous emmène, tantôt la duchesse vient nous prendre elle-même, avec Alice, dans la voiture dont les chevaux piaffent en nous attendant.

Et pendant que la jeune fille et Ginette gazouillent comme deux oiseaux, moi, dans le fond, près de la duchesse, je rêve et j'admire le chemin rocailleux perpendiculaire à notre route que des chèvres traversent de leurs capricieuses courses en se suspendant aux lianes sauvages, tandis qu'à mes côtés, sur un splendide cheval noir, le duc galope

en retenant sa monture qui rase la roue, parfois, dans un élan trop fougueux.

Et quand nous arrivons, sans que j'en puisse dire le détail, c'est chaque jour la même succession d'enchantements.

Alice, Ginette et le vicomte font le plus souvent groupe à part, et ce sont de leur côté des fusées de rire et des cris de joie... tandis que la duchesse, son fils et moi sommes plus calmes. Vainement j'ai essayé de me mêler au bruit de l'autre groupe, la duchesse a des câlineries qui me retiennent et nous causons alors, tous les trois, de poésie, de musique, de peinture, de charités à faire, de moyens d'éducation pour les enfants pauvres que l'on recueillerait, etc., etc.

Le duc a des manières de voir sur toutes choses qui sont bien à lui et qui sont admirables; mais surtout il a le grand art de savoir en tout ce que je pense... Il s'y prend de loin puis, peu à peu, il resserre le cercle et soudain, dans une phrase courte qu'il me jette, je reconnais que la conversation s'est faite intime.

C'était d'abord un mot sur un poète communément aimé, quelques vers que l'on disait

ensemble; ensuite, pour mieux me prendre, il me parle de l'idée du cloître en général et de là à Val-Maure, le pas étant insensible, je me surprends à dire mon grand amour, mon beau rêve impossible d'être religieuse là-bas, les fureurs que j'éprouve contre moi-même quand ma raison trop souveraine se refuse à se laisser voiler pour l'agenouillement désiré.

Et toujours sans me rendre compte de l'intimité de mes paroles, je parle de l'avenir et je me fais ironiquement triste : il y aura un maire, un curé, de petites filles vulgaires, des mères rustres mais bonnes... et surtout il y aura la pleine campagne; je n'aurai plus les allées de Val-Maure, mais dans mes jours de liberté je suivrai les sentiers étroits qui bordent les champs d'avoine folle; j'aurai le grand ciel plein d'étoiles, en face duquel je prierai ; j'aurai l'insecte des champs qui fait plier l'herbe et l'oiseau des grands arbres qui chante à plein gosier.

J'aurai la conscience de mes humbles devoirs courageusement remplis ; j'aurai la suprême espérance de finir un jour très purement ma petite vie très simple et de rejoindre, là-

haut, tous les aimés qui m'ont laissée si tôt : mon père, maman, mère Agnès...

Et puis j'aurai d'exquis souvenirs : le couvent et mes amis du château.

Alors le duc qui ne se rend pas compte, peut-être, de ce qu'il va dire, murmure :

— Si cela arrive, si vous n'avez pas voulu d'autre chose, je veux être un humble prêtre et je serai peut-être dans votre commune perdue.

Moi, sans relever de vive voix la parole étrange qu'il a dite, je reste songeuse...

« Quelle autre chose ?... »

Et le soir, en revenant, je n'ouvrais pas mon journal, je n'aurais pas su que dire...

Mardi, quand le soleil fut tombé, nous nous rendîmes tous ensemble en petite excursion vers le Ravin rouge.

Ginette courait devant avec le grand chien de la ferme qui la suit partout depuis leur première rencontre assez périlleuse et Alice, très gaie, s'appuyait sur le bras de son cousin...

Elle a l'air de tout à fait s'entendre avec le vicomte, maintenant et je le crois très loin cet

Emmanuel dont elle me parlait dans les premiers jours.

Nous descendions très vite, la pente du ravin étant assez raide quand mon pied se prit dans un creux et se tordit. Je n'eus qu'un petit cri et je restai debout ne parvenant pas à me dégager ; tous accoururent. Le duc se mit à genoux et avec d'infinies précautions sortit doucement mon pied maladroit.

— Prise au piège, ma fière hirondelle ! disait la duchesse souriante.

Quand je voulus marcher ce fut impossible, j'ai dû m'asseoir toute pâle.

Le duc était très sérieux.

— Il faut vous déchausser, Mademoiselle, je suis un peu docteur, je verrai votre pied.

Et il a fait sauter le bouton de mon petit soulier.

Alors j'ai tendu mes deux bras vers la duchesse :

— Oh ! duchesse ! duchesse ! je vous en prie, je ne veux pas.

Elle a achevé de me déchausser elle-même. Le duc se tenait un peu à l'écart ; quand le long pli de ma robe est retombé très bas,

quand mon pied émergea seul, tout blanc, de dessous cette robe noire, le duc encore à genoux le prit dans sa main et demanda des linges. Alice, le vicomte, Ginette, la duchesse, tout le monde tendit son mouchoir, j'avais aussi sorti le mien. Il en fit des bandelettes ; après certain massage, il m'en enveloppa le pied et l'on s'assit autour de moi.

— Ce n'est qu'un endolorissement dû à la position anormale que vous avez conservée quand votre pied s'est pris dans le creux, avait dit le duc ; dans une heure il n'y paraîtra plus rien.

Alors j'ai vu distinctement qu'il n'avait pas déchiré mon mouchoir : un petit carré de batiste que j'avais brodé moi-même, et qu'il le gardait.

...Etait-ce une distraction ?

Le soir Ginette disait à mère Thérèse :

— Ma mère, je crois que M. Richard commence à se familiariser avec les grands airs de Lia Il l'a très bien soignée quand elle s'est fait mal. C'est vraiment dommage qu'il n'aime pas Lia, moi je l'aimerais beaucoup ce M. Richard, il ne ressemble pas à tout le monde.

11 Août.

Conversation bien philosophique aujourd'hui. Le duc me disait avec exaspération : Et ceci de l'Evangile ? Et cela ? Et c'est autre précepte ? Et ce quatrième ?

Avec un bonheur de mémoire surprenant, je lui citais les textes bibliques d'où avaient été extraits les passages de l'Evangile, qu'il me nommait.

Il en était blême.

— Cependant, reprenait-il, notre Jésus commande : rendez le bien pour le mal et votre bible crie : œil pour œil, dent pour dent. Trouvez-vous que ce soit la même chose ?

Je lui ai rappelé ce passage de la Bible « Oublie le souvenir de l'injure et viens en aide à ton ennemi. »

Il ne voulait pas me croire, il est allé chercher une bible : je l'ai feuilletée avec aisance et je lui ai montré du bout de mon doigt tranquille les deux versets en question et tant d'autres qui suivent dans le même sens.

Il tremblait de colère ou de je ne sais quoi.

— Mais alors, disait-il, et cet affreux précepte du talion : œil pour œil, dent pour dent, que veut-il dire ?

— Moïse était législateur et pontife répondis-je, cette loi du talion que vous me citez c'était le code ; le reste tout d'amour et de générosité c'était l'enseignement religieux.

— Bravo ! s'écria le vicomte qui nous écoutait, vous êtes forte comme un pasteur protestant, Mademoiselle !

Je rougis, le duc s'en alla en faisant crier le sable sous ses pieds, mais il revint ; et lui qui ne s'emporte jamais se mit à m'expliquer avec feu comment les écritures annoncent le Christ et comment Jésus est ce Christ annoncé.

Il dit cela très bien, à peu près ainsi que le dit le curé au jeune Charles dans les « Etapes d'une conversion » de Paul Féval, mais toujours avec le même brillant vague, la même splendeur vide, les mêmes appuis de sable.

Quand il a eu fini, comme je ne disais pas un mot il s'est tordu les mains et s'est écrié

par deux fois, d'une voix étranglée qui a fait pâlir sa mère :

— Mais vous êtes de roc, mais vous êtes de roc !

Et il est parti courant presque.

12 Août.

Pas tout à fait de roc puisque je souffre !

Tout ce qui est du duc m'est comme un marteau de diamant qui frapperait à petits coups sur la glace d'un cœur vierge. Il est vrai que les fines meurtrissures sont chaque fois obstruées par le sable des déceptions que m'occasionne son fanatisme et qu'alors mon cœur ne s'ouvre jamais ; mais tout cela n'est pas sans aucun effet. Il arrive que je me sens triste, seule, meurtrie, qu'il me semble avoir là, dans la poitrine, comme un vase trop plein qui ne demande qu'à déborder et vraiment je crois que si un pâtre de la vallée me disait : « je vous aime, soyez ma femme devant Dieu, je ne tracasserai point votre âme, mon âme a vu le grand Berger, l'unique Berger

dans l'ombre qui planait sur les monts — vous le connaissez aussi — nos âmes pensent et voient de même, il serait bon de les unir, soyez ma femme et nous aurons des sentiers verts que traverseront nos troupeaux bénis ! » je suis si lasse, si désireuse d'en finir avec tout ce que j'appréhende que sans hésiter je dirais : oui.

14 Août.

Demain ce sera fête au couvent. — On promènera la Vierge avec des chants comme le devait faire l'antiquité de ses déesses de pierre... Aujourd'hui, quelques arrangements étant nécessaires qui nous privaient de mère Thérèse, Mme l'Assistante n'a pas voulu que nous restassions à nous ennuyer, Ginette et moi. — Nous sommes allées à Romette, avec elle et mère de la Présentation.

Romette est un petit village assez éloigné de Val-Maure dans lequel le couvent possède une splendide campagne de rapport. On se rend à Romette par un petit bois très touffu, dont la pente est tapissée de mousse que le

soleil émaille de taches rondes entre les ombres grêles des pins élancés... De saines odeurs de résine, des gaspillages de cytise attachée comme une lèpre d'or contre les rocs du terrain accidenté, de rouges bouquets de romarin sombre, quelques marguerites perdues, d'autres petites fleurs bleues, pâles sœurs des edelweïs royaux qui croissent sur les sommets — tout cela se déroule le long de la route étroite, avec ce charme inexplicable qui émane de la moindre fleur ou du moindre caillou des Alpes.

Ginette me donnait le bras ou passait devant, parfois, comme la petite fée blonde du sentier. — Mère Saint-Jean et mère de la Présentation nous suivaient en causant doucement; nous devions goûter à la campagne.

Assurément ces Dames causaient de moi : mère de la Présentation ne disait pas grand' chose, mais quand je me tournais par instant, à côté de son bon visage placide, celui de l'Assistante mince et méchant me faisait chaque fois une impression pénible.

En sortant du bois, comme nous passions devant l'école communale en traversant le

village, une petite fille que plusieurs autres poursuivaient, est tombée rudement, heurtant du front contre une pierre pointue : le sang jaillit à l'instant.

Mère de la Présentation et l'Assistante se rapprochèrent à la hâte — les petites filles effarées s'étaient sauvées — nous étions seules.

Une rigole d'eau claire bordait la route, nous avons épongé le front de la petite et Madame l'Assistante épingla le mouchoir de l'enfant qu'elle plia autour de son front.

Et tout en opérant elle murmurait :

— Mais comment ces enfants ne sont-elles pas en classe! Les prix ne sont pourtant pas donnés à Romette ! — Où donc peut être l'institutrice de cette école ? Oh ! la laïcisation ! — Ces jeunes filles qui méprisent leur devoir et qui le font mal !

« Tenez Lia, vous qui êtes appelée à vous trouver souvent dans de semblables circonstances, achevez donc vous-même d'arranger cette petite. Vous ne voulez pas ? »

En effet, je ne répondais pas, j'étais toute glacée sans rien comprendre à ce que j'éprouvais. La petite, des cheveux en broussaille, le

visage couvert de taches de rousseur, me regardait en dessous de ses petits yeux sournois.

— Conduisons-la jusque sur la place où elle retrouvera ses amies, disait l'assistante. — Prenez sa main Lia...

Je ne faisais pas un pas, je regardais l'enfant — Oh ! je veux bien lui prendre la main et la soigner et l'embrasser aussi, mais je ne le veux qu'en passant tandis que « je suis appelée à me trouver souvent dans de semblables circonstances », elle l'avait dit !

Et je n'avançais pas, les yeux fixés dans l'avenir sombre.

Soudain surgissant du bois, Alice, sa mère et le vicomte apparurent. Par un hasard extraordinaire Romette avait été le but de leur promenade. En même temps le duc à cheval débouchait de la route parallèle et rejoignait les siens — on m'aperçut — Georgina courut au-devant d'Alice — je vis sa petite main fine qu'elle tendait à tout le monde — je vis la suprême distinction de la duchesse — la belle aisance du vicomte — la noble contenance du duc, et mon cœur bondit dans ma poitrine.

— Sans que j'aie pu me contenir, je courus au-devant d'eux, les mains tendues vers la duchesse. C'était toute l'expression de mon âme ce mouvement spontané.

Derrière moi, l'assistante en rage essayait de sa voix sifflante ;

— Mais Lia, mais ce n'est pas convenable, mais restez donc !

J'avançais toujours, le front heureux les mains tendues, les lèvres souriantes, comme un papillon attiré par un foyer de lumière... Je ne voyais personne, mais de la distinction, de la bonté, de la beauté... Et quand le duc, descendu de cheval, s'inclina profondément avec un mot de sympathie, je vis aussi de l'amour et je me sentis reine. — Pendant une minute je venais encore d'oublier le mobile de zèle...

. . . .

On nous emmena après quelques instances auprès de l'assistante — Alice prit mon bras avec des airs de confidence et m'entraîna en avant du groupe. Alors avec ses jolies façons de cachotterie elle me chuchota le grand secret : elle avait surpris dans la chambre de

son frère, une lettre d'Emmanuel Dayan annonçant une longue tournée artistique et peut-être un arrêt à Gap.

— S'il pouvait passer vraiment par Gap, disait la jeune fille... Je serais si fière que vous le voyiez ! je suis sûre qu'il vous plaira : il est si bien !... et surtout il est intelligent, si largement intelligent. Vous ne sauriez vous figurer comme vous lui ressemblez, Lia, non pas quant au visage, il est presque blond sans l'être autant que Richard, mais quant à l'âme, il a absolument les mêmes manières de voir que vous. — Oh ! que je voudrais qu'il vienne et que vous l'entendiez ! — Il faudra que je vous montre sa photographie dans l'album de Richard — vous verrez, Lia, quel front ! quel regard !

Et en effet en arrivant elle m'a emmenée dans la galerie.

— Une petite minute mère, dit-elle à la duchesse.

Sous le hall je l'ai taquinée.

— Mais, petite fille, ces jours derniers vous ne me paraissiez pas y penser du tout à ce beau voyageur ?

Elle a souri et s'est arrêtée tout à coup pour me répondre.

— Oh ! vous savez, ça vient et ça passe... ce ne m'est qu'une distraction en somme !

Et elle m'a laissée seule dans la galerie pendant qu'elle courait prendre l'album. — Alors comme elle restait longtemps, je me suis approchée de la grande baie d'une fenêtre et j'ai songé à mère Assistante, à la petite fille de l'école communale, au choc de bonheur que j'avais éprouvé à me retrouver dans un milieu patricien au moment même de mon angoisse. Oh ! s'il m'aimait loyalement, sans le but de ma conversion, n'est-ce pas ainsi que je l'aurais aimé moi ?

Mais ce but existe-t-il réellement ? Si je m'abusais, si ce n'était qu'une folle appréhension de ma part ?

M'a-t-il dit quelque chose de ce zèle ?

Et de cet amour en suis-je sûre ?

Au fond de la baie, sur un chevalet dressé une petite toile était posée : de loin cela ressemblait à un paysage quelconque — je me suis approchée distraitement et j'ai reconnu la tombe de mère Agnès : un simple marbre,

une croix de fer, une couronne de violettes sombres avec mon nom « Lia » en violettes claires et jeté sur le marbre comme un être vivant un lis superbe, le lis que j'avais placé moi-même sur la tombe de mère Agnès le jour de ma rencontre au cimetière avec M. de Montaguan. Il avait reproduit cette tombe et pour moi seule les détails en étaient parlants. Sur le côté de la pierre une touffe de soucis, poussés là comme par hasard, achevaient de trop bien m'éclairer. — Il a prié sa tante, la faisant participer à l'inquiétude de son espérance ; il lui a dit : « Vous qui l'avez aimée en Jésus, faites-la chrétienne, je l'aime !.. »

Hélas ! je n'ai plus de doute, ce n'est pas de l'amour, c'est du zèle... Encore une fois, mon cœur n'a pas pu s'ouvrir.

Mais quand Alice est revenue avec son album, quand elle m'a montré la photographie de cet Emmanuel que j'ai regardée sans la voir, car je ne me figure jamais parfaitement une physionomie d'après sa photographie, pendant qu'elle gazouillait en son langage d'oiseau mille détails sur ce jeune homme et qu'elle me les répétait à plaisir, je ne retenais

que certains mots qui me semblaient chanter dans mon être :

« Il est intelligent jusqu'à l'unification des âmes dans la même croyance ; qu'elles le veuillent ou non il les considère toutes à ce niveau de hauteur et nulle bénédiction particulière ne suffira à l'union qu'il rêve pour son mariage. »

Vraiment, je le disais ici, j'ai le cœur plein d'amour qui ne demande qu'à surgir, mais je ne sais s'il n'a pas déjà un nom le pâtre des vallées que je créais dans ma solitude ; et là, très perdu, tout dans un coin de ma page, je l'écris en fin, très fin : « Emmanuel Dayan ! »

16 Août.

Les reposoirs qu'on avait installés hier, un peu partout dans le parc, sont enlevés ; des échafaudages qu'on achèvera de défaire se dessinent encore, çà et là, avec de grosses gerbes éparpillées, des nappes brodées éblouissantes, des candélabres dorés et mille riens

oubliés hier au soir après la procession; là-bas entre les branches éplorées de deux saules un grand ange en carton est debout sur un socle, les ailes étendues et tremblotantes.

Il est cinq heures du matin; il y a une demi-heure que je suis debout; Georgina dort encore, je suis sortie doucement de ma chambre avec un encrier de poche et mon cahier...

... Maintenant je suis dans les vignes. J'étais à écrire dans le parc quand mère Saint-François m'a surprise.

— Déjà levée? Que va-t-on dire?

— On ne le saura pas, Georgina dort et mère Thérèse n'entre chez nous qu'à sept heures.

— Ah! futée, comme vous arrangez les choses! Ainsi vous vagabondez comme cela tous les matins?

— Oh! ma mère, dans le parc! Et puis ce sont les vacances, et puis il fait si beau!

— En voilà des et puis. — Voulez-vous venir avec moi dans les vignes?

— Si je le veux!

Et je n'ai fait qu'un bond à son côté, mon

visage tout près du sien comme pour la caresser de la joie de mon regard.

Elle m'a baisée doucement au front :

— Enjôleuse ! avouez que vous me guettiez pour que je vous emmène ?

Non, cela n'était pas, mais il est certaines choses qu'il faut laisser croire tant elles sont gracieuses ; j'ai rougi un peu ; elle a cru avoir touché juste et nous avons passé la lourde porte de la basse-cour dont elle a seule la clef monumentale.

Oh ! cette promenade ! Les foins courbés et soulevés sous le vent léger du matin ; les coquelicots qui se déplissent avec un effort qui les semble empourprer ; les alouettes qui montent d'entre les blés secoués ; les feuilles des arbres tout humides d'une rosée dont la buée flotte, absorbée par les premiers rayons !

Dans le fond les montagnes sont roses du reflet du ciel enflammé ; le soleil n'a pas surgi, mais il va paraître. Sur son seuil l'aurore épand des brassées de roses... toute la campagne est dans l'attente... les brises se traînent sur l'herbe ; des bruits qui s'éveillent, vaguent lents et voilés ; vers la ville de

légères fumées flottent; au-dessus de ma tête des hirondelles tournoient ivres déjà de la fête du jour qui va commencer... Moi-même je suis suspendue dans l'attente du miracle... instinctivement mes yeux reviennent toujours à ce point de la montagne, là-bas entre les deux sommets au-dessus desquels roulent des flots de pourpre...

... C'est fait ! Dix flèches d'or viennent de surgir à la fois, la pourpre se fond dans une gloire... le disque apparaît, il monte, les géants de granit ne lui font pas même un piédestal et sont comme des atomes perdus dans la splendeur, le ciel se recueille, l'orbe solaire va franchir le dernier pan de roc qui l'ose encore voiler et soudain la campagne se soulève : l'astre s'est élancé hardi et vainqueur comme un héros dans la carrière.

O mon Dieu ! mon Dieu ! que c'est beau ! Ma plume est impuissante ! nulle page ne rendra l'extase des doigts qui se joignent en face de la nature : il faut sentir et se taire...

10 heures, dans ma chambre.

Et je me suis tue, longtemps, deux heures peut-être ; mère Saint-François donnait ses ordres aux hommes, elle allait et venait ; j'étais presque seule, sur ma hauteur au pied des grandes montagnes de l'arrière, au-dessus de l'immense vallée d'en bas et je *rêvais*, la tempe dans ma main, les yeux perdus, l'âme heureuse.

Heureuse ! oh ! à peine ; le corps est une telle entrave ! on voudrait être quelque chose de fluide, fait seulement d'amour, afin de pouvoir étreindre à la fois dans une caresse divine tout le Beau !...

Car, souvent, ce n'est pas assez que de fouler l'herbe, d'admirer le ciel, de murmurer oh ! oh ! dans un balbutiement d'adoration... On voudrait de quelque chose qui soit vaste comme la grande haleine de la forêt qui baise dans un souffle tous les sommets des chênes... Quelle étroite prison nous sommes pour tout l'amour qu'est notre âme !...

A sept heures, mère Saint François m'a raccompagnée à Val-Maure.

Soir.

Décidément, mon journal ne doit pas me quitter d'aujourd'hui ; c'est la troisième fois que je le reprends.

Mère Thérèse qui avait su ma belle équipée du matin, m'a prise, à midi, au sortir du réfectoire.

— Que diriez-vous d'une excursion au Pic-des-Neiges, Lia ?

— Vous en seriez, ma mère ?

— Oui.

— Alors, ce sera une fête... Nous emmenons Georgina ?

— Oui, et notre sœur du Rosaire, qui est toujours languissante.

Une demi-heure après nous partions en petite caravane : Ginette, pendue au bras de mère du Rosaire; mère Thérèse et moi, plus seules en arrière.

La route fut très agréable, très gaie ; nous allions à petits pas pénibles, dans les sentiers

raides bordés de lavande et de genêts : sur la hauteur, mère du Rosaire était toute essoufflée.

— Nous faisons halte, dit mère Thérèse, cela vous reposera, voulez-vous ma sœur ?...

La jeune religieuse refusa de s'arrêter ici.

— Il y a la chapelle de Saint-Pierre à quelques pas, dit-elle, n'y serions-nous pas mieux pour reprendre haleine, en priant ? Georgina me suivrait seule, si Lia préfère se reposer ici ?

Mère Thérèse me regarda ; ses yeux paraissaient me dire : « Restons ! nous serons si bien sous le ciel calme, nous parlerons doucement des menus faits délicieux de nos années passées, nous nous ferons des souvenirs pour ce demain qui va vous éloigner de Val-Maure ! » Et je comprenais si parfaitement son langage parce qu'il était l'exact écho de mes propres désirs, mais je refusai...

Quelle force à certaines heures agit pour nous, malgré nous ? Quel pressentiment me poussait vers cette chapelle perdue dont la seule idée m'eût fatiguée à tout autre moment ?

Le cœur a-t-il une vie mystérieuse tout à fait à part qui le fait courir vers des émotions qui sont sa pâture ?

Je disais d'une voix qui n'était pas la mienne :

— Non, nous vous accompagnons, mère du Rosaire, ce me sera très doux à moi-même de me reposer dans ce coin de chapelle.

Et nous nous sommes mises à la suivre le long du chemin presque à pic.

Elle était devant, je regardai sa fine taille bandée dans le scapulaire, ses mains exsangues dont je ne voyais qu'un profil à la façon dont elle tenait sa lourde robe noire pour éviter les buissons ; elle montait très vite, presque précipitamment comme si elle avait eu une grande hâte de se reposer au plus tôt.

Au sommet, elle s'arrêta rendue.

— Je n'en puis plus, dit-elle toute pâle et voulant nous sourire.

— Vous êtes imprudente, ma sœur, disait mère Thérèse, nous aurions dû rester à mi-chemin ; voilà que vous n'avez plus d'haleine !

Je n'entendais pas ; comme une somnambule

j'allai droit vers la chapelle, Georgina me suivait...

C'est une chapelle étroite, sombre, presque délabrée, la porte à l'extérieur n'est pas différente de celle d'une ferme bien tenue ; à l'intérieur, une seule lampe brûle en avant d'un autel à peine paré.

Je vis comme dans un rêve le petit signe de croix de Georgina, sa génuflexion presque dès le seuil. Pour moi, je montai jusqu'au recoin noir d'une corniche enfoncée et je m'arrêtai debout entre deux bancs ; M. de Montagnan était à deux pas, à genoux : il pleurait.

On eût dit que c'était cela que j'étais venue chercher ; je ne ressentis aucune violente surprise ; lui ne levait pas la tête, il devait ne pas avoir entendu notre bruit ou croire à la présence insignifiante de quelques paysannes de Saint-Pierre.

Mère Thérèse et mère du Rosaire qui entrèrent bientôt, restèrent dans les bancs du milieu ; Georgina vint me rejoindre et s'assit près de moi ; dès la première seconde elle vit ce que je voyais, regarda mes yeux fixes et se tut.

M. de Montagnan pleurait toujours.

Je ne distinguais que ses épaules doucement secouées de sanglots sourds ; à certain moment il leva la tête et tendit ses deux mains jointes vers une image, puis il retomba dans son désespoir... ou dans son espoir, car il paraissait prier comme lorsqu'on demande une grâce.

Car cette chapelle, emplie de senteurs de lavande, cette ombre qui enveloppait le jeune homme, l'inquiétude silencieuse des beaux yeux agrandis de ma Ginette, tout cela me suggestionnait, me faisait lucide si bien, que je n'avais pas un doute sur ce qu'était la prière du duc.

Un petit froid me glaça les mains ; je m'agenouillai tout à coup.

— « Mon Dieu, murmurai-je à *mon* Dieu, *demain* quand *il* me dira son amour, faites que je sois forte... ou éclairez-le ! »

Et je me levai calme, mais toujours comme dans un accès de somnambulisme.

Et comme Georgina m'avait suivie avant ces dames, quand elle chercha mes yeux, dehors, pour savoir ce qu'elle devait faire, je mis une main sur son épaule, je la fixai

longtemps d'un regard qui devait être étrange et je lui murmurai :

— Ginette, ne le dites pas...

Je ne sais ce que la petite comprit... elle baisa la main qui glissait de son épaule.

. . . .

Maintenant je suis calme ; nous avons goûté au village avec du lait et des cerises.

Ginette ne m'interroge pas et je suis sûre de sa discrétion mais vraiment que s'est-il passé ?

Que m'importe ou non la discrétion de cette petite fille ? Y-t-il là-dedans quelque chose que j'aie voulu ?

Mais surtout, surtout, pourquoi ai-je dit *demain !* dans ma prière spontanée.

Est-ce que je deviens folle ? Il me semble que j'aurais peur de moi si demain *ce sera fait*...

17 Août, soir.

Etait-ce vraiment un miracle des mystères du pressentiment, ou d'après la marche des choses en étais-je logiquement venue à de-

viner la maturité du fruit et le moment précis où il se devait détacher de la branche ?

Je ne le saurai jamais.

Demain est venu et tout est fait : M. de Montagnan m'a dit son amour !

C'était quelques heures après le déjeuner ; il faisait très chaud dans les jardins, la duchesse m'avait entraînée toute seule avec elle dans le fond de la galerie : elle avait des airs extraordinaires, mais je ne prévoyais rien.

— Voulez-vous une belle surprise Lia ? me dit-elle en me conduisant en face de ce tableau que nous avions admiré un jour et devant lequel était toujours tiré le rideau de mousseline.

Elle souleva le rideau : je ne retins pas un cri : le tableau était achevé et la tête était mon propre visage avec de grandes tresses comme les miennes flottantes sur la robe de lin, le front avait un mouvement rejeté vers le ciel qui expliquait l'étreinte passionnée des mains jointes.

Je n'eus pas le temps d'exprimer les mille pensées qui s'agitaient dans mon âme ; le duc venait d'apparaître au bout de la galerie, la

duchesse me laissa subitement, je demeurai seule entre l'admirable peinture et le jeune homme très ému. D'abord il respecta mon silence.

— Mademoiselle ! dit-il enfin d'une voix très douce.

Je tressaillis comme au sortir d'un rêve pénible.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il, pris d'une réelle inquiétude en face de mon visage bouleversé.

Je lui montrai la toile d'un geste; il rougit.

— De quel droit j'ai fait votre image mienne ? C'est cela qui vous étonne ?

Et s'avançant vers moi d'un pas, la lèvre tremblante, les yeux ardents :

— Mademoiselle Landers, je vous aime ! Voulez-vous être ma femme ?

Il était superbe de vérité et d'amour.

— C'est tout ce que vous avez à me dire, Monsieur ? lui demandai-je d'une voix d'ironie et de tristesse impossible à rendre.

Il hésita pendant une minute terrible : le duc et le moine qui sont en lui se livrèrent

une lutte de géants : le moine l'emporta et ce fut sublime de passion contenue.

— Mademoiselle, Mademoiselle, gémit-il, soyez chrétienne ! Votre belle âme enveloppée de ténèbres me fait pitié jusqu'à jeter du désespoir dans la mienne ! Jésus existe ! et vous avez passé trop près de lui pour n'être pas réprouvée à jamais si vous gardez obstinément les yeux fermés.

« Vous avez de magnifiques élans, vous êtes pure comme un ange, et si pieuse, si ardente, si mystique même ! Oh ! une traîne de soie et des fleurs d'oranger dans vos cheveux, au pied d'un autel chrétien, que cela vous irait bien, mon Dieu, mon Dieu ! La beauté du christianisme me semble faite pour vous seule ! Je voulais être prêtre, mais du jour où je vous ai vue ! plus lointainement encore, du jour où je vous ai pressentie d'après les lettres de ma tante, mon âme a tressailli en moi : vous m'avez semblé résumer le plus snblimement du monde toute la mission d'apôtre dont j'avais soif. Oh ! vous convertir et vous garder pour Dieu dans mes bras ! Lia, Lia, soyez chrétienne et soyez duchesse !

Il divaguait; son front était rouge, ses mains jointes et convulsées de prière.

Pour moi, une fermeté radieuse et une poignante émotion me possédaient à la fois : quelque chose de mon âme me semblait surgir comme une force surhumaine qui piétinait sans regret au pied de l'autel chrétien cette belle épousée qu'il m'avait dite tout à l'heure; mais en même temps une larme glissait sur la poussière de mon rêve terrestre, sur l'étrangeté de ce mélancolique destin qui m'avait fermé le cloître et qui m'empêchait le mariage pour la seule liberté de mon âme.

Toute ma vie étroite et austère de l'avenir m'est apparue dans un rêve angoissant : j'ai eu la vision de cette rigole sale de Romette, de ces petites filles rustres, des si longues années de solitude qui m'attendent hors de Val-Maure et mon front s'est rejeté en arrière pris d'une répulsion trop forte ! Oh! la vie de soie que celui-ci m'aurait faite. Cette blanche main si fine qui aurait pressé la mienne pendant une vie !

Hélas! comme excuse à cette lâcheté de mes désirs je n'ai pas même de l'amour :

l'âme du duc est très belle, mais trop étroite pour la mienne ; jamais je ne pourrai l'aimer ni lui mentir, mon Dieu, mon Dieu ! je vais souffrir, soutenez-moi !...

Il n'avait pas vu la lourde larme sur ma joue, il s'était calmé peu à peu et presque honteux de son emportement, lui si réservé d'ordinaire il murmura :

— Je vous ai dit bien des folies, Mademoiselle, pourquoi ne me répondez-vous pas, vous ai-je offensée ?

— Non, répondis-je simplement, vous m'avez demandé d'être chrétienne, j'ai le regret de ne le pouvoir.

Il se rapprocha, très pâle.

— Vous avez le regret ? Vous m'auriez donc aimé ! Oh ! dites-moi ce seul mot, Lia, je vous en conjure. Ne baissez pas votre beau front, vous m'aimez ?...

— Non, je vous admire seulement vous qui ne vous permettez un amour qu'après l'intégrité de votre foi !

Toute la vérité de ce que j'éprouve pour le duc venait de s'être exprimée ; il cacha sa tête dans ses mains.

— Oh! que vous me croyez fort, hélas! hélas!

Et ses lèvres vibrèrent des paroles folles qu'il voulait prononcer mais qui s'éteignirent avant d'éclater dans une flamme.

Il y eut un court silence; nous étions superbes comme deux lutteurs dans l'arène et nous nous admirions l'un l'autre tout en nous défiant du regard.

Cependant, tandis que mes yeux devaient être fièrement calmes, je vis des larmes germer lentement dans les siens : un flot d'émotion m'étreignit le cœur je songeais à la chapelle de Saint-Pierre, aux senteurs de lavande, aux sanglots sourds qui m'avaient bouleversée si fort, la veille, et je faillis perdre la tête. Pendant un fol instant je ne me considérai pas moralement, mais *socialement*, et je me reconnus si infime, si seule, si oubliée, si peu de chose enfin à l'égard de ce duc si beau, que mon cœur se fondit de reconnaissance pour son amour.

A ce moment s'il m'avait dit un seul mot dans le sens de mon état d'âme je me serais agenouillée pour lui donner ma main! Et

comme je compris à ses lèvres qu'il allait parler, mes yeux se voilèrent, je me sentis inerte, semblable à un jouet entre les bras d'une Providence ou d'une Fatalité et j'attendis....

— Pourquoi ne croyez-vous pas en Jésus, murmurait le duc, est-ce son humanité qui vous révolte ?

Oh ! mon Dieu que vous êtes bon ! Toute la langueur de mon âme se fit vigueur : le duc venait de dire la seule parole qui soit capable de me rendre à moi-même.

Il ne me parut plus que j'avais un jeune homme devant moi, ni qu'il me soupirait des paroles d'amour ; je redevenais belliqueuse, militante. Ce duc ne m'était plus qu'un parti à vaincre et pour la centième fois j'essayai mes forces contre son fanatisme aveugle.

L'humanité du Christ ? Que ce soit cela qui me révolte ?

Je lui dis toute mon admiration pour ce mythe étrange si extraordinairement orgueilleux : un Dieu embrassant par amour le misérable état de notre humanité, un Dieu, sanglant sous les misères du monde et debout,

en avant, dans une route que *seul* il aurait pu ouvrir aux chercheurs du bien.

Que ce serait beau si ce n'était mensonge ! Mensonge cependant, puisque l'effet d'une telle cause est néant!

Car c'est à l'effet que se mesure la cause !

Mille philanthropes ont essayé de généreuses réformes et malgré toutes leurs conceptions les plus vastes la petitesse de l'ouvrier s'est palpée à l'inachevé de l'œuvre. Comment l'œuvre du Christ demeurerait-elle dans des proportions humaines si elle était d'un Dieu?

Comment le monde entier ne serait pas conquis si ce Dieu était venu en personne pour le conquérir? Quelle était donc la force de ce Dieu d'argile?

Mais surtout les croyants, les chrétiens, comment leur conquête morale est-elle si vaine? Quelle faiblesse leur est évitée lorsqu'ils sont lestés de leur Dieu après les communions? Quels crimes leur sont impossibles à ces purs qui s'assoient au « banquet des anges? » Ne sont-ils pas en tout absolument semblables aux autres? Et les parfaits,

les généreux sont-ils tels parce qu'ils sont chrétiens ?

Et je songeai à mon émotion d'autrefois en face d'une page de Manuel, et toute ma foi si vaste, si saine, si généreuse, cette foi que je me suis faite et qui confond tous les hommes dans la même fraternité idéale m'est apparue, en ce moment, comme un large rayon de lumière qui nous aurait confondus, le duc et moi, en me laissant ma liberté et en ne le faisant, lui, que tolérant.

— En un mot, m'écriai-je à la fin, si n'étant pas chrétienne j'avais cru de mon devoir de le devenir, les plus chers sacrifices ne m'auraient pas coûté, mais étant ce que je suis et croyant ce que je crois, ce n'est pas le fidèle d'une confession quelconque que je refuse en le duc de Montagnan, mais c'est le partisan d'une idée dont l'adoption qu'il exige de ma part est impossible !

Et je m'arrêtai subitement comme en face de mère Agnès pendant la nuit de sa mort.

Lui renversa sa tête très pure dans le rayon de soleil qui coupait la galerie à deux pas de nous ; un vague sanglot était dans sa gorge.

— Je l'exige! disait-il en répétant mon mot.... C'est bien vrai que je l'exige?

Et il me regarda tout à coup comme s'il était prêt à s'élancer pour me serrer sur sa poitrine dans un renoncement suprême — mais il se contint.

En même temps que lui tout ce qui tressaillait en moi s'apaisa : la lutte était achevée.

— J'avais fait ce rêve fou!... bégaya-t-il avec de dernières larmes; maintenant je n'ai plus qu'à mourir!...

Sa sincère douleur me fit pitié; j'aurais pu lui dire que le monde ne manque pas de jeunes filles plus belles et plus parfaites que moi... Cela m'a paru banal puisqu'il m'aime!...

— Pourquoi mourir, balbutiai-je, ne sera-ce pas très doux d'être prêtre?

— Vous raillez? dit-il amèrement.

— Oh! m'écriai-je indignée.

Et je me rapprochai, la voix vibrante, les yeux mouillés...

— Non, je ne raille pas, Monsieur! Je ne crois pas en Jésus, mais je n'en estime pas moins ceux qui y croient encore. Il faut avoir un beau côté, dans l'âme, pour aimer l'idée

de ce Christ, mais il faut avoir souffert et cherché pour trouver en soi la force d'un arrachement qui s'impose avec la vérité reconnue. Vous n'avez pas souffert, vous, Monsieur. — Vous n'avez pas eu à chercher. — Vous serez prêtre sans un souci, sans un trouble.— Vous serez un saint prêtre, de ceux que j'aime !...

Et humblement, les mains presque jointes :

— Je refuse ma main au duc de Montagnan qui me veut chrétienne, mais je demande son amitié au lévite... Voulez-vous être mon ami, toujours, Monsieur ?

— Oh ! que je vous aurais aimée ! dit-il d'une voix sombre.

— Allez-vous me haïr ? fis-je en essayant de sourire.

Et je lui tendis la main sans bien savoir ce que je faisais; il la pressa dans les siennes brûlantes.

— Merci, Mademoiselle, vous m'offrez votre amitié, merci ! Je serai prêtre, je prierai pour vous, Dieu vous vaincra : vous avez trop de vertu pour n'être pas chrétienne !

Je souris tristement : Polyeucte !...

La duchesse relevait la portière; elle était en larmes : elle avait tout entendu.

— Oh! mon fils, disait-elle, et moi, mon fils?

— Dieu me voulait! dit le jeune homme.

Il me salua tout chancelant et sortit.

La duchesse était arrivée près de la fenêtre et demeurait debout, les mains jointes, pendantes sur sa robe. Je la forçai à s'asseoir, je déjoignis ses mains que je pris dans les miennes et je m'agenouillai près d'elle.

— Me pardonnerez-vous? murmurai-je.

Elle secouait la tête sans m'entendre; des larmes ruisselaient sur ses joues; elle paraissait avoir beaucoup vieilli dans cette seule minute.

— Je n'ai plus de fils, disait-elle, je n'ai plus de fils!

Tout à coup, elle s'est relevée brusquement et m'a fixée d'un regard très dur.

— Vous n'êtes pas réfractaire au mariage? Vous aimerez celui qui ne vous voudra pas chrétienne?

Je me suis levée aussi :

— Le sais-je, Madame!

Elle a cessé sa raideur et les lèvres toutes tremblantes d'une crainte éperdue :

— Eh bien ! Lia, je vous en conjure, que ce ne soit jamais devant mon fils ! Il en mourrait, et je préfère une soutane à une tombe !

Maintenant j'ai tout dit... O mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis sombrement calme !

18 Août.

Je ne retournerai plus au château !

Ce n'est pas que la duchesse m'ait blessée avec ses dernières paroles : une mère désespérée mérite toutes les indulgences, mais je préfère ne pas me déchirer à plaisir en me retrouvant là-bas.

Eux seront plus calmes sans ma continuelle présence et moi dans ma paix de Val-Maure j'attendrai l'avenir qui se réduit à une nomination d'institutrice !

20 Août.

Journée douce au côté de mère Thérèse ; Georgina était dans le parc avec quelques

religieuses à faner l'herbe haute de la grande pelouse que les hommes ont coupée hier; elle avait les doigts fleuris de coquelicots tout en râtelant; elle était si jolie que je l'ai croquée sous son grand chapeau de faneuse...

Des feuilles muettes d'un journal et de crayonnages, ce sera tout là mes souvenirs.

21 Août.

Je veux bien ne plus retourner au château, mais je suis presque triste de toute cette indifférence! Maintenant leur but manqué, comme ils m'abandonnent!

La chaleur est accablante, en ce moment; le ciel est lourd, des flots de nuages gris-blancs sont bas et semblent étouffer la campagne sous leur ouate épaisse; dans les herbes des fourmis se hâtent, des hirondelles passent et repassent rasant le sol de leurs ailes; des oiseaux sont perchés muets et immobiles, l'œil inquiet, les plumes du cou hérissées; par instants un vent s'élève qui secoue seulement la cime des arbres : d'un bout à l'autre de

l'allée toute la voûte de feuilles frémit, puis la chaleur retombe, morne, sourdement surexcitante : un orage se prépare.

Toute la campagne paraît souffrir : les fleurs délicates frissonnent, les feuilles des arbres se recroquevillent, les bêtes s'effarent ; lointainement des grenouilles coassent et leurs cris affolés semblent l'expression même de la crainte générale ; les montagnes sont muettes, tout est gris, tout s'efface et s'affaisse sous la sévérité du ciel de plus en plus sombre ; des courants d'électricité semblent jaillir des nuages les plus proches ; l'air ne manque pas, mais paraît arriver difficilement à mes poumons resserrés, à mes lèvres presque sèches ; une angoisse inconsciente est partout ; l'atmosphère s'alourdit encore, déjà quelques gouttelettes percent, des grondements de tonnerre roulent sourds et proches... et l'orage éclate...

Maintenant les gouttes tombent, tombent... tout est brume ; le ciel et le sol semblent confondus ; à mesure que la pluie descend le bruit du ruissellement s'élève, s'élargit, se multiplie, emplit toute l'immensité. Ma fenê-

tre est largement ouverte et sous mes yeux, dans la cour des marronniers, la terre se détrempe, de petites rigoles se forment. D'un escalier à l'autre du large perron de marbre l'eau se jette, rebondit, se jette encore dans un jeu élégant de cascade ; la petite grotte de Lourdes du fond de l'allée à droite, est comme enveloppée d'un voile humide qui gaze doucement la blancheur crue de la Vierge, immaculée sous son abri de plâtre...

Mes nerfs sont détendus : de ces herbes mouillées une paix infinie se dégage. Je ne vois plus rien de précis, je regarde cette eau qui coule et qui lave les feuilles, les pavés de marbre, les traces de pas. Je ne songe à rien : mon cerveau paraît dégagé de quelque poids : le cercle qui serrait mes tempes s'est entièrement détaché; il me paraît même que ce cercle était quelque chose de palpable qui est tombé et que je foule d'un pied léger.

Pour un peu je crierais : je suis heureuse !...

Cet allègement que j'exprime toute la nature l'éprouve !

Je le sens dans ce toit là-bas, dont les tuiles rouges brillent maintenant comme un sourire.

Car l'orage est achevé.

Les derniers nuages qui restent montent et se dispersent dans le ciel éclairé — un soleil ému se montre et ses rayons qui tremblent dans chaque goutte d'eau semblent s'allonger, se complaire, comme la caresse d'un absent qui revient ; les corolles des fleurs soulèvent leurs pétales courbés, dont la soie vivante a gardé des perles ; des cinquantaines d'hirondelles qui s'étaient nichées sous un avancement du toit sortent une à une et semblent tomber droit comme si elles se jetaient à terre, mais elles montent ensuite, secouent leurs ailes dans le bleu, invitent leurs compagnes de leurs appels de joie et s'élèvent ensemble, sveltes et joyeuses.

Et moi aussi je suis gaie comme elles !

O nature, nature ! sublime guérisseuse ! tes nuages ont pleuré mes larmes et voilà que ton soleil m'éclaire le cœur !

Que m'importe l'avenir pénible si ma conscience jamais troublée me permet de sourire au soleil, comme cette campagne qui sourit sans peur une fois l'angoisse de l'orage traversée !

22 Août.

Reçu un billet d'Alice, je le transcris : « M. Dayan est arrivé, je suis assez déconfite ; il a eu à peine un regard pour son amoureuse transie ! Venez donc vite, ma chère grande amie, peut-être moi suis-je trop blonde ! »

L'assistante avait ouvert le billet.

— Voilà des propos peu convenables, il me semble, qui est ce M. Dayan dont on vous parle ?

— Un ami de la famille de Montagnan, ma mère !

Elle a soulevé les épaules.

— Je me demande en quoi tout cela vous intéresse !

Elle a peut-être raison, et pourtant cela m'intéresse !

23 Août.

Alice est venue — cela m'a ragaillardie — elle paraît ne rien savoir, elle s'étonne seulement.

— Je viens vous prendre puisque vous ne paraissez plus ; voyons, que vous arrive-t-il à tous ? Richard est comme une ombre, maman desserre à peine les lèvres ; que se passe-t-il ? Dites-moi vite tout, Lia ?

— Mais je n'en sais rien, chère amie ! Pour moi c'est un travail pressé qui me retient à Val-Maure !

— Bah ! Qu'avez-vous de si pressé ? On languit, à Charence, on se meurt sans vous, venez aujourd'hui !

J'ai voulu me sortir de la situation en riant.

— Vous aussi vous languissez, vous mourez sans moi, malgré vos deux adorateurs ?

— Quels *deux* adorateurs ! Vous n'avez pas reçu mon billet ?

— Oui, mais vous plaisantiez !

— Non, ma chère, non ! De cet adorateur faites-moi grâce : il est aveugle ; quant à l'autre, comment savez-vous qu'il commence à ouvrir les yeux ?

— M. de Seuilles ?

— Oui.

— Mais je l'ai toujours trouvé très épris !

— Oh ! très épris ! C'est assez nouveau,

cependant; même cela a poussé doublé d'une jalousie féroce! Ainsi si vous ne venez pas savez-vous ce que pensera ce pacha d'Olivier? Que je vous redoute à propos de M. Dayan et que je vous ai suppliée en amie de me laisser place entière... Hein ! est-ce assez profond comme analyse psychologique ! Allons venez, Lia, ne soyez pas ainsi comme un sphinx méchant.

Toute cette gentillesse ne m'a pas vaincue; j'ai prétexté mille et mille choses et j'ai refusé jusqu'au bout.

— Donnez-moi Georgina au moins!

— Allez prendre votre permission, ai-je dit à la petite fille.

Celle-ci voulait refuser :

— Pas sans vous, petite mère !

J'ai dû y revenir à deux fois pour la forcer à suivre Alice. Quand elles ont été toutes deux dans la voiture, avec la femme de chambre, Alice s'est penchée une dernière fois.

— Pourquoi êtes-vous si pâle ?

J'étais donc pâle ?

La voiture les a emportées; je suis restée seule sur le seuil avec mère de Chantal qui refermait la porte.

Soir.

Ginette est revenue très gaie.

— Il y avait un monsieur étranger, petite mère, on lui a beaucoup parlé de vous; le vicomte disait : « Elle a vingt ans, vous la verrez, elle est superbe, superbe ! »

Ce vicomte est par trop bon, mais je lui ferais volontiers grâce de ces détails sur mes vingt ans !

Ginette m'a rapporté une belle rose rouge que la duchesse lui a donnée pour moi ; le vicomte aurait dit à la petite fille : « Mlle Landers n'est pas malade, n'est-ce pas ? » Mais ni le duc ni sa mère n'ont rien demandé : ils comprennent, eux, que je ne dois plus revenir !

Cependant la duchesse au moment du départ a, paraît-il, répété mille fois :

— Dites-lui bien qu'elle vienne, que je l'attends, que je compte sur elle le plus tôt.

Etait-ce par pure convenance ?

La rose est sur ma table, dans un vase déli

cat dont le sujet est une fleur de colchique blanche et je songe à cet incident, un jour que nous arrangions des fleurs pour les jardinières, tous ensemble; la duchesse trouva ma gerbe trop blanche et l'égaya d'une rose rouge.

— Je prévois que ce sera l'image de votre vie, m'avait-elle dit; vous êtes maintenant comme effacée de solitude, une fleur superbe éclatera qui illuminera toute cette pâleur !...

Aujourd'hui la rose s'étale fière dans la matité terne de mon vase et je suis triste, triste !

O ironie des présages !...

24 Août.

La duchesse est venue elle-même :

— Pourquoi ne vous voit-on plus, Lia ? C'est une folie cette histoire de solitude; je vous suis une amie indépendamment de toute autre considération; l'autre jour j'ai été rude : ma grande peine m'avait exaspérée, il faut pardonner à une vieille femme, ma fille.

J'ai baisé sa main doucement.

— C'est votre pardon que je demande !

— Non, non, il ne faut pas renverser les rôles : vous avez été rebelle à toutes les voix, c'est votre affaire. Pour moi une déception soudaine a pu m'emporter plus loin que je n'aurais dû : oubliez-le. — Maintenant si je ne suis pas venue plus tôt c'est que je me suis trouvée un peu malade, vous ne m'en voulez pas de ce retard, je pense ?

Toutes ces paroles étaient bien sincères, mais je les trouvais froides, saccadées, mon cœur se serrait à les entendre; j'étais seule avec elle dans le grand parloir. Je lui ai dit subitement :

— Ne me dites plus de ces choses, Madame. J'ai beaucoup aimé toute votre famille : je l'aimerai toujours... mais accordez-moi une grande grâce : vous êtes du monde, vous devez savoir comment on s'y prend pour obtenir vite une nomination qui ne vient pas : obtenez-moi la mienne !

Elle m'a écoutée avec attention, ce qui ne lui arrivait jamais d'ordinaire quand j'abordais ce sujet.

— Oui, ne vous inquiétez plus, je vais agir

en hâte et vous serez prochainement satisfaite.

Puis tout à coup tout a changé ; sa voix s'est mise à trembler.

— Ce n'est pas pour cela que je suis venue, Lia, il faut que je vous ramène au château.

— Je ne le dois plus ! murmurai-je.

Une grosse larme roula sur sa joue.

— Du moins vous le *pouvez !* C'est mon fils qui va souffrir en vous revoyant là-bas, maintenant !

Elle appuyait sur ce *maintenant,* je ne voulus pas la comprendre.

— Si quelqu'un doit souffrir, demandai-je, pourquoi me voulez-vous ?

— Je ne sais pas quel est son but, moi j'ai la folie d'espérer encore ; il vous veut à toute force, il vous en supplie à genoux.

— Et si je refusais ?

— Vous auriez le cœur de le peiner jusque là ?

— Mais vous qui avec l'air brisée, vous, duchesse !

— Oh ! moi, que mon fils soit satisfait c'est tout ce que je demande ! Si vous saviez comme

ce fils m'est cher! Venez, Lia, voyez je pleure, je vous supplie.

J'ai pleuré aussi ; je disais à travers mes larmes :

— Vous n'êtes plus la même ; malgré votre douce prière vous ne m'aimez plus ; votre visage me semble de marbre.

Elle a paru s'animer pendant l'espace d'une seconde et m'a pressée dans ses bras :

— Ne faites pas attention, je ne compte plus ; venez pour que mon fils soit heureux dans le dernier vœu qu'il a fait à sa mère.

Et je l'ai suivie.

Quand nous sommes arrivées, elle qui possède au dernier degré l'art de maîtriser ses impressions, avait rasséréné son visage; moi j'étais encore bouleversée. J'ai vu le duc excessivement ému s'incliner profondément avec un infini de douceur dans le regard ; j'ai dû m'appuyer contre une chaise.

L'étranger, comme dit Gina, n'en finissait plus de me regarder ; puis il a vu le trouble du duc, ma défaillance, ma pâleur — il a eu un vague sourire. — Un moment après, comme les trois jeunes gens causaient ensemble, ce

jeune homme a dit assez haut pour appeler l'attention :

— Oui, le froc aux orties ! Parbleu je comprends et vous avez diablement raison, Richard !...

Je n'ai pas entendu le reste, mais je suis bien sûre que le duc de Montagnan n'avait rien dit qui soit dans le sens du « froc aux orties » comme l'a fait entendre ce monsieur, et que cette phrase était une allusion à ce qu'on a cru deviner dans les troubles que nous avons ressentis à nous revoir, le duc et moi.

Quand j'ai été tout à fait remise et que nous avons fait groupe, ensuite, j'ai songé à la marque si profonde que ce jeune homme nouveau ici a déjà fait dans ma vie, du jour où Alice m'en parlait pour la première fois jusqu'à cette page où j'ai écrit son nom en tout petits caractères dans un coin de la marge. — Étais-je folle ! — Comme il serait étonné s'il pouvait savoir qu'il m'est arrivé de penser à lui au contact d'Alice, d'écrire son nom dans mon cahier et d'aller jusqu'à le considérer comme le sauveur rêvé quand je ne trouvais plus de sortie possible.

Je songeais à cette folie de mon imagination et je le considérais : il n'est pas si beau que le duc, mais il l'est davantage : ce n'est pas la même chose. — Le duc c'est la foi aveugle et rayonnante, M. Dayan c'est l'intelligence ouverte et ses orages sombres.

Il me considérait aussi, lui, avec cette sorte d'étonnement qu'il avait manifesté tout d'abord — si je me levais, il m'enveloppait tout entière, si j'avançais la main il la mangeait du regard, si bien qu'elle en tremblait toute seule à attendre la fleur d'Alice ainsi au milieu, et quand en causant je levais les yeux parfois, je voyais les siens pleins d'une admiration réelle. — Je ne sais ce que tout cela me faisait, je n'étais troublée que du regard du duc qui paraissait me suivre avec un grand désir de lire en moi.

Alice a raison : le vicomte a l'air bien changé il l'entoure beaucoup et elle en est toute rose; elle rit moins et se trouble davantage, je crois que ces journées de campagne qu'ils ont passées ainsi l'un près de l'autre décideront de leur destinée. — La charmante me semble un peu gênée de moi à cause des enfantillages

qu'elle m'a contés à propos de M. Dayan : celui-ci ne m'a pas l'air du tout d'avoir jamais rien su de ses rêves de jeune fille.

9 heures, soir.

Nous sommes revenues très tôt : la retraite s'ouvrant aujourd'hui sœur Marie nous a ramenées à cinq heures; notre révérende mère avait de dernières instructions à nous donner.

J'avais déjà écrit toutes les pages d'aujourd'hui quand elle nous a fait appeler Georgina et moi.

— Nous allons donc vous laisser pendant huit jours mes enfants. Vous abandonnerez le parc car nos sœurs devront s'y trouver seules pendant les promenades silencieuses de la retraite : Mlle Gertrude vous tiendra compagnie dans le jardin anglais; elle vous accompagnera aussi au château chaque fois qu'on vous y demandera. Soyez toujours sages, mes filles, gardez-vous l'une l'autre comme deux anges. Et vous vous unirez en esprit aux exercices de la Communauté, n'est-ce pas ?

Puis ces Dames nous ont embrassées aussi. Dans le grand vestibule elles étaient toutes, se causant par groupe avant la dernière minute — elles se faisaient des recommandations — les unes demandaient aux autres de prier pour elles. — Mère Saint-Régis du noviciat passait doucement attisant les ferveurs d'une parole. — Quelques novices de celles qui prendront le voile dimanche s'entretenaient ensemble avec extase du grand moment. Jeanne de Rouvre qui a été élève en même temps que moi est venue timidement me serrer la main — Mme l'Assistante avait dû lui recommander de me jeter un mot solide à propos de sa prise de voile et de ma conversion toujours en expectative. — La loyale jeune fille n'en n'a pas eu le courage.

— Chère Lia, m'a-t-elle dit, je compte que vous m'assisterez de vos prières au grand jour. Et vous y serez pendant la cérémonie?

Nous l'avons embrassée, Ginette et moi; elle est partie timide et absorbée sous le long voile flottant de sa coiffure de novice.

Mère Thérèse est venue alors et est restée avec nous longtemps.

Ginette lui répétait :

— Oh ! comme ce sera long, huit jours sans vous, ma mère !

Et la cloche a sonné.

Immédiatement le silence le plus absolu s'est fait. — Les religieuses se sont dispersées comme des ombres. — Mère Thérèse nous a fait la grâce d'un long regard prolongé au-delà du coup de cloche, et soudain, nous sommes restées seules dans l'embrasure d'une fenêtre du grand vestibule... Alors, Mlle Gertrude est venue. La pauvre fille est Allemande et ne sait presque pas le français. Elle nous a offert ses services et sa compagnie et nous a suivies dans le jardin anglais où nous nous sommes installées avec nos ouvrages.

Ginette qui sait un peu d'allemand s'amuse à lui causer pendant qu'elles travaillent toutes deux, et moi qui n'y comprends rien et qui prends plaisir à voir la petite fille se plaire à ce jeu qui l'instruit, je les laisse, et mon esprit s'en va loin pour de longs instants.

26 Août.

Hier Georgina a baragouiné son allemand avec Mlle Gertrude toute la journée. Le couvent était silencieux, dans l'ensoleillement tranquille et intense d'une journée d'août.

Puis, Ginette qui voulait jouer a sauté dans la petite conque de la pièce d'eau et a demandé à Mlle Gertrude de se mettre auprès d'elle. Comme celle-ci n'a pas voulu, elle y est restée toute seule à clapoter de ses petites mains dans l'eau verdâtre, sous l'ombre de son grand chapeau. — J'ai songé au jour où Alice jouait de la même façon avec moi dans cette conque. Son frère était venu la prendre. « Vous l'avez fait amoureux » me disait la jeune fille, et j'avais été bouleversée de cette parole ; je n'y avais pas voulu croire. Aujourd'hui le temps avait passé et le duc m'avait dit son amour, et il n'avait tenu qu'à moi d'être heureuse.

Comme il avait fallu peu de jours pour que tout cela se déroule... Mon Dieu ! vous qui

avez su conduire les fils des choses, quand elles ne devaient point avoir de dénouement, ne voudrez-vous jamais préparer ces mêmes fils une seconde fois et permettre qu'ils se suivent et qu'ils se mènent jusqu'à la fin ?

Je ne sais ce que j'espère !

Nous sommes allées au château aujourd'hui, nous y avons dîné. M. de Montagnan est très doux, très bon; il me regarde peu et m'interpelle, parfois, de sa voix grave, à propos d'une remarque sérieuse, pendant que M. Dayan nous observe, *m'observe* plutôt, car il croit avoir deviné du premier jour les secrets du duc et il semble ne plus attendre que savoir le mien. Alors, si je me trouble, soudain, sous son regard prolongé, il cherche le visage du duc, découvre à n'importe quoi la cause de ce trouble et s'en va, impatient et nerveux pendant que je reste triste.

La duchessse a décidément beaucoup vieilli; elle entoure son fils de loin, avec une sorte de respect éperdu d'amour. — Elle reste parfois, les bras pendants, les yeux fixes à regarder le jeune homme avec un petit tremblement

dans les lèvres ; alors il s'approche, se met à genoux et la caresse de douces paroles. — Moi, du bout de la pelouse, je les vois et je baisse la tête sur mon ouvrage, avec un vague remords au cœur et un intime soulagement de n'être plus sous le regard du duc. Et M. Dayan qui ne comprend rien à mon émotion, contemple mon front baissé et soupire.

Alors, tout cela m'impatiente. — Quand la duchesse revient près de nous, je me secoue nerveusement de cet envahissement de langueur ; je me fais gaie pour elle, et je cause, en riant, de mille choses...

Le duc, très doux, me remercie d'un regard. M. Dayan brise à petits coups de cravache des tigelles tendres.

Ce soir il a dit soudain :

— L'abbé Richard, vous ne m'avez jamais demandé de cesser de mon appellation cléricale à votre égard, pourquoi ?

Le duc a hésité et je l'ai compris : il devine tout ce qui se passe et il éprouve un âpre bonheur à laisser son ami dans cette croyance qu'il a changé d'idée à propos de sa vocation. Mais à cette interpellation du jeune homme

il a renoncé à ce dernier semblant des choses, et de sa belle voix tranquille.

— C'est que, mon ami, ce titre est encore le mien, en projet.

Et pendant que la duchesse fixe son fils avec une timide tentative de supplication dernière, le duc, radieux, sourit à sa mère et je me courbe plus bas, sur mon ouvrage, sous le regard du jeune homme qui me cherche en répondant au duc :

— Vraiment ?

27 Août.

Alice m'a dit ce soir quand je partais : « c'est fini, ma chère, je le connais ! après de telles paroles il doit être fou de vous ».

Mais je veux tout dire...

La duchesse s'égaye parfois — aujourd'hui elle arrangeait mon col de dentelles et riait avec Ginette et Alice ; ces messieurs causaient tout près de nous. Soudain, prenant mon petit lis d'argent dans sa main.

— Vraiment cette broche m'intrigue ! Figurez-vous, Lia, qu'étant petites filles, avec

ma jeune sœur, notre grand-père maternel nous donna à chacun une petite broche que celle-ci me rappelle. C'était une croix traversée d'une marguerite, pour moi et d'un lis pour ma sœur. — Ce petit lis me paraît en tout semblable à celui de ma pauvre amie. Je me trompe n'est-ce pas? D'ailleurs il n'y a pas la croix ! Cependant cette brisure, ici ?...

— Non, vous ne vous trompez pas duchesse. Ce lis était à mère Agnès, elle me l'a donné un jour avec la croix.

Ces messieurs s'étaient rapprochés. Le duc écoutait les yeux baissés. — M. Dayan me fixait.

J'ai poursuivi :

— Quand j'ai su l'histoire du bijou je n'ai pas voulu priver mère Agnès de son souvenir; je l'ai détaché en deux parts, je lui ai rendu la croix et j'ai gardé le lis.

— Parfait ! dit le vicomte. C'était d'autant mieux que vous ne pouviez pas garder la croix.

— Pourquoi ? demanda M. Dayan.

Une extraordinaire émotion m'a suspendue. Le vicomte répondait :

— Ne le savez-vous pas ? Mlle Landers est israélite.

Le jeune homme a eu un tel sursaut qu'il en a jeté son cigare.

— Bah ! dit-il, les yeux agrandis. Mais Mademoiselle n'est-elle pas depuis de longues années dans un couvent de religieuses ?

— Oui, mais cela n'empêche pas, dit le vicomte.

Alors le jeune homme excessivement intéressé.

— Suis-je indiscret, Mademoiselle... Comment se fait-il ?

— Mes parents sont morts quand j'avais douze ans, Monsieur, et une tante de Gap qui me prit avec elle et qui était catholique mourut bientôt en me laissant au couvent. Une de ces dames du Couvent était sa parente.

— Oui, je comprends. Et ainsi depuis vous n'êtes jamais sortie de votre couvent ? Mais vous avez dû être l'objet d'une véritable campagne religieuse... Comment se fait-il que vous ne soyez pas vaincue. — N'a-t-on jamais essayé ?

Alors le vicomte :

— Oh ! jamais essayé, ce n'est pas le cas ! Seulement Mademoiselle est très forte en controverses de ce genre.

J'ai ri.

— Vous disiez même, vicomte, que j'étais forte comme un pasteur protestant.

— Tandis que c'était comme un rabbin israélite ? demanda M. Dayan qui voulait savoir.

— Non, répondis-je presque solennellement ; il y a bien longtemps que j'ai laissé derrière moi les petites pratiques particulières à la religion de ma naissance ; des circonstances m'avaient forcée à réfléchir sur la valeur des religions telle ou telle ; j'ai découvert que la véritable est celle que l'on se fait à son moule. — La mienne est très simple et très belle : le devoir et Dieu, or, celle-là, les plus fanatiques partisans des confessions particulières l'admirent en dépit d'eux-mêmes.

C'étaient là les paroles qui ont dû « me le conquérir » d'après Alice.

Il répondait en effet avec une vivacité flatteuse.

— En dépit d'eux-mêmes ? Ne parlez pas

pour moi, Mademoiselle, j'admire bien *consciemment* votre opinion, mais je m'étonne qu'une si jeune fille... Serait-ce à votre foyer paternel que vous avez puisé ?

— J'ai peu connu mon père et maman était fortement attachée à sa Bible.

— Ainsi donc, toute seule ?

J'ai souri doucement.

— La lutte est une bonne école, Monsieur...

Il me regardait étonné et ravi.

Puis avec bonté :

— Mais cela va finir, vous n'allez pas rester toujours dans votre couvent ?

C'était toute ma pauvre situation qu'il me fallait lui dire.

— Cela n'est pas mon moindre chagrin, murmurai-je, j'aime beaucoup mon couvent, mais puisque je ne veux pas y rester religieuse il faut bien que j'en sorte. — J'attends ma nomination pour le faire.

Il parut vaguement inquiet et n'osa plus rien me dire.

Depuis, mon cœur est resté battant — j'ai surpris pendant deux fois le regard du duc attaché sur mon visage comme pour y lire. —

Il nous regarde tous deux M Dayan et moi avec des airs étranges.— Il semble qu'il médite quelque grande chose et parfois j'ai tout à coup l'idée de ce que doit être cette méditation ; alors j'ai comme expression de reconnaissance un regard timide et mouillé que M. Dayan saisit au vol. — En vain je veux reprendre mon regard, il l'a vu et il observe de plus en plus le duc triste et calme, moi qui me trouble et qui déroute ses investigations.

29 Août.

Hier la duchesse est venue nous prendre en voiture avec Alice — Le vicomte seul les accompagnait à cheval, caracolant du côté de sa cousine. Ces messieurs nous ont rejoints à mi-route — Nous nous sommes rendus tous ensemble jusqu'au bas sentier de la Maison-Blanche qu'il a fallu enfiler à pied. Le duc avait donné son bras à sa mère ; Alice et le vicomte étaient devant ; j'ai craint que M. Dayan ne se crût obligé à une politesse et j'ai pris à la hâte la menotte de Georgina ; il m'a regardée avec étonnement.

En vérité je lui suis une grande énigme à ce jeune homme !

Quand nous sommes arrivés, après un repos, Alice et Gina voulurent recommencer leur jeu de couronnes et de guirlandes.

— Comme l'autre fois, voulez-vous, Lia ? me dit Alice.

— Oui, répondis-je, nous fleurirons Georgina.

— Je t'aide cousine ? fit le vicomte.

— Je vous aide aussi, ajouta M. Dayan.

Et ils coururent aux buissons, tous.

— Vous n'en êtes pas, Richard ? demanda M. Dayan.

Il passait devant un buisson qu'il écartait pour chercher des fleurs.

— Non, répondit le duc, je vous regarde ; mais laissez ce buisson, mon ami, il n'a plus de fleurs ; voyez, là, cet autre en ruisselle.

Ginette exclame :

— Comment ! ce grand là-bas n'a plus de fleurs ! Il n'en a donc plus poussé depuis la dernière que vous avez prise pour Lia, M. Richard, celle qui avait une épine ?

Je me trouble si fort que je ne peux pas

maîtriser un cri qui s'étouffe pour arrêter la petite.

— Georgina !

Le duc baisse les yeux.

C'est à moi qu'on devait rapporter les fleurs afin que nous les tressions ensemble ; Alice et le vicomte reviennent en laissant leurs gerbes à mes côtés. Près de moi, Georgina demande :

— Pourquoi m'appeliez-vous petite mère? .....Vous ne vouliez pas que je dise?

Là-bas, monsieur Dayan a jeté sa gerbe qu'il foule aux pieds ; il dit, en cherchant un sourire qui ne vient pas :

— Vous avez donc pris toutes les fleurs de ce buisson, Richard ?... Etait-ce pour l'autel ?

Et le duc doux et noble.

— Non, je ne donnerai point que des fleurs à l'autel ; je me donnerai moi-même.

Il y a un lent soupir entre mes lèvres — Je me sens pâle, mais calmée. M. Dayan qui ne comprend plus n'ose pas s'approcher de moi. — Le duc me sourit comme un père. Je tremblais sans savoir de quoi : c'est une sorte de protection qu'il m'a semblé trouver dans ce sourire.

Au retour, le duc a pris le bras de M. Dayan — ils causent en descendant la colline — le vicomte joue à la course avec Ginette — la duchesse est entre Alice et moi et pendant que nous causons tranquillement, toutes trois, sans que je m'explique ce que j'éprouve, ma pensée est là-bas, en avant, avec ces deux jeunes gens qui marchent l'un près de l'autre et qui me sont l'un l'amitié la plus noble... l'autre je ne sais quelle espérance.

30 Août.

Journée au château. — Dîner tous ensemble, dans la haute salle à manger aux boiseries brunes : apparence générale trop tranquille ; en vain l'un se cache de l'autre, on sent que d'intimes préoccupations possèdent chacun de ces convives. Le visage du duc paraît radieux d'une joie mystique, mais ses yeux sont si brillants que je n'oserais jamais le regarder s'il n'avait en même temps un ciel de paix sur les lèvres. — La duchesse ne se donne même pas la peine de me sourire : elle

paraît perdue dans une rêverie sans fin ; Alice et le vicomte se regardent et rougissent — M. Dayan me suit dans chacune de mes paroles avec une inquiétude manifeste et Georgina m'observe avec son angélique perspicacité d'enfant, nous unissant constamment, M. Dayan et moi, dans le même regard de ses larges yeux bleus.

Après le dîner, comme on voulait faire de la musique, le duc s'est obstinément refusé à jouer de l'orgue malgré toutes les instances.

— Mais, enfin, c'est donc un vœu ? finit par exclamer M. Dayan.

— Mais oui, fit le duc avec douceur ; vous n'auriez jamais cru si bien dire, mon ami.

Et il était tout pâle en me regardant.

— Remplacez-moi, Mademoiselle Lia ; vous avez un tel talent au piano !

J'ai murmuré en souriant, pendant que M. Dayan nous enveloppait d'un regard inquiet.

— Et si j'avais fait un vœu, moi aussi !

Il secoua la tête.

— ... Les vœux ne sont bons qu'aux moines !...

Et il arrangea toutes choses en me priant d'accompagner M. Dayan qui a une voix splendide.

Alors celui-ci est venu près de moi. — Les autres se sont mis à causer ensemble pendant que lui me montrait l'air de sa romance.

— Faites un accompagnement à loisir, me disait-il, la mesure est à trois temps, le thème est simple.

Et il me répétait ce thème en sourdine ; je le suivais docilement, il en murmurait les paroles à mi-voix pour s'aider de temps à autre ; ces paroles étaient fières et tristes, une plainte adorable de mélancolie terminait le couplet.

> O nuit ! déroule en paix la splendeur de ton voile !
> Il n'est point dans tes plis, pour moi, d'étoile !

— Qu'est-ce que cette romance ? demandai-je.

Il rougit.

— C'est un rien que j'ai composé autrefois dans une heure de tristesse. Depuis je n'avais jamais été assez triste pour retrouver ce souvenir.

Et gardant aux joues cette rougeur qu'il avait eue il se tourna à demi vers l'auditoire pour annoncer que nous étions prêts et commença.

Ce fut très beau, très grave; sa voix tremblait magnifiquement. C'étaient des paroles d'amour vague qui ne s'adressaient à personne en particulier, mais à l'Amour lui-même et, précisément dans cette généralité il y avait un charme intime étonnant.

Quand il eut fini le duc vint lui serrer la main.

— Ah ! mon ami, lui dit-il, ne faites jamais le vœu de ne pas chanter, ce serait une impiété !

M. Dayan lui sourit et me remercia sans me regarder; il paraissait très ému, je l'étais aussi; les paroles de cette romance sont si belles ! Surtout cette plainte du dernier couplet :

> Brise berce mon chant, Nuit déroule ton voile
> ...Elle est dans d'autres cieux la mienne étoile !

Poète ! il serait donc poète comme moi qui le suis un peu ! Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

vous qui êtes le maître des étoiles, faites que celle de mon vœu ne se dérobe pas...

31 Août.

Oh ! si j'avais une mère, comme je lui dirais mon pauvre rêve, mon fou rêve !

Je ne sais si je suis folle, mais il me semble qu'il y a dans ce qui m'entoure un tel enchaînement de faits providentiels que j'en reste frappée d'étonnement.

Je suis seule, l'avenir m'effraye, je viens de traverser une grande épreuve et mon cœur en est resté bouleversé, fatigué, empli de désirs et de rêves... Par quel miracle, au bout de ma route douloureuse cet Emmanuel Dayan se trouve-t-il, les bras presque tendus ?

Mère, mère ! intercède encore pour que tout ce que je pressens soit vrai, pour que mon rêve ne soit pas vain !

J'ai tant souffert !

Nulles larmes ne m'ont été épargnées ! de celles d'or que je versais pendant mes recherches gémissantes dans le mystère d'un rêve

attirant et qui glissaient, brûlantes et douces, comme une rosée de feu sur mon âme, jusqu'à celles tourmentées que l'amour du duc a fait jaillir de mes paupières, pendant les heures hésitantes où je balançais entre son amour et ma liberté...

Ah ! cet amour du duc que j'ai repoussé, comme il a fait du bien à mon âme !

J'étais sans force, sans espérance, sans rêve; je trouvais tout simple d'aller devant moi dans un sentier aride et de n'avoir rien à attendre, rien à souhaiter, de ne rien me croire et de n'être rien à personne... cet amour m'a grandie à sa hauteur, m'a soulevée comme sur une aile d'ange.

Et quand j'ai dû redescendre à terre, au grand moment de la raison qui interroge la conscience, nous avons été si nobles tous deux, lui dans son amour, moi dans ma volonté, qu'il n'y a pas eu de haine aujourd'hui malgré mon refus, malgré... cet autre amour qu'il devine et qu'il approuve.

Car il l'approuve bien sûr ! Et il m'y pousse avec une délicatesse !

Hier, sous prétexte de plaisanter son ami

il cueillit un œillet rose et le lui passant à la boutonnière :

— Venez donc que je vous fleurisse, Dayan !

Il a fait cela devant moi ! Un œillet rose ! cette fleur qu'il avait mise, un jour, à sa boutonnière, parce que je l'avais passée dans l'épingle de mon col !

Oh ! ce duc, ce duc ! je l'aime comme on aime les saints de vitrail qui sourient dans leurs ogives d'or...

Soir.

La retraite finit demain matin : mon beau couvent va se réveiller. Je ne sais pas si je pourrai assister à la prise de voile : la duchesse ne nous ayant pas fait demander hier j'ai idée qu'elle nous fera prendre dès demain matin.

1er Septembre, midi.

Personne n'est venu nous prendre de Charence ; nous sommes donc allées à la chapelle et nous en sortons.

Comme d'habitude c'était touchant à l'excès ces jeunes filles vêtues de blanc, couronnées de roses et qui défilent en tremblant vers un autel auquel le pontife les consacre pour toujours...

Je les regardais s'avancer sans pensée précise, tout absorbée que j'étais par la seule beauté de leurs longues mains croisées sur une poitrine palpitante, des longs cils de leurs paupières baissées, des lourds cheveux blonds ou noirs sous le poids desquels les jeunes têtes semblaient ployées, tant était alangui d'extase ou de tristesse le mouvement incliné du cou.

Et je remarquais que dans les tresses blondes la guirlande de fleurs était comme une parure de fête tandis que sur les chevelures noires les roses s'étalaient comme des larmes blanches sur un drap de mort.

Je remarquais aussi leurs pieds très minces, chaussés de blanc, semblables à de petits socles de neige sur lesquels flotteraient des statues d'ange...

Elles allaient lentement, deux par deux : Jeanne de Rouvre et Mlle Eugénie en avant

du défilé des autres novices; l'orgue qui jouait une marche triomphale avant leur entrée s'arrêta tout à coup dès que les premières jeunes filles apparurent et aussitôt un très beau cantique fut chanté en chœur par toutes les sœurs qui emplissaient la chapelle occupant les stalles, les bancs, les chaises, par files régulières ; les paroles du cantique montaient dans un déploiement douloureux, exprimaient par les ondulations de la voix toute l'étrangeté d'une telle cérémonie :

Sacrifice d'amour, mystère incomparable,
Des vierges à tes pieds vont s'immoler, Seigueur !...

En effet, on le sentait fameusement mystérieux le sacrifice de ces vierges courant à des noces idéales ! C'était même si fort, cette sensation, qu'il s'ensuivait une souffrance à force de chercher l'époux, de le souhaiter palpable et magnifique sur le coussin de velours à côté des solitaires filles qui s'agenouillaient.

Elles, les victimes du *sacrifice d'amour* ne chantaient pas. Qu'elles étaient pâles, leurs lèvres, closes sous le sceau enfiévrant des oraisons de toutes les veilles précédentes ! il y

en avait une petite gerçure de desséchement sur la chair vive de la bouche.

Quand elles ont été toutes agenouillées, là-haut, près de l'autel et que je ne pouvais plus voir que leurs traînes, leurs tresses, leurs fleurs, je me suis étonnée de ne ressentir aucune de ces émotions de jalousie, de désirs, d'admiration, qui me troublaient pendant les autres années.

Je me disais froidement : « Ne sont-elles pas plus méritantes celles qui n'idéaliseront jamais de telle façon leur pauvre vie et qui ne s'en iront pas moins, souriantes et calmes dans la route saine et libre que Dieu leur a voulue ? »

Et certainement il y avait de l'orgueil à penser cela puisque c'était moi que je voyais sur la route sublime et rude.

Alors je me suis arrachée brusquement à ces idées et j'ai souri tout à coup à l'autre perspective, celle qui me hante depuis le 22 août.

Oh ! le cher flambeau d'espérance, comme il m'éclaire l'avenir !...

...Ginette vient de m'interrompre en accourant m'annoncer qu'on nous fait demander au château.

...Je vais mettre ma robe blanche !...

1er Septembre, soir.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que je souffre !... Je voulais être belle, j'avais mis ma robe blanche ; j'allais, légère, comme portée dans les flots de cette flanelle mate et je me disais pendant le chemin de la colline embaumante :

« Me voilà semblable à ces nuages floconneux qui montent au soleil et qui se fondent dans l'azur... Quel est le soleil vers lequel je monte ? »

Et je riais, par avance, à ce soleil — je marchais vite, en avant de la petite et de sœur Marie — je cueillais des fleurs au passage : des lavandes se présentèrent, je rougis en les refusant, des œillets sauvages s'offrirent, je songeai encore au duc et je passai.

Je voulais d'une fleur *neuve*, sans souvenirs à mon âme, afin d'en faire le vase pur de toutes mes espérances et je me dis :

« Je vais fermer les yeux pendant cinq pas, au cinquième, la première fleur que je trouverai ce sera *elle !* »

Alors, au cinquième pas, mes yeux s'ouvrirent sur une jetée « d'aimez-moi. »

Je faillis pousser un cri, je les cueillis toutes, les mignonnes étoiles bleues, les « yeux d'ange » comme on dit au couvent et je les mis en petite touffe dans mon corsage : j'étais heureuse ! j'avais cru lire un présage dans les fleurs du ciel...

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que je souffre !

J'ai enlevé ma robe blanche, maintenant et les fleurs flétries sont tombées. C'est fini du nuage floconneux et des « aimez-moi » et de mes rêves et de tout : une grande porte s'est fermée tout à coup contre mon visage : je n'ai plus dans l'âme que la répercussion ricaneuse des gonds brusquement tirés...

Oh ! cette journée !

Sa voix d'amour me glissait sur le cœur comme un archet divin : j'en étais frémissante et il n'a pas su le voir !

Tous ces jours derniers il se rapprochait beaucoup, me faisait parler, cherchait un re-

gard, une occasion de m'entendre ou de se faire connaître et quand il ne saisissait pas la nuance de la sympathie de M. de Montagnan, il se troublait tout à coup s'il m'avait vue rougir au moment où le regard du duc était posé sur moi ; alors il se retirait impatient, mordillant sa moustache ; et nerveusement, au duc :

— Donnez-moi donc un fusil, Richard, mes quinze jours passeront ici sans que j'aie rien vu de vos Alpes !...

Mais le duc doucement :

— Vous avez bien le temps de voir, ami ; restez près de nous, ces dames vous le demandent...

Ces mots se sont dits aujourd'hui ; je les ai dans le cœur, nets comme dans un livre avec tous les détails de cette journée — Des merles sifflaient en se répondant d'un massif à l'autre du bosquet. — Sur le côté de notre tonnelle, un oiseau quitta tout à coup certaine branche et des chèvrefeuilles tombèrent sur le sol en une blanche pluie.

Je ne pressentais que la première page de ce qui allait suivre... J'étais heureuse — Il

resta — quelque chose était dans sa façon de s'y prendre qui semblait dire à son ami :

— Je ne te gêne donc pas avec mes ambitions amoureuses que tu devines ? Tu ne m'aimerais pas mieux à dix lieues d'ici ? Mais alors c'est que tu es aveugle ou je ne comprends rien aux jeunes filles... Est-ce que celle-ci n'est pas férue de toi ?

Mais il resta, se mit à causer à tout le monde et je sentais que c'était pour moi seule.

Il dit le bonheur de sa mère le jour où il fut reçu avocat, et son extase à lui, lorsqu'il se découvrit peintre — Il dit l'histoire de cet art depuis son premier crayonnage d'enfant jusqu'au beau moment de son tableau reçu au salon et mentionné parmi les espérances d'avenir des jeunes... Il dit le voyage en Italie qu'il doit faire à petites courses, par étapes, afin de tout voir, de tout goûter, et ce qu'il aurait été heureux d'emmener son ami Richard dont il admire si sincèrement le beau génie ; mais il ira seul, et ce sera triste, car il a rêvé son compagnon de route et ce compagnon s'arrête au milieu du chemin, transporté par le char céleste.

Il sourit en disant cette chose. — Le duc explique d'un mot à peine murmuré.

—... Vocation, mon ami, on ne résiste pas à sa vocation.

Et pendant que la voix reprend, grave et douce, du conteur qui se complaît, la duchesse se lève sans bruit. — Elle vient d'apercevoir, là-bas, dans l'allée, un valet de chambre qui annonce une visite — elle se retire avec le duc qui prend son bras sur le sien : ils vont à petits pas jusqu'au perron, tournant l'un vers l'autre, parfois, leurs beaux visages que j'entrevois alors souriants mais tristes. Et je baisse la tête, avec ce remords qui me gâte ma fête, car des paroles me reviennent : « Si vous n'êtes pas réfractaire au mariage que ce ne soit jamais devant mon fils, Lia, je vous en conjure !... »

M. Dayan s'est rapproché maintenant.

C'était bien pour moi qu'il parlait ; sa voix est plus intime ; Alice rêve sur son ouvrage, au côté du vicomte qui brouille ses laines.

Et M. Dayan raconte.

Il dit son vieux grand-père si beau avec sa barbe blanche de vénérable — son père

qui l'a laissé orphelin à quatorze ans et la nouvelle vigueur que le grand-père avait reprise, par devoir, pour ne point laisser l'enfant sans guide pour la vie pénible. — Il dit les admirables leçons qu'il a reçues au foyer de ce grand-père entre l'exemple de sa vie toute d'honneur et celle de sa mère, une courageuse, une sainte du devoir... une enthousiaste de sa Bible et qu'il doit ménager, lui, avec le heurt continuel de son libéralisme. — Puis il dit le grand vœu de cette mère qui serait de le voir marié, lui, l'enfant unique, de le voir ramener à la maison froide une jeune femme, une jeune fille qui serait le rayon de leur vieillesse, la joie du jeune... Et il a voulu, il a essayé, pour satisfaire la mère chérie, mais il n'a pas trouvé... Elles sont rares celles parmi lesquelles il la cherche, l'intelligente, la vaillante, la douce qu'il a rêvée... Du moins il a cru qu'il ne la trouverait jamais et il s'était déjà silencieusement désespéré, lorsque, soudain, il a cru entrevoir quelque chose de si beau qu'il en doutera jusqu'à l'aveu affirmatif ou contraire de la fière et belle jeune fille qui le trouble, qui l'émeut, qu'il voudrait ne ja-

mais voir, tant il souffre d'un doute poignant, mais qu'il appelle de tous ses vœux quand elle manque...

Oh ! ce doute ! Il est récent comme son amour, mais il lui a déjà tenaillé le cœur autant que cet amour l'a transporté.

Puis, je ne sais comment cela s'est fait, il ne me parlait pas de moi, en apparence, ni de lui ; ses termes étaient vagues et lointains, mais au travers de toutes ces paroles qu'il disait lentement il savait bien qu'il s'expliquait sans confusion et que je n'avais pas un doute sur le sens de ce qu'il voulait dire.

En effet, j'entendais sa voix presque sans suivre le fil des paroles, mais j'en saisissais l'esprit, et cela m'était comme ces sources souterraines que l'on entend sourdre sans les voir et dont on a la vision claire et bouillonnante sous le roc noir.

Il disait :

« Le monde déforme la noble franchise qui devrait être naturelle aux jeunes filles ; il leur fait une loi de voiler les meilleures impressions de leur âme et de les distiller ensuite, en lentes manifestations ; tandis qu'il serait

si simple d'aller droit, de se laisser comprendre, de ne point permettre un espoir que la déception d'ensuite rendrait déchirant, ou la mauvaise souffrance d'une jalousie pénible, excitée par une coquetterie naïve, mais terrible.

Certainement le duc est un élite, une exception, un preux qui serait un moine en même temps qu'un troubadour, mais il a déclaré mille fois qu'il sera prêtre... Ne veux-t-on pas l'entendre? A-t-on le désir de conserver quand même un sentiment qui s'approuve, en somme, mais qui restera toujours à l'état de rêve? A-t-on l'espoir qu'il renoncera, lui, à cette vocation, pourtant sérieuse qu'il exprime chaque fois... Ou bien, a-t-on deviné l'autre amour, récent mais profond, qui vient d'éclore sublimement vrai, que nulle barrière n'arrêtera dans son élan et que l'on caresse secrètement mais que l'on se plaît à meurtrir, par un jeu d'enfant?

Offenserait-on les convenances en rassurant d'un mot, d'un geste, le sentiment éperdu, qui tremble de se dire et qui ne pourra jamais ne plus être? Y a-t-il donc un fond de tyrannie,

dans une âme qui paraît cependant si pure, pour qu'elle éprouve une joie étonnante à voir se débattre un amour comme un oiseau blessé ?

Coûterait-il donc si fort ce regard, ce signe, de refus ou d'acceptation ? »

Il s'était rapproché, appuyé sur la table de pierre et s'exprimait avec une douleur contenue. Alice et Ginette riaient avec le vicomte en s'amusant d'un album de caricatures qui sont l'œuvre de M. de Seuilles, et leur groupe, sincèrement absorbé, avait fait une intimité absolue autour de nous.

Je me rendais bien compte de cette intimité d'autant plus complète, que le jeune homme avait baissé la voix maintenant. Ce n'était plus en termes vagues que ses paroles m'arrivaient — il disait nettement :

— Si vous m'avez compris, Mademoiselle, dites un mot, un seul, faites un signe, ayez un mouvement que je saurai saisir, mais au nom de cette souffrance qui me tue, ne me laissez plus douter ainsi !...

Et j'étais heureuse, ô mon Dieu ! célestement heureuse ! Ce n'était plus ce que j'avais

ressenti à l'égard du duc : un bonheur mêlé d'une crainte, un abandon qui appréhende, un « oui » qui se transformait en « non ». — C'était une satisfaction sans mélange, la joie d'une espérance longtemps attendue et enfin réalisée. En un mot, c'était le « oui » du consentement qui me semblait jaillir de mes lèvres, même pendant mon silence...

Et j'allais le dire, ce « oui » avec une infinie douceur. Mes yeux n'avaient pas de larmes, mais des rayons, mon cœur se jetait avec la volupté du solitaire qui trouve un ami ; mon front se soulevait, ravi, heureux, fou de cette perspective dont on lui dorait l'horizon : un avenir serein, une persécution finie, un foyer à moi.....

Hélas !... Là-bas, la duchesse et son fils revenaient à petits pas, comme ils étaient partis, leurs beaux visages souriants et tristes, tournés l'un vers l'autre et en tous points tellement semblables à la minute précédente dans leurs mouvements, dans leurs façons d'être, que la scène de tout à l'heure revécut en moi pendant cette minute suprême et le remords qui m'avait envahie, naguère, avec le

souvenir des paroles de la duchesse, me revint plus fort à ce moment : les mots s'égrenèrent mieux à mes oreilles ; il me semblait que là-bas, de ses lèvres tristes, la duchesse me les répétait encore. « Pas devant mon fils, Lia... il en mourrait, et je préfère une soutane à une tombe... »

Je n'ai pas voulu réfléchir davantage.

Mon front levé ne s'est pas baissé ; seulement, dans un mouvement d'héroïsme dont je me sens brisée maintenant, j'ai ramassé doucement mon ouvrage épars et certaine que le jeune homme prendrait ce que j'allais faire pour une réponse bien claire, j'ai souri à la duchesse et je me suis avancée au-devant d'eux.

Derrière moi, celui que je laisse s'est courbé une minute, le front dans sa main, sur la table de pierre, pendant que j'avance toujours, l'âme déchirée, avec un calme sourire...

Et la duchesse, indifférente et absorbée, ne se doutant jamais de ce que je viens d'accomplir aussi tranquillement, m'accueille d'une caresse distraite en serrant son fils contre elle. Il y a une vie qui tremble sur

mes lèvres et sans doute un cercle noir autour de mes yeux que je sens agrandis, brûlants dans mon visage sous le masque calme de cet héroïsme qui m'a anéantie.

Alors le duc, de son regard d'ange, devine ce trouble, cherche le visage de son ami qu'il voit tout pâle et comprend... Je suis près de la duchesse maintenant, sur un petit tabouret, presque à ses genoux. — Je lui parle, sa main dans la mienne, avide de goûter au moins la saveur de mon sacrifice... Le duc me contemple une minute, entraîne son ami dehors et alors c'est moi qui comprends pendant qu'une joie sans nom m'inonde.

Le duc est un saint, un père, il a tout saisi de mon sacrifice et de mon amour et il va faire du jour dans nos deux êtres troublés... Oh ! qu'il soit béni... mon âme chante son nom en même temps que celui de *l'autre* ; mon cœur bat à briser ma poitrine dans la joie d'impatience qui m'emplit... Hélas ! hélas !... j'étais folle... Aurai-je le courage de poursuivre, mon Dieu !

De longs instants après tous deux sont revenus. Ils étaient pâles, agités : le duc expri-

mant une tristesse d'impuissance; M. Dayan affectant une indifférence menteuse.

Soudain, le jeune homme à la duchesse :

— Duchesse, un domestique vient de me remettre une lettre qui me rappelle à Paris dans le plus bref délai !...

— Est-on malade chez vous? demande vivement la duchesse.

— Non, Madame, je vous remercie; c'est une raison moins pénible mais aussi majeure qui me force à écourter ma halte !...

On s'étonne encore, on s'inquiéte, on regrette, on insiste pour qu'il tâche de rester quand même.

Il sourit à tout le monde et déclare qu'il partira sans doute demain.

— Mais c'est une folie, s'écrie le vicomte. — Et toutes nos excursions en projets ! C'est donc vos adieux que vous nous faites, Dayan?

Non pas ses adieux, mais il partira quand même demain et il les fera à ce moment.

Il ne me regarde pas et cause en affectant de ne rien me laisser croire. — Il est même gai maintenant, pourtant c'était bien lui dont la voix tremblait tout à l'heure et je suis certaine

de ce que le duc lui a dit, là-bas, quand ils étaient seuls... alors que s'est-il passé, mon Dieu!

Quand sœur Marie vient me prendre il salue à peine — le vicomte et Alice m'entourent cordialement — la duchesse m'embrasse et comme je suis balbutiante et glacée, les lèvres tremblantes, le duc n'y tenant pas me tend sa main dans un mouvement d'affectueuse protection et j'éprouve une telle détente à sentir la mienne pressée dans cette belle main douce, qu'au sortir de la grille, quand nous avons été derrière la colline, mon cœur trop plein a éclaté dans un long sanglot et j'ai pleuré dans le creux du roc, sous les regards de sœur Marie perplexe et de ma pauvre Ginette éperdue...

2 Septembre.

Chère mère Thérèse!

Quand je suis revenue, hier, elle m'a rencontrée dans le vestibule d'en bas et s'est arrêtée, stupéfaite de mon visage bouleversé.

Puis elle a entendu que je disais à Georgina :

— Non, laissez-moi seule.

Et elle a arrêté la petite qui n'a su lui dire que mes larmes dont elle ignorait la cause. Alors la chère sœur est montée dans ma chambre ; j'ai voulu essayer de lui cacher l'état de mon âme : c'était le soir — il faisait très sombre — elle ne voyait plus mon visage et je tâchai de faire ma voix sereine.

Elle ne s'est laissée tromper à rien — ses beaux yeux francs fixant les miens elle a mis sa main sur mon épaule.

— Qu'avez-vous, Lia ?

Je n'ai plus eu le courage de rien cacher, j'ai tenu mon cœur à deux mains.

— Je souffre ! je souffre !

Et plus bas, dans un cri à peine distinct :

— Que vous êtes heureuse, vous, d'être religieuse !

Sa voix trembla.

— Quelque chose s'est passé qui vous a brisée et c'est pour cela que vous voulez être religieuse ?

Elle s'arrêta, suffoquée de ses propres souve-

nirs. Tout ce qu'elle voulait me dire de nobles et de loyales paroles se fondait dans l'élan d'une pensée qui devenait personnelle. Et cependant elle essayait d'arrêter mes larmes.

— Oh ! calmez-vous, ma fille, calmez-vous !

« J'ai la conviction que vous serez consolée ! La vie est si longue : il est impossible qu'il n'y ait pas quelques fleurs à ses buissons ! Calmez-vous ! Soulevez-vous ! Ne vous brisez pas tout entière au premier heurt ! Il est d'autres âmes qui n'ont pas eu sur leur chemin le conseil que vous avez en ce moment et qui avaient la foi, celles-là, bien sûr, mais qui ont abîmé les sources de leur vie en les voulant tarir sous l'étouffement du cloître !

« Ce sont celles-là qu'il faut plaindre, Lia, et non pas vous qui commencez la vie... Vos larmes sont douces, beaucoup voudraient les avoir eues qui les ont en vain cherchées et les larmes de l'extase qu'elles ont connues ensuite n'ont pas eu la même saveur que celles que vous versez aujourd'hui.

« Vous serez épouse, Lia, et puis vous serez mère, et dans la lutte parfois vous regretterez le cloître, mais pourtant vous ne serez jamais

si heureuse qu'épouse et mère, jamais, jamais!... Ne soyez pas religieuse, Lia ! »

Ce n'était pas pour moi qu'elle parlait, je le sentais et une tristesse m'envahissait à mesure. Ah ! quelle était cette révolte d'elle-même qui la faisait me dire de ces choses avec une telle résignation douloureuse ! Quels rêves avaient fatigué ses veilles d'oraison ! Quels désirs l'avaient étrangement meurtrie de leur pénible absence ! Quelle était la source profonde de ce mal qu'elle disait silencieusement, en paroles pénibles, dans l'énergique charité d'un sauvetage moral !

Oh ! le beau rêve de mère Agnès ouvrant ses ailes pour le splendide voyage, ne l'avait-il jamais hantée que d'une très lointaine blancheur à celle-ci qui disait si doucement, mais avec un tel accent de souffrance : « Ne soyez jamais religieuse, jamais ! »

J'avais levé mon visage et je la regardais longuement. Ses yeux étaient emplis d'une flamme passagère : tous ses rêves revécus dans un soupir ! Je murmurai dans la nuit montante :

— Vous avez donc souffert ?

Elle se secoua péniblement.

— Oh ! souffert, non ! Dieu a de grandes consolations !

Mais ses yeux s'emplissaient de larmes et comme je me levai, alors, effrayée et compatissante, elle m'expliqua avec un sourire.

— Non, ne vous inquiétez pas, je pleure ainsi sans cause chaque fois que j'ai le temps.

Elle souriait, les yeux ruisselants, la poitrine doucement soulevée. — Elle se dirigea vers la porte avec un petit geste pour me répéter tout ce qu'elle m'avait dit tout à l'heure et elle sortit ne retenant plus ses larmes et avide de les pleurer : « puisqu'elle avait le temps ! »

Qui sait, s'est demandé alors mon âme inquiète : c'est peut-être elle, sœur Anne-Marie !

Même journée.

J'ai épuisé mes dernières forces à écrire ces pages !

Je me sens tout entière comme un cierge évidé. Plus rien n'est en moi : mes mains

sont sans vie, mes yeux sont troubles — l'avenir qui m'effrayait, avant tout ce que j'avais espéré, ne m'inquiète en rien maintenant — ma vie n'est plus qu'un présent sombre dans le chaos duquel je sens mon cœur disparaître comme un point qui s'efface.

Il n'y a plus qu'un mot qui flotte sur mes lèvres avec une obsédante persistance : sœur Anne-Marie ! Ce nom me résume à la fois mes fatigues morales passées, quand l'idée du duc me possédait ; ma douleur nouvelle avec ma grande espérance déçue ; mon rêve insaisissable du couvent, attirant et consolateur, et surtout mon grand désir d'aujourd'hui : la mort prochaine finissant la vie impossible...

Sœur Anne-Marie ! C'est mon fiat suprême et déchirant.

Je crois que je suis bien malade.

Huit jours après.
9 Septembre.

O mon journal ! que je te reprends avec joie !

Je t'avais laissé sur un cri de douleur, aujourd'hui je te rouvre dans un hosanna unique : Je suis heureuse !

Oui, je viens d'être bien malade. Cela doit être puisque j'ai pu demeurer neuf jours sans écrire. Aujourd'hui je suis guérie comme sous le choc d'un miracle.

C'est ce matin que mon grand bonheur est arrivé ; je n'avais plus quitté ma chambre, depuis le jour où j'écrivais mes dernières pages et ce jour avait déjà vu commencer ma fièvre ; à partir de cette minute je m'alanguis lentement, sans souffrir de rien de particulier, mais c'était un poids, là, sur la poitrine et une barre de fer au front.

Tout ce que j'avais traversé avait été plus fort que moi.

Je restais des journées entières sans pensée fixe, les yeux perdus, la taille ployée dans le grand fauteuil qu'on m'avait poussé près de la fenêtre, sous le regard de mère Thérèse qui ne me laissait plus, tricotant sans un mot pendant des heures ou cherchant à me distraire d'une lecture ou d'une conversation que je ne suivais jamais.

Et les jours passaient lentement — je n'avais pas desserré les lèvres même pour Ginette qui ne voulait plus jouer dehors — je n'insis-

tais pas pour qu'elle sortit, n'éprouvant qu'un bonheur inconscient à la sentir près de moi avec mère Thérèse et je n'écrivais, ni ne lisais, ni ne travaillais plus...

Peut-être serais-je morte sans le grand coup qui m'a soudain ranimée, je suis si heureuse de vivre, maintenant !

C'était ce matin à dix heures. — Notre révérende Mère vint me voir ; elle me dit des mots que j'entendis à peine : une visite qui devait me faire plaisir et dont elle tolérait l'intimité, étant données les circonstances de ce malaise étrange qui m'avait accablée depuis huit jours.

Puis elle parla à mère Thérèse — elles sortirent ensemble — on fit signe à Georgina qui sortit aussi et je restai seule quelques minutes sans savoir ce qui se passait.

Je ne m'étais pas même levée à la visite de notre révérende Mère, malgré le respect de rigueur — il n'y avait eu sur mes lèvres qu'un sourire d'inconsciente et la sainte supérieure m'avait excusée, de plus en plus inquiète de cet affaissement si extrême.

Quelques instants après mère Thérèse entrait

de nouveau avec mère Cécile des Anges — elles mettaient tout en ordre dans ma chambre — elles changeaient les fleurs de ma table — elles refaisaient mes tresses lâches puis mère Cécile sortit et mère Thérèse s'installa au fond de la chambre avec son tricot.

On avait croisé les volets, la chambre était presque sombre — je ne m'étais inquiétée de rien regardant tous ces préparatifs sans les voir quand la porte s'ouvrit encore et notre révérende Mère apparut accompagnant M. de Montagnan.

Je me levai galvanisée : en dépit de toute mon inconscience je sentais l'insolite de cette visite et je balbutiai le geste vague, la voix lointaine :

— Lui ici ? pourquoi ?

Notre révérende Mère s'approchait.

— Ma fille, M. de Montagnan est un peu docteur ; il sera bientôt un prêtre de Jésus : c'est à ces deux titres que nous permettons cette entrevue qu'il a sollicitée avec vous ; soyez donc calme et remettez-vous, ma fille, M. de Montagnan se fait fort de vous guérir : que Dieu l'assiste !

Elle sortit lentement après la longue inclinaison du jeune homme ; j'étais encore debout, éperdue et balbutiante : le duc s'approcha de moi.

— Asseyez-vous, Mademoiselle, je vous en prie !

Et il s'assit lui même, embrassant d'un long coup d'œil cette petite chambre emplie de roses qu'Alice lui avait déjà décrite.

Et comme je me rasseyais, troublée, gênée appréhendant je ne sais quoi de très extraordinaire, mes lèvres expliquèrent d'un mot ce que je reconnaissais d'anormal dans cette visite.

— Je suis donc bien malade ?

Tout de suite il commença :

« Non, ce n'était pas cela, mais il avait une grande nouvelle très heureuse, qui devait me guérir si je souffrais et qu'il avait voulu m'apporter lui-même en messager de bonheur.

— Madame la supérieure vous l'a dit Mademoiselle, bientôt je serai prêtre, mais c'est l'ami surtout qui est devant vous, cet ami que vous me demandiez un jour de vous être et que je vous suis bien réellement. Croyez-vous

sincèrement à cette amitié, à cette sympathie de frère que vous m'avez seule permise et que je ressens avec un tel bonheur? Eprouvez-vous à mon égard la même détente de faiblesse qui s'abrite, que j'éprouve, moi, celle radieuse de l'affection qui protège? Sentez-vous tout ce que j'exprime et ne devinez-vous rien de ce que je vais vous dire? Me laissez-vous vous parler comme le ferait un frère?

Il était si naturel que je n'éprouvais plus aucune gêne à l'entendre — mon regard ému le lui dit et il murmura doucement :

— Oui, vous ne vous étonnez pas de me voir auprès de vous, moi, en des circonstances aussi délicates ; vous comprenez que cela me revient de droit et de devoir surtout, cette consolation que je vous apporte...

Et comme je me troublai à l'idée qu'il savait tout, il s'écria vivement :

— Oh ! ne rougissez pas, je vous admire, je vous admire !...

Et il poursuivit d'une voix plus basse :

— Je vous avais offert mon amour et mon nom, vous n'en n'avez pas voulu malgré votre solitude, malgré l'avenir incertain qui vous

attendait, malgré la sympathie réelle que je vous inspirais n'est-ce pas ? et que vous avez si noblement transformée en une amitié profonde à la minute suprême de mon aveu ; et cela était très grand, Mademoiselle, je le sais, moi qui ai passé par les mêmes luttes à votre exemple et dont, comme chez vous, l'amour s'est transformé, mais en une admiration attendrie en un désir fou de vous voir heureuse ! Vous disiez un jour votre rêve tranquille dans la commune perdue où la libre nature vous eût enchantée, ou de calmes devoirs vous eussent satisfaite, et j'ai voulu d'abord vous le procurer au plus tôt ce bonheur si simple que vous désiriez seulement ; mais quand j'ai reçu mon ami Dayan et que j'ai vu son admiration passionnée, vos troubles à vous, chère enfant, je n'ai plus songé qu'au bonheur qui siérait si bien à vos deux charmantes têtes, à vos deux âmes unies déjà dans la similitude des opinions, et plus rien n'a survécu en moi du vieil homme qui restait encore frémissant et meurtri à vos côtés. Sur les ruines de cet amour que vous avez brisé mon âme de prêtre s'est élevée toute pure,

toute désireuse du bien et je l'ai voulu pour mon ami, ce bonheur en vous que j'avais souhaité pour moi.

« Que s'était-il passé, alors, Mademoiselle, quand il vous a dit son amour, là-bas dans le cabinet de verdure et que vous vous êtes levée pâle et chancelante tournant vers nous, ma mère et moi, vos regards éperdus qui devaient faire une réponse? Ne me le dites pas, je le sais encore : vous vous êtes brisée pour ne pas manquer à une parole donnée à ma mère dans un jour de sainte folie, pour ne pas me causer une souffrance plus forte à moi dont vous aviez su l'amour. Oh! Mademoiselle, que vous avez été noble, que vous avez été bonne! N'était mon caractère de prêtre que je considère dès maintenant comme sacré je serais à vos genoux!

« Mais elle ne me suffit pas cette admiration ardente que je vous voue, c'est votre bonheur que je veux, Lia, à vous qui souffliez si noblement sur ce bonheur pour l'honneur d'une parole, pour la douceur d'une illusion que vous me laissiez! Or ce bonheur, je vous l'apporte. »

J'avais voilé mon visage par pudeur de mes émotions.

Il poursuivait lentement :

— J'ai vu mon ami, Mademoiselle, il n'a pas osé croire d'abord à toute cette abnégation que je lui disais de vous et qui le faisait si heureux ; puis, le bonheur rend confiant, votre absence lui prouvait son aveuglement ; il a compris votre sacrifice et c'est de sa part que je suis venu, aujourd'hui, vous suppliant de lui pardonner sa folie. Pardonnez-vous ? — L'oubliez-vous ce moment d'aberration qui le faisait froid et incorrect à votre égard ? — Êtes-vous prête à l'entendre, à le voir, à le croire comme il vous croira quand vous lui direz votre amour ? Répondez-moi, Mademoiselle.

Je dégageai mon visage et d'une voix tremblante.

— Oh ! Monsieur, murmurai-je, comme il me sera plus cher, ainsi, de votre main !

Il y eut une imperceptible contraction sur son visage ; il se tourna vers mère Thérèse.

— Madame, dit-il, si vous voulez...

La chose devait être convenue d'avance ;

mère Thérèse parut parfaitement comprendre : elle se leva et sortit.

Alors, pendant la courte minute que nous avons été seuls il me dit en souriant :

— Je n'aurai pas le suprême bonheur de bénir votre mariage, mais vous me permettrez un cadeau de noces, n'est-ce pas ? Ce tableau qui vous a plu et dont la tête est la vôtre.

J'étais trop émue pour sourire — je répondis :

— Oh ! vous êtes bon, bien bon, mais je voudrais mieux que cela !

Et levant mon regard avec une crainte :

— Vous n'étiez que mon ami, voulez-vous être mon directeur puisque vous serez prêtre ?

Il pâlit beaucoup, ses yeux s'agrandirent fixant un point vague, puis il balbutia :

— Oui, je serai prêtre, mais votre directeur à vous, à vous...

Et feignant de plaisanter pour se ressaisir :

— Voilà que vous tombez dans le catholicisme puisque vous souhaitez un confesseur !

— C'est que vous êtes si bon, dis-je les mains jointes, si parfait !

Il secoua sa belle tête si pure.

— Oh ! non, parfait, hélas ! Seulement je ne serai pas votre directeur parce que vous n'en n'avez pas besoin, parce que vous avez la conscience assez ferme, l'âme assez droite pour distinguer le bien et le mal et que votre route sera toujours très pure, grâce à la sainte sagesse dont Dieu vous a comblée.

Alors moi, souriant à mon tour, comme lui tout à l'heure.

— C'est vous qui tombez dans le libéralisme, maintenant puisque vous reconnaissez l'omnipotence de la conscience qui dirige.

Il sourit vaguement et garda le silence. Je songeai soudain que nous étions seuls.

— Où est donc allée mère Thérèse ?

Elle revenait portant la toile enroulée.

— C'est mon cadeau, Mademoiselle, disait le duc presque heureux.

Puis il se leva, je me levai aussi et je répétai :

— Vous êtes bon, vous êtes un saint !...

Il paraissait ravi de mon enthousiasme.

— Puisque vous êtes si heureuse, soyez-le complètement : Emmanuel a télégraphié à sa

mère afin que celle-ci vous voie et vous emmène ; elle est au château depuis ce matin et viendra sans doute demain dans l'après-midi. Je devais ne pas vous le dire pour vous laisser la belle surprise, je n'en n'ai pas eu le courage !

Et il me tendit sa main de son beau geste — j'avais de grosses larmes.

— Merci, merci, murmurai-je encore.

Et quand il est sorti je suis restée si joyeuse que les larmes riaient dans mes yeux.

Soir.

La mère d'Emmanuel viendra demain pour me voir et pour m'emmener.

M'emmener ! Comme vous êtes bon, mon Dieu !...

Mère Thérèse m'a embrassée tout à l'heure :

— Je vous l'avais prédit, vous deviez être consolée !

Mme l'Assistante est survenue :

— Ainsi vous vous mariez, Lia ?

Je lui ai souri sans haine.

— Oui, ma mère.

Elle a pâli méchamment.

— Avec le duc ?

— Non, ma mère, avec un ami du duc.

— Ce jeune homme dont on vous parlait un jour, dans une lettre ?

— Oui, ma mère.

— Eh bien ! vous pouvez dire que cela a été vite fait ! Enfin, puisque ça y est quand même, tant mieux pour vous. — Mais qui est-il donc ce jeune homme ?

Ginette a répondu :

— Un avocat, ma mère, un peintre... Et puis il est israélite comme Lia.

— Pas possible !

J'ai ri.

— Mais oui, ma mère, c'est très possible !

Alors elle a blêmi et elle est sortie, emportant son voile qui vole toujours.

Ginette riait avec un petite grimace ; soudain elle eut un gros soupir.

— Tout de même, sans ce jeune homme vous ne vous mariiez pas et vous restiez toujours ici.

Je suis devenue triste ; je lui ai dit que non

je ne serais pas restée ici parce que mère Assistante y mettait la condition que je me fisse religieuse, que je ne voulais pas et qu'alors je serais partie toute seule, sans Ginette, sans plus rien de Val-Maure que j'ai tant aimé et que j'aurais été bien triste si le bon Dieu ne m'avait soudain sauvée, que j'en serais morte doucement, comme j'avais déjà commencé à m'en aller ces jours derniers, quand je ne parlais plus, malgré cette bonne mère Thérèse qui s'inquiétait si fort. Mais que maintenant c'était fini de tous ces vilains rêves. Mme Dayan allait venir qui serait ma mère et qui m'emmènerait comme sa fille, et je ne serais plus seule alors, puisque j'aurais une mère, un grand-père, un époux si bon, si noble...

— Oh ! si noble ! qu'a-t-il donc tant fait ? Si vous serez heureuse, il le sera avec vous, lui !...

— Oui petite, mais je n'ai pas de fortune, pas de famille, rien de ce qui attire ordinairement, et il m'a voulue quand même parce qu'il a deviné combien j'étais peu à ma place ici et combien je devais souffrir par conséquent...

La mignonne avait presque une colère.

— ... Alors, c'est par pitié?...

J'ai répondu doucement :

— ... Si vous voulez, oui, c'est par pitié... Puis j'ai eu l'orgueil de mon bonheur.

— Mais c'est aussi par amour, Ginette... je l'aime bien, moi, pourquoi pas lui?...

Oh! oui, je l'aime, mon Dieu!

Comme sa voix tremblait dans le cabinet de verdure, quand il me disait : « Faites un geste, ayez un mot, un regard qui me calme et m'éclaire sur cette incertitude qui me tue!... »

Que je vais le lui dire avec bonheur ce mot que j'avais dû refouler par devoir et que plus rien n'entrave maintenant... grâce au duc! Cher ami! Quelle noblesse! Que je suis fière d'avoir inspiré toute cette affection à une telle âme! Quel saint prêtre, il sera, lui, si sincère, si convaincu!... mais *nous*, Emmanuel et moi, quel rêve!...

Ce n'est pas pour Jésus qu'il me veut, celui-là! C'est bien moi-même avec mes pauvres faiblesses, mes enfantins désirs, mon passé de recherches, ma soif de paix...

Et maintenant j'attends sa mère qui sera

la mienne demain... Elle doit être bonne et belle et intelligente comme son fils... Que je vais l'aimer, mon Dieu !

Le lendemain.

Elle est venue avec son fils et je suis encore bouleversée de sa grande émotion. Elle ne m'avait pas même bien vue qu'elle me prenait dans ses bras, m'embrassait avec de grosses larmes mélangeant dans une tendresse sublime son admiration religieuse et son affection de mère.

— Chère, chère petite, que je suis fière de vous nommer ma fille ! Je sais tout de vos luttes, et je les apprécie plus que vous ne pouvez croire, ô mon Dieu ! N'avoir point de famille et refuser l'abri du cloître ! Point d'avenir et résister à l'amour du duc pour la chère liberté de son âme !... Mais vous êtes une élite, Lia, une exception unique... Ah ! ma pauvre enfant, que le monde vous eût froissée quand vous l'auriez connu et que je suis heureuse de vous sortir vite de tous ces milieux d'obsession pour vous laisser bien tranquille, dans le calme de votre belle conscience.

Puis, elle m'envisagea longuement et avec son sourire encore en larmes :

— Oui, vous êtes bien belle, je le sais ; mon fils vous adore, je le sais ; mais moi si je suis ainsi enchantée, c'est parce que vous avez souffert pour votre religion et que, en dépit de tout, vous êtes restée israélite et fière de l'être.

Elle regardait son fils avec la satisfaction d'une mère qui trouve l'exemple d'une leçon. — Moi, j'étais un peu gênée. — En effet, c'est pour la liberté de mon âme que j'ai lutté, mais cette liberté m'a faite bien détachée de n'importe quel lien et tout ce bonheur de la chère dame à me croire si exclusivement israélite m'embarrassait assez. — Lui, Emmanuel, me comprit. — Il paraissait pressé d'en venir à autre chose, mais sa mère l'avait dit : « Elle était surtout enchantée de cette lutte religieuse de laquelle j'étais sortie triomphante », et il ne fallait pas la désabuser...

Alors avec une gravité extrême, le jeune homme expliqua :

— Oui, mère, tu me voudrais enthousiaste aussi pour la cause d'Israël, tandis que je l'étais pour la cause générale de l'humanité qui a universellement droit au grand banquet

de la vie, mais maintenant, j'ai réfléchi mère : les juifs sont attaqués à propos de leur religion, sous prétexte de leur race — toute pensée d'indifférence à leur cause serait prise pour une défection : je ne veux pas de l'ombre, de ce doute pour moi — J'étais libre-penseur convaincu, je garderai intimement la largeur de mes pensées, mais je redeviens au grand jour, un fils de cet Israël que l'on traque... Tu peux être tout à fait heureuse, mère !...

La chère dame était bien émue.

— Oui, je le serai, mon fils, puisque tu me donnes les dernières joies que j'attendais encore.

Elle m'embrassait.

— Et c'est à vous que je les dois, ma chère, ma sainte petite ; mon fils vous admire et veut vous ressembler : je ne souhaite plus rien.

Et comme j'étais rougissante et confuse, le jeune homme s'inquiéta, voulut savoir ma pensée.

— Vous m'approuvez, n'est-ce pas, Mademoiselle ? demanda-t-il, en m'enveloppant de ses grands yeux.

Je le compris : il fallait d'abord ne blesser en rien les opinions un peu surannées de sa

mère très pieuse, et il me fallait surtout l'éclairer sur ma manière de voir au sujet de cette opinion assez nouvelle qu'il venait d'émettre maintenant.

Or, cela m'était d'autant plus facile, que je me l'étais formulée à part moi, déjà, cette résolution de ne plus renoncer à mon titre d'Israélite du moment que cette façon d'agir pouvait être prise pour une lâcheté. Aussi, fut-ce en toute sincérité que je répondis à la question du jeune homme : oui, je l'approuvais et je me rangeais même entièrement à son avis et je porterai toujours très haut et très fièrement mon titre...

Il parut me remercier du regard et revint à sa préoccupation première.

— Mère !... supplia-t-il doucement.

Mme Dayan m'avait tout près d'elle.

— Quoi donc, mon fils? Ah! oui, je te comprends ! Mais que crains-tu ? C'est fait, mon ami, c'est fait ! N'est-ce pas, Lia, que cela va sans dire ? Vous devenez ma fille et je vous emmène.

Réellement on ne peut être plus simple ni plus cordial : j'étais enchantée de cette bonhomie familiale : oh ! oui, je voulais être sa fille ! Elle paraissait si bonne !

J'ai répondu dans un souffle :

— Oui, je le veux...

Et j'ai donné ma main à celle que le jeune homme me tendait.

Il avait eu presque un cri de joie :

— Que je suis heureux ! murmurait-il ! Oh ! Mademoiselle, que je suis heureux !...

Puis il sortit de sa poche un petit écrin et prenant ma main gauche il me passa au doigt une bague splendide.

— Fiancés ! dit Mme Dayan, toute blanche d'émotion... Vous êtes fiancés, maintenant. Oh ! mes enfants, mes enfants !

Elle m'avait prise dans ses bras et m'embrassait, puis elle me rapprocha de lui.

— Embrasse-la, Emmanuel, embrasse-la devant moi que j'aie ce magnifique bonheur de vous voir ensemble, tous deux, si beaux...

Elle pleurait, la chère âme ; le jeune homme avait effleuré mon front et maintenant je pleurais aussi. Nous étions au parloir, bien seuls ; lui me regardait, les yeux éclatants de bonheur, il avait encore ma main, il me dit tout bas :

— Lia !...

Et moi, j'eus un long sourire qui murmurait son nom.

Alors, en mère, Mme Dayan, a voulu que je lui dise mes années d'ici et je lui en ai conté l'ensemble avec mon beau feu. Seulement je n'ai rien dit de Mme l'Assistante. N'avais-je pas le champ beaucoup plus large à parler de mère Thérèse, si intelligente et si loyale, de notre Révérende mère si simplement supérieure... de ma chère mère Agnès, si angélique, si ardente... Oh ! celle-là, surtout ! ma voix tremblait en la nommant : elle m'avait été la vie de Val-Maure et j'allais devoir partir laissant derrière moi sa tombe blanche et le cloître tranquille où elle avait passé.

Emmanuel m'écoutait passionnément. J'étais bien émue de les voir retentir en lui les affections de mon passé... Combien de fois, plus tard, je lui parlerai de ces choses !... —

— Je veux aller sur la tombe de ma chère religieuse lui dire que je suis heureuse, murmurai-je en finissant mon long panégyrique de reconnaissance.

— Et moi, me dit-il doucement, j'irai lui jurer de vous garder ce bonheur.

Et ils sont partis.

Quand la chère dame, si bonne, m'avait embrassée, j'avais murmuré :

— Mère !

Maintenant j'ai toute la saveur de ce mot sur mes lèvres, et là, à mon doigt, la chère bague qu'il m'a mise lui-même, éclate son émeraude entre ses deux brillants, comme un œil d'espérance ouvert sur l'avenir et une larme de douceur versée sur le passé.

Le lendemain soir, 9 heures.

Je suis allée au cimetière ce matin avec sœur Marie qui devait m'attendre quelques minutes ; elle a prié un instant sur la tombe de mère Agnès et a fait ensuite le tour des autres tombes cherchant toutes celles de sa connaissance.

J'avais apporté une grande rose rouge — Je me suis agenouillée quand j'ai été seule — La rose était magnifique et embaumante comme un sachet de senteur... Le parfum des roses est bien différent de celui des lis ! et le personnage qui a dit qu'un paysage est un état d'âme était un profond observateur. — Tout était blanc, tout était pâle, tout était fondu dans l'alanguissement de mon lis lors de ma dernière visite ici, quand j'étais si *triste* de

toute manière ! Maintenant tout éclatait en rose autour de moi, la tombe, la chère tombe même transparaissait comme si la pierre en eût été une améthyste rose et le ciel était rose, les montagnes bleues étaient roses. — La belle fleur n'était pas jetée, mais soulevée et royale sur son beau front grâce au mouvement courbe de sa tige ferme.

Je me suis penchée vers la tombe et j'ai murmuré : « Je suis heureuse mère Agnès, merci ».

Alors Emmanuel est venu ainsi qu'il l'avait dit. Comme je chancelais en me levant, encore éperdue de mon émotion de bonheur, il m'a donné son bras... et nous sommes restés debout, une minute, silencieux au pied de la tombe. — Il avait le front découvert : « Je vous le jure » murmuraient ses lèvres à la chère ombre. — Je me suis appuyée davantage sur son bras qui me soutenait.

— Oh ! mon ami que vous êtes bon de si bien me comprendre !

Nous avons redescendu l'allée à petits pas, sans un mot. — Sœur Marie m'a prise au bas du cimetière — l'équipage de la duchesse m'attendait au couvent avec Mme Dayan. —

Emmanuel avait pris le château par la colline, nous nous sommes rencontrés là-bas.

La duchesse est venue au-devant de moi.

— Je suis heureuse parce que vous l'êtes ma fille, et que vous le méritez. Pour moi mon fils est si ravi de votre bonheur que je ne souhaite plus rien.

Alice m'a dit toute rose :

— A quand le mariage ?

— Et vous, mignonne vicomtesse ?

Elle a rougi.

— Vous savez donc ?

— Oh ! mon Dieu, je devine ! A quand donc?

— Eh ! chère, nous n'en sommes pas là nous autres. Maman ne sait encore rien de nos projets.

— Elle s'en doute bien un peu, ma mie...

La gentille jeune fille rougissait encore.

— Oui je le crois... Mais Ginette, où donc est Ginette ?

J'ai dit qu'elle était restée en plaine fenaison sans se douter de mon si prochain départ de demain...

Puis le duc est arrivé — il a été simple et bon comme un vrai frère.

— Je viens du cimetière m'a-il-dit ; j'ai vu

votre rose, Mademoiselle..., maman vous l'avait prédit : elle devait éclairer la grande gerbe pâle de votre solitude.

J'ai murmuré bien émue :

— C'est à vous que je le dois.

Il s'est défendu d'un geste vague et nous avons parlé d'autre chose.

Dans la galerie, sur le chevalet, la petite toile de la tombe de mère Agnès était toujours posée.

Il a vu mon regard.

— Oui, a-t-il dit, je la garde, je ne perds rien de mes espérances vous savez... Malgré tout ce qui arrive rien n'empêche que vous soyez chrétienne un jour.

Il m'avait dit cela tout bas, comme une confidence et sincèrement j'en suis restée saisie. — Tout ne sera donc pas rompu d'avec mon passé ! Il y aura donc toujours à l'entour de mon âme le fil d'or d'une prière dont l'effet me suivra d'un souci ?

Quand je suis partie, le soir, après les caresses de tout le monde, après les grandes promesses de se revoir à Paris bientôt, Alice me fit un superbe bouquet avec l'aide de son frère et celui-ci en enveloppa les tiges d'un certain petit carré de batiste.

Monsieur de Montagnan, vous avez une délicatesse suprême dans vos façons d'être tout à fait en paix avec vous-même !

Demain je pars ; ma chapelière est presque bouclée, oh ! bien légère : emplie surtout d'images et de rubans et de fleurs séchées qui sont des souvenirs. — Je finis cette page et je mettrai mes cahiers tout au dessus.

Les montrerai-je jamais à Emmanuel ?

. . . .

Notre révérende mère m'a embrassée.

— Votre départ est la première peine que vous nous faites chère fille... Allez et soyez bénie.

Et je les ai embrassées, les autres aussi, toutes. Des sœurs converses pleuraient, les religieuses qui m'ont fait la classe ou qui s'occupent du pensionnat m'ont laissé une image en échange de la mienne...

C'est enfantin, toutes ces choses, mais c'est délicieux et sain comme un parfum de fleur.

Mère Angélique de Jésus m'a donné un petit chapelet.

— Gardez-le, il vous portera bonheur.

Et mère Assistante, toujours méchante :

— En vérité, ma chère petite, le diable

est pour vous car sans ce mariage un jour ou l'autre vous étiez religieuse ou du moins catholique.

J'ai souri sans répondre.

Et j'ai rencontré mère Thérèse qui me cherchait, les bras tendus.

— Ah! ma petite, que je suis heureuse, que je suis heureuse! Je vous ai beaucoup aimée, Lia et vous ne l'avez pas toujours su; et je me suis inquiétée souvent de l'issue de tous vos troubles, mais là, vrai, indépendamment de la grâce que je vous souhaite encore, je suis bien heureuse.

Oh! comme je l'ai embrassée de bon cœur, celle-là!

Maintenant, ici près de moi, Ginette dort toute belle dans ses boucles, mais un peu pâlie de sommeil... J'ai tiré ses rideaux pour baiser son beau front qui s'est doré soudain des lueurs d'ambre de ma lampe. Je ne veux pas l'éveiller, pauvre petite, ses larmes me feraient mal; seulement, sur sa table j'ai mis une petite image et quelques fleurs. — Adieu, chérie! — demain, à l'aube, quand je serai partie, tu dormiras encore.

. . . .

Val Maure, Val Maure ! c'est donc bien vrai, je te quitte ! — Que je voudrais te contempler une dernière fois, toute seule, maintenant qu'il fait nuit.

Aurai-je le courage de traverser tes grands corridors sombres !...

. . . .

J'ai eu le courage — ici Ginette dort toujours. — J'ai tâtonné sans lampe le long des murs jusqu'au grand portail du vestibule que j'ai ouvert sans bruit... L'air de la nuit m'a caressé le visage d'une aile tiède... J'ai hésité une minute avant la grande allée centrale : elle était devant moi comme un long serpent que des rayons d'étoiles écailleraient d'argent ; un vent silencieux gonflait parfois sa voûte de feuilles et quand la brise avait fui, lentement, la voûte mollement affaissée semblait s'allonger dans la nuit, souple et plus longue.

Je me suis engagée en tremblant dans l'allée noire. — Peu à peu tout mon saisissement m'a laissée. — J'ai vu le jardin de Ginette et je lui ai pris une rose. — J'ai vu la grande vierge de marbre si blanche sous la lune d'or, elle me fixait de ses yeux de pierre... Oh ! combien

de fois je suis restée pensive à la regarder en silence dans les premières, premières années, avant que le rêve de Jésus ne m'arrache à cette bénignité de la Vierge pour m'emporter dans le grand souffle de son travail ! — Puis j'ai vu le berceau vert où les grandes élèves travaillent pendant les études d'été et où tant de fois j'ai lu, moi, sous une douce direction et je suis revenue à pas lents jusque dans le grand vestibule : tous mes souvenirs m'étreignaient.

Alors, vraiment, je ne sais plus ce qui m'a pris — l'obscurité de ce lieu me pesait trop fort — j'ai eu l'ardent désir d'un peu de lumière et j'ai entr'ouvert la porte de la chapelle.

Elle était silencieuse comme une adoration muette. — Là-bas, la lampe du sanctuaire avait des lueurs de pourpre prises au verre rouge de la veilleuse et ces lueurs tamisées d'ombre traînaient en lambeaux de voile sur les bancs de chêne et sur les dalles de marbre. — J'avais un battement de cœur étouffant !

Oh ! cette chapelle !

Il m'était impossible d'avancer jusqu'à ma place d'autrefois : deux religieuses agenouillées en avant de l'autel pour leur heure

de garde eussent été étonnées et dérangées — je suis restée à la place de notre révérende mère, là, tout au coin de la porte, assise dans sa stalle.

Et j'ai songé si longtemps, si inconsciemment, que lorsque j'ai senti des larmes entre mes doigts ma surprise a dépassé ma tristesse.

Oui, je ne sais pourquoi j'ai pleuré. C'était cette ombre, ces lueurs voilées, cet harmonium dont mère Agnès avait joué pour moi à son dernier jour... Et puis, une obsession : si mère Agnès avait été exaucée, en ce moment, au lieu d'attendre la douce minute où mon fiancé et ma nouvelle mère me doivent venir prendre, je serais peut-être une de ces religieuses qui sont là-bas, agenouillées, si bien perdues dans leur prière...

Qu'est-ce qui serait préférable ?

ERRATA

Page 14, ligne 22, *lire* une mélodie monta qui acheva de bercer, *au lieu de* une mélodie monte qui achève.

Page 21, ligne 8, *lire* lisiez, *au lieu de* receviez.

Page 34, ligne 1, *lire* elle a gardé, *au lieu de* elle gardé.

Page 36, ligne 13, *lire* au-devant de nous, *au lieu de* au-devant nous.

Page 43, ligne 18, *lire :* Rester au couvent, aider les religieuses..., *au lieu de :* Rester au Couvent. Aider les religieuses.

Page 68, ligne 9, *lire* goutte à goutte, *au lieu de* à goutte.

Page 98, ligne 6, *lire* étonnée, *au lieu de* étennée.

Page 236, ligne 7, *lire* un être d'élite, *au lieu de* un élite.

Page 243, ligne 10, *lire* et je tâchais, *au lieu de* je tâchai.

Nice. — Imprimerie Malvano, rue Garnier, 1.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

Volume in-18 jésus. Chaque volume : 3 fr. 50

DERNIÈRES PUBLICATIONS

ANOLD	*L'Éternelle Ennemie*	1 vol.
BARBEY D'AUREVILLY	*Portraits politiques et littéraires*	1 vol.
Mme A. B	*Au Loin* (Impressions hindoues)	1 vol.
LÉON BARRACAND	*Un Grand Amour*	1 vol.
PAUL BONNETAIN	*L'Impasse*	1 vol.
P. DE BOUCHAUD	*Histoire d'un Baiser*	1 vol.
PAUL BOURGET	*Complications Sentimentales*	1 vol.
—	*La Duchesse Bleue*	1 vol.
MARIE ANNE DE BOVET	*Pétites Rosseries*	1 vol.
—	*Par Orgueil*	1 vol.
JULES BRETON	*Savarette*	1 vol.
PHILIPPE CHAPERON	*Fille de Légende*	1 vol.
ADOLPHE CHENEVIÈRE	*L'Indulgente*	1 vol.
FRANÇOIS COPPÉE	*Le Coupable*	1 vol.
—	*La Bonne Souffrance*	1 vol.
ALPHONSE DAUDET	*La Petite Paroisse*	1 vol.
JANE DIEULAFOY	*Déchéance*	1 vol.
EMILE DODILLON	*Le Purgatoire de Mme Roblin*	1 vol.
Cte ALBERT DU BOIS	*Mme Surinet-Durand*	1 vol.
—	*Athénienne*	1 vol.
PAUL FLAT	*Les Ames sans Frein*	1 vol.
A. FOULON DE VAULX	*La Sœur aînée*	1 vol.
ANATOLE FRANCE	*Les Désirs de Jean Servien*	1 vol.
ALPHONSE GEORGET	*Artistes !*	1 vol.
ED. & J. DE GONCOURT	*Sœur Philomène* (Ed. Guillaume)	1 vol.
PAUL HERVIEU	*La Bêtise Parisienne*	1 vol.
KERVYL	*Mariage d'Officier*	1 vol.
JEAN LAHOR	*La Gloire du Néant*	1 vol.
HENRY LAPAUZE	*De Paris au Volga*	1 vol.
DANIEL LESUEUR	*Lèvres closes*	1 vol.
—	*Comedienne*	1 vol.
RENÉ MAIZEROY	*En volupté*	1 vol.
Mme STANISLAS MEUNIER	*Aimer ou Vivre*	1 vol.
GABRIEL MOUREY	*L'Œuvre nuptial*	1 vol.
Cte E. DE MOUY	*Mademoiselle de Valgeneuse*	1 vol
OSSIT	*Il n'y a plus d'Iles Bienheureuses*	1 vol.
G. DE PEYREBRUNE	*Victoire la Rouge*	1 vol.
—	*Au Pied du Mât*	1 vol.
ÉMILE PIERRET	*Harems et Mosquées*	1 vol.
FREDÉRIC PLESSIS	*Angèle de Blindes*	1 vol.
MARCEL PRÉVOST	*Trois Nouvelles*	1 vol.
SULLY PRUDHOMME	*Que sais-je ?*	1 vol.
REMY St-MAURICE	*Le Recordman*	1 vol.
ROBERT SCHEFFER	*Le Prince Narcisse*	1 vol.
ESTHER DE SUZE	*Cœur brisé*	1 vol.
LAURENT TAILHADE	*Terre latine.*	1 vol.
ANDRÉ THEURIET	*Le Refuge*	1 vol.
CAMILLE VERGNIOL	*L'Enlisement*	1 vol.

Nice. — Imprimerie MALVANO, rue Garnier, 1.